00102223

BOMBAY BRANCH
OF THE
ROYAL ASIATIC SOCIETY.
TOWN HALL, BOMBAY.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 18 July, 2018

PROSPER

RANDOCE

AUTRES OUVRAGES

DE M. V. CHERBULIEZ

PUBLIÉS PAR LA MÊME LIBRAIRIE

Format in-18 jésus à 3 fr. 50 le volume.

Le comte Kostia; 6e édition. 1 vol.

Paule Méré; 4e édition. 1 vol.

Le roman d'une honnête femme; 7e édition. 1 vol.

Le Grand-Œuvre; 2e édition. 1 vol.

La Revanche de Joseph Noirel; 3e édition. 1 vol.

Méta Holdenis; 3e édition. 1 vol.

Études de littérature et d'art. 1 vol.

L'Aventure de Ladislas Bolski; 4e édition. 1 vol.

Miss Rovel; 5e édition. 1 vol.

Le fiancé de Mlle Saint-Maur; 3e édition. 1 vol.

Samuel Brohl et Cie; 4e édition. 1 vol.

L'Espagne politique (1868-1873). 1 vol.

L'Allemagne politique; 2e édition, 1 vol.

Coulommiers. — Typogr. ALBERT PONSOT et P. BRODARD.

PROSPER

RANDOCE

PAR

102223

VICTOR CHERBULIEZ

TROISIÈME ÉDITION

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1878

Droits de propriété et de traduction réservés

00102223

PROSPER RANDOCE

PREMIÈRE PARTIE

I

Didier de Peyrols sortit vers dix heures du théâtre royal de Berlin. La nuit était froide, mais claire ; il se promena longtemps sous les Tilleuls. Ce soir-là, on avait donné *Hamlet*. La représentation avait bien marché. Hamlet s'était distingué, Ophélia avait eu bonne grâce dans sa folie, le grand carnage final s'était accompli sans malencontre. Entre tous les chefs-d'œuvre de l'art dramatique, *Hamlet* était celui que préférait Didier : non qu'il trouvât dans cette pièce plus d'art ou plus de génie que dans le *Cid* ou dans *Britannicus*; mais elle parlait plus que toute autre à son cœur et à sa pensée. Il ne se lassait pas de la relire, puisant à cette source intarissable des émotions toujours nouvelles. Depuis des années, il rêvait de voir représenter le chef-

d'œuvre qu'il savait par cœur. Son rêve s'était enfin réalisé, et l'espérance longtemps caressée avait tenu toutes ses promesses.

Didier était aussi capable qu'un autre d'admirer de beaux vers, il avait l'esprit cultivé, le goût exercé, l'oreille juste et délicate. Cependant ce qu'il cherchait dans la poésie, c'était moins l'art lui-même que la peinture inspirée de la vie et des hommes ; elle était pour lui moins une fête de l'esprit qu'une sagesse supérieure, une sorte de révélation. En lisant les poëtes, il aspirait à se mieux connaître, il se cherchait dans leurs fictions, et si *Hamlet* était l'objet de ses préférences, c'est qu'il y avait en lui, le dirai-je? un peu de cette étoffe dont sont faits les Hamlet.

Sans doute Didier n'était point né dans les brumes du Nord et n'était pas le fils d'un roi de Danemark; nulle tragédie dans son histoire, il aurait pu arpenter à minuit la terrasse d'Elseneur sans y rencontrer une ombre menaçante lui recommandant le soin de sa vengeance. Il était venu au monde sous un beau ciel, sur les confins du Dauphiné et de la Provence, loin des sapins, à l'ombre des oliviers. Son père était un honnête gentilhomme campagnard doublé d'un capitaliste, lequel avait passé sa vie à faire de bonnes affaires et des heureux. Aussi Didier n'avait-il pas à craindre que les volontés paternelles le vouassent jamais à de sombres aventures. Rien de sinistre dans son passé, rien d'inquiétant dans son avenir. Point d'Ophélia non plus sur son chemin; il avait connu le plaisir, mais son cœur

était demeuré libre. Impossible de trouver dans sa vie la matière d'un drame, voire le sujet d'une nouvelle. Le malheur semblait lui dire : « Si tu as envie de me connaître, viens me chercher. » Peut-être dans le fond de son cœur Didier était-il curieux de cette nouvelle connaissance; mais il était paresseux et restait chez lui.

Paresseux comme Hamlet! Je crois qu'il eût volontiers adopté cette devise, et, si ambitieuse qu'elle puisse paraître, il n'eût pas été empêché de la justifier. Le jeune prince danois est resté le type immortel de ces hommes que la générosité de leur caractère et la supériorité de leur esprit rendent impropres à l'action. Pour jouer un rôle sur la scène du monde, il ne faut pas craindre de se commettre avec la fortune, et quiconque se plaît à réfléchir ne tarde pas à découvrir qu'elle est peu délicate dans le choix de ses amitiés, qu'elle a souvent des complaisances indignes, que les petits moyens et les petites passions trouvent facilement grâce devant elle, et que si le succès se fait toujours applaudir, ceux qui l'exaltent et l'encensent ne laissent pas de lui marchander leur estime. A l'université de Wittemberg, Hamlet avait appris à mépriser l'opinion et ses hochets; il estimait que les choses n'ont d'autre prix que celui que la vanité leur donne, qu'aucun but n'est digne d'aucun effort, que juger la vie vaut mieux que vivre. Son ironique indifférence le mettait à l'abri de toute ambition, il ne tenait à rien qu'à ses pensées. « Bon Dieu ! s'écriait-il, je pourrais être enfermé dans la coque

d'une noix et m'y trouver roi d'un espace infini, si je n'avais point de mauvais rêves. »

Didier n'avait pas étudié à l'université de Wittemberg; mais il était né avec le don funeste de la réflexion. De bonne heure il avait observé le train du monde, et, comme son royal modèle, il avait dit plus d'une fois : « L'homme ne me plaît pas, ni la femme non plus. » Il avait vu tant de médiocrités fleurir et s'épanouir au soleil de la renommée, tant de sottises avoir les vents prospères, tant de marchands d'orviétan surprendre la bonne foi des badauds, tant de malhonnêtes gens éclabousser de l'insolence de leurs triomphes la vertu silencieuse et confuse, qu'à l'âge des illusions il avait renoncé à vivre; c'était bien assez, selon lui, de regarder vivre les autres. Il ne prétendait à rien et n'avait jamais rien entrepris, rien voulu ; il se tenait renfermé dans sa coque au risque d'y faire de mauvais rêves.

A ce mépris du succès qui paralysait sa volonté, ajoutez une timidité incurable dont il n'aimait pas à faire l'aveu. Nos défauts naissent de nos qualités. Didier avait le cœur naturellement bienveillant et sympathique; il entrait avec une extrême facilité dans les sentiments des autres. Voyant les hommes très occupés d'eux-mêmes, il lui répugnait de les occuper de lui. Il n'avait ni la force ni le désir de s'imposer, et s'expliquer, parlementer, lui était un supplice. Il en avait fait plus d'une fois l'essai ; mais il s'était bien vite rebuté. Un froncement de sourcils, un regard qui trahissait l'inquiétude, la moindre marque d'impatience ou de

distraction, avaient suffi pour glacer sa verve. « A quoi bon, s'était-il dit, importuner de mes sottes requêtes des gens qui se soucient tant d'eux-mêmes quand je me soucie si peu de moi? » Quiconque n'a reçu du ciel ni le goût de plaider, ni l'audace des coups d'État, fera bien d'abjurer toute ambition, et c'est à peu près ce qu'avait fait Didier. Je ne sais si Hamlet était timide; c'est une faiblesse dont on se garde volontiers le secret et que l'amour-propre s'entend à déguiser. Quoi qu'il en soit, Didier avait décidé qu'en dépit de la distance qui sépare les héros de tragédie du commun des martyrs Hamlet lui ressemblait de tout point. Tout à l'heure au théâtre, il s'était reconnu non sans un tressaillement de joie ; sa paresse lui était apparue sur les planches, ennoblie, glorifiée, parée d'un lambeau de pourpre, et cette vision avait charmé son orgueil.

Perdu dans ses réflexions, il allait et venait entre la statue du grand Frédéric et la porte de Brandebourg, sans s'apercevoir que le froid était piquant. Il se mettait à la place de son héros. Chargé comme lui de venger l'assassinat d'un père, il eût éprouvé toutes ses incertitudes, toutes ses perplexités ; comme lui, il eût laissé le soleil se coucher cinquante fois sur sa colère ; comme lui, il eût senti sa résolution lui échapper, l'horreur du crime commis se tourner en une morne et inerte mélancolie ; comme lui, il se fût indigné de ne pas s'indigner assez, et après avoir tiré l'épée du fourreau il eût vu sa main prête à frapper retomber à son côté, comme glacée par une invisible torpille. — Quel

heureux homme que ce Laërte ! pensait-il en réfléchissant au contraste que Shakspeare a voulu établir entre le fils de Polonius et l'amant d'Ophélia. Rien ne l'arrête, il ne doute de rien. A quoi bon réfléchir ou rêver? Il veut et il agit. A peine a-t-il appris que son père est mort, il part, ivre de vengeance ; il arrive, se présente au peuple, l'ameute, pénètre au palais l'épée au poing. Polonius sera vengé ou Laërte régnera... Et pourtant, pensait-il encore, quel Hamlet consentirait à devenir un Laërte ? Et il concluait qu'il y a deux espèces d'hommes, ceux qui pensent et ceux qui veulent, que la médiocrité des sentiments est favorable à l'énergie du caractère, que les âmes supérieures ne sont pas ici-bas dans leur élément, que les petits hommes sont bien plus sûrs de leur fait et que la vie a été inventée pour eux.

Ces réflexions, comme on le voit, n'étaient pas trop mortifiantes pour son amour-propre, et il s'y complaisait quand une horloge qui sonna minuit le tira de sa rêverie. Il prit congé de ses fantômes, regagna son gîte. Sa porte se trouvant close, il appela le guet pour qu'il vînt lui ouvrir, et en entrant chez lui il aperçut sur sa table un pli dont la physionomie lui parut sinistre. Son pressentiment ne le trompait pas : le notaire de Nyons, vieil ami de sa famille, lui mandait par le télégraphe que M. de Peyrols était tombé gravement malade, que son état empirait à vue d'œil, qu'il eût à partir sans délai. Que savait-on ? peut-être arriverait-il trop tard.

Didier arriva trop tard ; il n'eut que la triste satisfaction de pouvoir rendre au défunt les derniers devoirs.

M. de Peyrols avait toujours tenu une grande place dans la vie de son fils. Notre Hamlet au petit pied, dont la mère, femme nulle, cœur indolent, imagination froide, était morte fort jeune, avait été élevé par son père. Ce n'est pas à dire que M. de Peyrols se fût consacré tout entier à son éducation, ni même qu'il s'en fût occupé avec beaucoup de sérieux et de suite. Il était trop affairé pour cela. Actif, remuant, très entendu en beaucoup de choses, la tête toujours grouillante de projets, il s'était intéressé dans plusieurs entreprises industrielles qu'il avait fait prospérer par ses conseils et l'assistance de sa forte volonté. Sans cesse en mouvement, tantôt à Paris, tantôt à Marseille, se plaisant à se trémousser et à trémousser les autres, il cheminait dans la vie avec des bottes de sept lieues ; mais de temps en temps, pour reprendre haleine, cet homme aux grandes enjambées faisait une halte à Nyons, dans son castel, et son fils devenait subitement l'objet de ses plus vives préoccupations. C'était une affaire qui pour quelques jours lui faisait oublier les autres. Alors il s'avisait que ce jeune homme lui ressemblait bien peu, qu'il était nonchalant au travail comme au plaisir, qu'il ne prenait feu pour rien, qu'il avait l'humeur indolente

comme sa mère et de grands yeux gris qui regardaient volontiers voler les mouches. Cette découverte l'affligeait; il prenait l'alarme; toute chose cessante, il faisait venir Didier dans son cabinet, employait de longues heures à le harceler de questions et de reproches, battant briquet sans se lasser et se plaignant que l'amadou était humide, après quoi il tenait de doctes conférences avec le précepteur qu'il lui avait donné et dont il n'avait guère lieu de se louer, développait les plus belles théories d'éducation, discourait, dissertait à perte de vue, débitait force aphorismes tels que ceux-ci: — « Il n'y a que les sots qui s'ennuient; on n'a jamais rien inventé de plus intéressant que ce monde; tout y est matière à expériences.

« — La vie est une bataille à gagner; il importe d'ouvrir le feu de bonne heure.

« — Il faut faire avec passion tout ce qu'on fait, même une partie de bouchon. Que monsieur mon fils apprenne à se donner la fièvre.

« — Vouloir est le plaisir des dieux. L'homme qui rêve se rapproche des végétaux. Je crains que Didier ne passe son temps à se chercher sans se trouver. A douze ans, je savais déjà qui j'étais.

« — Si vous lisez Tite-Live avec lui, tâchez qu'il prenne résolûment parti pour Annibal ou pour les Romains. Je veux qu'il déraisonne là-dessus. J'ai la sainte horreur des neutres.

« — Nous devons apprendre à avaler les couleuvres de bonne grâce : on ne devient homme qu'à ce prix, et

cela vaut toujours mieux que de mâcher à vide. Si j'étais condamné à ne rien faire, je supplierais Dieu de m'envoyer quelques bons chagrins qui me donnassent de l'occupation.

« — Didier est bon, loyal, généreux, il a le cœur bien placé. Tout cela n'est rien. L'homme inoffensif est le dernier des hommes. Je serais désolé que mon fils fût indigne d'avoir des ennemis. »

Toutes ces grandes maximes, répétées par le précepteur à son élève, produisaient un médiocre effet. En vain, par déférence filiale, Didier cherchait-il à s'en pénétrer, sa nature résistait; il ne réussissait pas à se donner la fièvre, il réussissait encore moins à se faire des ennemis, et s'il estimait qu'Annibal avait quelque peu raison, il tenait aussi que les Romains n'avaient pas tout à fait tort. Aussi bien, après l'avoir endoctriné pendant trois ou quatre jours, M. de Peyrols recevait quelque lettre d'affaires qui faisait diversion à ses bourrasques de paternité; un beau matin, il chaussait ses grandes bottes, se mettait en chemin, et Didier restait en tête-à-tête avec son précepteur, lequel ne lui répétait plus que par manière d'acquit et d'une voix traînante et nasillarde : « Vouloir est le plaisir des dieux; apprenez à vous donner la fièvre. » — « On est ce qu'on est; vous ne me referez pas, » lui répondait le jeune homme, enhardi par l'absence de son père. Quelle que fût sa bonne volonté, le grisollement d'une alouette lui semblait avoir plus de sens que toutes les sagesses paternelles.

Quand Didier fut à l'âge où l'on se choisit une carrière, M. de Peyrols, qui, bien que gentilhomme et riche, n'entendait point avoir mis au monde un oisif, consacra quinze grands jours au moins à lui tâter le pouls, à l'ausculter, afin de s'assurer quels étaient ses goûts, s'il n'avait point quelque vocation secrète. Il lui fit passer en revue tous les états, les lui montrant par leurs beaux côtés et s'efforçant de surprendre en lui une préférence. Quoi qu'il lui proposât, Didier ne répondait ni oui ni non ; point de goûts prononcés, point d'antipathies décidées. « Moitié figue, moitié raisin ! » s'écriait son père en hochant la tête. A vrai dire, Didier était né avec les dispositions les plus heureuses, avec une grande ouverture d'esprit ; il apprenait tout comme en se jouant, et dans une certaine mesure il s'intéressait à tout ; il avait une égale aptitude pour la botanique et la jurisprudence, pour les arts et la chimie ; il était quelque peu musicien, dessinait avec goût, s'entendait à lever un plan, s'aidait d'une alidade comme un arpenteur juré, se démêlait sans trop d'effort d'un problème épineux de mathématiques, lisait couramment Leibnitz et Poisson ; mais ce qui lui plaisait en toute chose, c'étaient les idées générales, la pure théorie, ce qui s'adresse à l'imagination ou à la pensée, et il avait découvert que dans chaque art, dans chaque science, il y a une partie de métier qui le rebutait. Il est certain que, pour être un savant ou un artiste, il ne suffit pas d'avoir le sens du beau ou du vrai, le génie de l'invention ; il faut avoir étudié patiemment les pro-

cédés, s'être fait une méthode, il faut en un mot savoir son métier. Il y avait dans Raphaël un sublime manœuvre, et l'homme le plus passionné ou le mieux inspiré ne saurait persuader une foule ou un jury, s'il n'est arrivé par un labeur opiniâtre à posséder la mécanique de son talent. Or tout ce qui était secret de métier inspirait à Didier une insurmontable répugnance. Aussi était-il condamné à n'être qu'un dilettante dans tous les genres.

Cependant, par complaisance pour son père, il consentit à se reconnaître une vocation marquée pour le droit, et il s'en alla bravement faire ses études à Paris. Il passa ses premiers examens de la façon la plus brillante. M. de Peyrols, dont l'imagination ne s'arrêtait jamais en chemin, rêvait déjà pour son fils les premières dignités de la robe; mais la troisième année, au milieu de l'hiver, Didier reparut inopinément à Nyons, le teint défait, les yeux et les joues caves, dévoré d'une sorte de fièvre sans nom qu'il attribuait à son dégoût croissant pour ses études, à l'horreur que lui inspirait d'avance l'antre de la chicane. M. de Peyrols fronça le sourcil, haussa les épaules; toutefois il ne renvoya pas à Paris l'étudiant en rupture de ban. Il se résolut à le garder auprès de lui, et pour l'occuper lui confia la gestion de son domaine. Didier s'acquitta fort bien de sa nouvelle charge, si ce n'est qu'au dire de son père il semait l'argent à pleines mains, faisant remise de leur terme à tous ses fermiers dans l'embarras et se faisant adorer de tous les ouvriers par ses largesses.

« Il est heureux, disait M. de Peyrols, que je m'entende à gagner de l'argent, car mon fils paraît avoir un furieux talent pour en dépenser. Passe encore si c'était pour lui ; mais ce garçon est destiné à n'avoir jamais du plaisir dans ce monde que par procuration. » Et de temps à autre il le faisait voyager durant quelques mois, dans l'espérance que quelque rencontre, quelque aventure imprévue réveillerait cette volonté assoupie et ce cœur endormi. C'est ainsi que Didier s'en était allé par son ordre faire une tournée en Allemagne. Il n'avait pas lieu de s'en plaindre, puisqu'il avait rencontré Hamlet à Berlin.

On comprendra par ce narré de sa jeunesse ce que dut éprouver Didier en apprenant la mort de son père. Sa tendresse pour ce père, auquel il ressemblait si peu et dont les maximes n'étaient guère à son usage, avait été jusqu'alors le seul mobile de ses actions. Qu'allait-il faire ? Qui désormais secouerait son indolence ? Qui se chargerait de vouloir pour lui ? Sur quoi réglerait-il l'emploi de ses heures ? Il lui semblait que, privée du ressort qui la mettait en mouvement, sa machine allait s'arrêter.

III

Heureusement des occupations forcées l'empêchèrent de s'enfoncer dans son chagrin. Son père ne l'avait jamais initié au détail de ses affaires ; quoi qu'il lui en

coûtât, il dut se mettre au fait. Des lettres à écrire, des registres à compulser, de volumineuses correspondances à dépouiller, des actes à signer, lui prirent une bonne partie de ses journées. Cet ingrat travail l'accablait d'ennui, et je doute qu'il en fût venu à bout, si M. Patru, le notaire de Nyons, n'eût été là pour lui tailler sa besogne et pour forcer ses répugnances.

M. Patru était un homme tel qu'il s'en rencontre souvent dans cette partie du Dauphiné : un cœur chaud sous une rude écorce. Court de taille, large d'épaules, ardent, la tête près du bonnet, abritant derrière de grosses lunettes montées en argent de petits yeux pers, pétillants de feu et de malice, il joignait à la brusquerie du ton et des manières une délicatesse de sentiments que n'annonçait pas son visage. S'il détestait cordialement ses ennemis et les traitait de Turc à More, en revanche il était d'une fidélité à toute épreuve dans ses attachements; en toute rencontre, on pouvait compter sur lui, et il n'attendait pas qu'on réclamât ses services. Il devinait, prévenait les désirs; il avait en matière de dévouement une foule de petites inventions dont le vulgaire des amis ne s'avise pas ; mais il ne fallait pas le remercier, il avait la reconnaissance en horreur et la rembarrait sans miséricorde. Il prétendait qu'après tout il ne se souciait de personne, qu'il cherchait seulement à se faire plaisir, que s'il se jetait à l'eau pour sauver un ami, c'est qu'il aimait l'eau froide et n'était pas fâché de montrer qu'il savait nager. Peut-être disait-il vrai; mais l'égoïsme n'est pas toujours aussi bienfaisant.

M. Patru avait été lié dès son enfance avec M. de Peyrols ; il avait tenu Didier sur ses genoux et le savait par cœur. Il avait dit plus d'une fois à M. de Peyrols :— Vous vous y prenez mal avec votre fils, vous pourriez le raisonner pendant vingt ans sans rien gagner sur lui. Il a son idée, sa marotte, sa maladie : il est né avec le mépris du succès ; c'est un cas rare, et qui, vous l'avouerai-je? me semble intéressant. Si vous en jugez autrement et que vous ayez juré de convertir votre fils à vos principes, laissez les longs discours et représentez-lui seulement que, s'il veut vous plaire, il faut qu'il se décide à faire quelque chose, que votre bonheur est à ce prix. Avec ce seul mot, vous le ferez aller au bout du monde. — Mais M. de Peyrols répugnait à employer les raisons de sentiment ; il s'était mis en tête de convaincre Didier, et jusqu'à sa mort il s'était piqué d'y réussir.

A son retour de Berlin, Didier trouva M. Patru qui l'attendait devant l'hôtel du Louvre, sur la place où s'arrêtent les messageries, et ce fut de lui qu'il apprit la perte qu'il venait de faire. Le digne homme le laissa pendant quelques jours à son deuil, puis il fut le trouver et lui dit : — Mon cher ami, vous regrettez sincèrement votre père, et vous avez raison ; mais la plus grande marque de respect que vous puissiez donner à sa mémoire, c'est de veiller à ce que sa fortune ne périclite pas entre vos mains. Vous lui devez bien cela ; représentez-vous qu'il est encore vivant et soignez ses intérêts comme il le faisait lui-même. Pour cet effet, vous

avez bien des connaissances à acquérir; prenez votre courage à deux mains, jetez-vous à corps perdu dans les paperasses. Ce sera vous occuper de votre père que de chercher à vous reconnaître dans ses affaires et dans les vôtres. — Didier se rendit à ces raisons. Un livre de comptes, un mémoire d'avoué, avaient toujours été pour lui des objets effrayants. Les chiffres ne lui déplaisaient pas trop dans un ouvrage d'astronomie; mais un calcul d'intérêts composés l'avait toujours fait frissonner : il n'aimait que le chiffre désintéressé. Il ne laissa pas de se livrer aux arides études que lui recommandait l'ami de son père. M. Patru avait toujours été dans la confidence des spéculations et des placements de M. de Peyrols; il aurait pu mettre Didier au fait en quelques jours, il n'eut garde. Il se contenta de lui donner quelques directions générales et le laissa se débrouiller par lui-même. Seulement de temps à autre ils tenaient ensemble des conférences où le jeune homme lui rendait compte de son travail et lui demandait l'éclaircissement de quelque difficulté. Dans ces entretiens, notre mélancolique étonnait le notaire par la netteté de ses idées, par la lucidité de son esprit. En quelques semaines, il était parvenu à posséder des sujets auxquels il n'avait pensé de sa vie; mais Dieu sait combien ces couleuvres lui étaient dures à avaler! Les heures qu'il passait dans l'étude de M. Patru lui pesaient comme du plomb; il regardait tour à tour d'un œil morne les murs et le plafond, ou contemplait fixement de vieilles toiles d'araignées auxquelles pen-

dait une mouche morte. Dès que la séance était levée, c'était d'un air de délivrance qu'il gagnait la porte et se dirigeait à grands pas vers quelque réduit solitaire où il avait pris rendez-vous avec sa paresse.

Nyons est situé dans l'un des plus jolis pays du monde. Assise au pied d'un rocher au bord de l'Aygues, cette petite ville se trouve placée à l'issue d'un étroit défilé où s'enfonce la grande route de Gap et à l'entrée d'un riant vallon qui, s'évasant par degrés, va se réunir au loin à la grande vallée du Rhône. Favorisé d'un ciel clément et presque toujours pur, arrosé d'eaux courantes, ce petit coin de terre est d'une fertilité merveilleuse, et peu s'en faut qu'il n'y règne un éternel printemps. Des coteaux l'abritent contre les vents du nord; le mistral a beau déchaîner ses fureurs sur le plateau de Valréas, c'est à peine s'il se fait sentir aux habitans de Nyons par quelques rares bouffées qui leur font pousser de hauts cris. En été, les chaleurs sont tempérées par une brise locale vraiment singulière qui semble sortir des fissures d'un rocher; ce vent frais et caressant, tout à fait semblable à une brise marine, a reçu le nom de vent Pontias, et croyez que les Nyonçais sont aussi fiers de leur Pontias que les Marseillais peuvent l'être de leurs quatre ports et de leur Cannebière. Par les accidents du sol, par la richesse de la végétation, par l'abondance des eaux, cet heureux pays ressemble au Dauphiné et à la Suisse; mais il est éclairé et réchauffé par un autre soleil, et les cultures s'en ressentent. Elles annoncent déjà la Provence; de toutes

parts d'immenses vergers d'oliviers montent à l'assaut des arêtes rocheuses, les escaladent victorieusement, les couronnent de leurs feuillages argentés, que dominent des forêts de chênes et de pins. Bref c'est une sorte de petite Suisse provençale, où tout semble avoir été ménagé pour étonner à la fois et pour charmer le regard.

Sur la rive gauche de l'Aygues se dressent les monts de Garde-Grosse, qui, arrondis en forme de cirque, couvrent Nyons au midi. Sur le devant règne une large terrasse qui est comme l'entre-sol de la montagne et qu'on nomme le plateau du Guard. On y grimpe par un chemin en lacets qui serpente entre deux murailles de rochers ; ces roches schisteuses se délitent et dessinent des créneaux sur le ciel. Le sommet de la colline est formé d'une succession de gradins en pente douce, lesquels offrent chacun sa *grange* entourée de champs, de vergers, de vignes rampantes. Rien de plus riant que ce plateau du Guard. On y respire l'air vif et fortifiant des montagnes, et l'on gagnerait aisément le vertige au bord des précipices qui en défendent les approches du côté de la rivière ; mais c'est une montagne apprivoisée par le doux soleil du Midi et qui a dépouillé toute sa sauvagerie primitive. Elle a fait amitié avec l'homme, elle se prête à toutes ses fantaisies, et, pour lui plaire, elle s'est transformée en un jardin où le pin se marie au figuier, le cyprès au pêcher, la fleur d'or du genêt aux boutons rosés des amandiers. Sur le plus élevé des gradins, on trouve un castel, moitié seigneurial, moitié

rustique, qui depuis deux siècles, habité ou non, n'a cessé d'appartenir aux Peyrols. Les oliviers montent jusque-là ; mais à leurs formes tortues et rabougries on reconnaît que c'est leur dernier effort, et qu'à cette hauteur la vie ne leur est plus facile. Au delà s'étendent des champs de blé et d'avoine, bornés par un vaste éboulis que surmonte une muraille de calcaire rougeâtre. Ce castel est appelé dans le pays le château du Guard, et aussi le fort de l'Aiguille à cause d'un rocher qui se trouve près de là et qui porte ce nom, bien qu'il ressemble plutôt à un gigantesque doigt de pierre levé vers le ciel en signe d'invocation ou de menace.

Dès qu'il avait expédié sa tâche de la journée, Didier s'en allait courir. On le voyait errer, la tête basse, les mains derrière le dos, le long des sentiers qui sillonnent en tous sens le plateau et que bordent de petits murs en pierres sèches tapissés de cades et de mûriers sauvages. Le plus souvent il allait s'asseoir au sommet d'une gorge gazonnée, ombragée de trembles et de noyers ; un invisible filet d'eau y coule en silence, mais on devine sa trace à la fraîcheur des grandes herbes au travers desquelles il passe. D'autres fois il gravissait quelque cime, d'où il découvrait au midi la longue croupe onduleuse du Ventoux avec ses gazons brûlés par le soleil, qui offrent une teinte blonde semblable à celle du pelage d'un jeune faon. Souvent encore, assis sur une borne, il s'entretenait avec un vieux maraîcher qu'aimait son père ; il le regardait labourer avec la

bêche une planche de son jardin, faisait causer le bonhomme, et l'enviait de ce qu'ayant reçu comme lui en cadeau ce fatal jouet qu'on appelle la vie, il avait su découvrir la manière de s'en servir.

L'un des premiers jours de juillet, Didier se rendit chez M. Patru et trouva porte close. Le notaire venait d'être appelé au village de Venterol pour une affaire pressante. Sans trop se plaindre de ce contre-temps, il traversa la ville et alla se promener sur le penchant du mont de Vaux, qui commande Nyons au nord. C'est une belle montagne à la cime boisée et dont les flancs sont rayés d'un éventail de ravines blanchâtres séparées par des vergers d'oliviers. Didier suivit un chemin grimpant et finit par faire une halte dans un bosquet de jeunes pins, près du lit desséché d'un torrent. La rive opposée était garnie de grandes touffes de roseaux d'une éclatante fraîcheur. Il semble que ces grands joncs du Midi soient des ruminants comme les chameaux; ils font au printemps leur provision d'eau, et, leur subsistance assurée, ils se rient des sécheresses de l'été et des infidélités de leur torrent. Au moindre vent qui passe, ils agitent leurs longues quenouilles et chuchotent mystérieusement entre eux; mais, pour qui sait les écouter, il est clair qu'ils se disent : — Frères, nous avons bu et nous boirons encore.

Au bout de quelques instants, Didier entendit un bruit de pas. Il leva les yeux et aperçut M. Patru, qui, revenant de Venterol, avait pris une traverse. — Mille excuses! s'écria le notaire. Je viens troubler un déli-

cieux tête-à-tête; mais qui diable pouvait s'attendre à vous trouver là?

— Un tête-à-tête? demanda Didier; il me semble que je suis seul.

— Seul avec votre paresse, et jamais maîtresse ne fut aimée d'un amour si tendre. Dieu sait quelles douceurs vous lui disiez!

— Vous êtes injuste, monsieur Patru, j'ai écrit ce matin trois lettres de quatre pages chacune.

— Peste!... Après un pareil effort, une sieste de quatre heures dans un bois de pins est bien nécessaire pour vous refaire un homme... Tenez, tout à l'heure, poursuivit-il, je ne sais par quel hasard je pensais à vous, et je me disais que votre malheur est d'être né trop tard. Il y a quelque trente ans, les rêveurs, les mélancoliques, les inutiles et, pour trancher le mot, les paresseux étaient à la mode en littérature. Aujourd'hui ce n'est plus cela; dans les romans, on ne voit plus que gens qui s'ingénient et s'évertuent, et nos modernes héros de théâtre finissent tous au denoûment par établir une petite usine. Le romantisme est mort; les *Yankees* sont nos modèles, et nous sommes en train de fonder une société où les hommes seront tous de bonnes petites machines bien montées, bien outillées, inusables et fonctionnant au doigt et à l'œil. Désormais, pour louer quelqu'un, on dira: Voilà un gaillard de soixante, de cent chevaux. L'homme-piston, voilà l'avenir Et c'est le moment que vous choisissez pour rêver au bord des torrents! Votre père comprenait mieux son temps,

que vous. Il aurait pu se croiser les bras et vivre en hidalgo dans son castel; il a passé sa vie à travailler et à faire travailler ses écus, et vraiment cela ne lui a pas trop mal réussi.

— Vous avez raison, reparut Didier, et je vois bien que je dois renoncer à être jamais un héros de roman, car je me sens incapable de fonder la plus petite usine.

— Que sait-on ? Le plus sûr moyen de ne pas guérir de son mal, c'est de l'aimer. Vous devriez suivre un régime. Et par exemple, si vous vouliez suivre mes ordonnances, je commencerais par vous interdire les promenades solitaires, les bois de pins et surtout les torrents. Regardez celui-ci. Quel air minable ! Un moucheron ne trouverait pas à s'y désaltérer. C'est que ce torrent ne s'alimente que des pluies du ciel; il dépend des vents, des nuages; le voilà condamné à crier la soif jusqu'aux premières averses de l'automne. Or, en venant ici, j'ai enjambé un ruisseau dont vous entendez le murmure et qui toute l'année coule à pleins bords entre ses deux margelles fleuries. Que lui importe qu'il pleuve ou non, que le vent souffle du nord ou du midi? Il a ses réservoirs dont il est sûr, il jaillit d'une source cachée quelque part sous un rocher et qui ne tarit jamais. Ceci vous prouve...

— Que vous êtes un admirable prédicateur, interrompit Didier, que vous avez un talent de premier ordre pour la parabole, et que les sérieux travaux d'un praticien ne sont point inconciliables avec la poésie.

— Je suis vraiment bien bon de raisonner avec vous,

reprit M. Patru. J'en suis pour mes frais d'éloquence. A-t-on jamais rien gagné par le discours sur une tête comme la vôtre? Je laisse la parole aux événements ; ils font des miracles quand il leur plaît, et il pourrait vous arriver telle chose...

— Je suis de ces gens auxquels il n'arrive rien, interrompit encore Didier. Vous aimez les allégories. Regardez comme ces roseaux sont verts. Tout à l'heure je faisais réflexion qu'ils ont le bonheur de croire à leur torrent et de l'attendre. Moi, je n'attends rien.

M. Patru hocha sa grosse tête. — Bah! fit-il, il ne faut pas dire : Fontaine... Il arrive tant de choses dans ce monde! Supposons par exemple que vous alliez faire un voyage sur mer, que vous tombiez aux mains d'un pirate, qu'il vous vende à quelque petit prince nègre du Soudan, lequel vous fera tourner la meule dix heures par jour... Il est certain qu'au bout de deux semaines de ce régime vous seriez un autre homme.

— Vous me faites frémir, fit Didier. Voilà un cas, je l'avoue, que je n'avais pas prévu.

— Supposons encore que dans votre captivité vous deveniez amoureux d'une belle princesse qui vous payerait de retour...

— Passe encore pour le corsaire; mais je ne crois pas à l'amour.

— Y avez-vous jamais cru?

— J'ai cru au plaisir. On ne m'y reprendra plus.

M. Patru regarda un instant Didier d'un air de profonde admiration. S'étant incliné jusqu'à terre : —

Serviteur à votre mélancolie! s'écria-t-il, et il fit mine de s'en aller; mais, se ravisant, il s'approcha du jeune homme, lui frappa sur l'épaule et le regarda dans le blanc des yeux. — A propos, lui dit-il, dans peu de temps d'ici, j'aurai une importante communication à vous faire...

— De la part de qui? demanda Didier. De la part du corsaire ou de la princesse?

— Votre père, reprit le notaire d'un ton grave, m'a confié sur son lit de mort ses dernières volontés, et il m'a chargé de vous les faire connaître.

Didier se dressa brusquement sur ses pieds. — Eh quoi! s'écria-t-il d'une voix émue, en mourant mon père a exprimé un dernier vœu, un dernier désir; il attend quelque chose de moi, et c'est aujourd'hui que je l'apprends!

— Calmez-vous, lui répondit M. Patru. Vous n'apprendrez pas son devoir à un vieux notaire; soyez sûr que j'ai suivi fidèlement les instructions de votre père. Avant de vous révéler mon secret, je devais prendre quelques informations. Des lettres se sont perdues; mais je saurai bientôt ce que je dois savoir. Dès que l'heure de parler aura sonné, vous saurez tout... Adieu! mon beau garçon; reprenez votre somme que j'ai brusquement interrompu, et consacrez au dieu des songes les courts loisirs qui vous restent!

Et comme Didier cherchait à le retenir, il se dégagea lestement :

— Je suis pressé, on m'attend, ajouta-t-il. N'essayez

pas de me suivre, nous ne saurions aller du même pas.

Et il détala rapidement le long de la pente en faisant le moulinet avec sa canne, dont il assénait de grands coups à tous les cailloux du chemin. Didier ne le suivit pas, il resta immobile au milieu du sentier, se remettant à grand'peine de son saisissement et l'esprit perdu dans mille suppositions absurdes. Il ne voyait plus ni le torrent, ni les pins, ni les roseaux. Il était sur la terrasse d'Elseneur.

IV

Le soleil se couchait quand Didier, qui était revenu lentement sur ses pas, s'arrêta quelques instants sur le pont de l'Aygues. Ce pont, qui date du XIV^e^ siècle, étonne par l'originalité de sa construction. Il est formé d'une seule arche en dos d'âne hardiment jetée sur le lit de la rivière, et dont les pentes rapides sont incommodes pour la circulation des voitures; en revanche, l'effet en est pittoresque. Didier s'accouda sur le parapet et contempla tour à tour les deux rives de l'Aygues, l'une que bordent des prairies artificielles plantées de mûriers, l'autre dominée par les précipices du Guard, dont les oliviers étaient imprégnés d'une poussière d'or. La lune apparaissait au travers de longues nuées roses. La rivière, qui laissait à nu les trois quarts de son lit, cherchait paresseusement son chemin au milieu de ses îlots de sable et de gravier, dessinant ici de grandes

flaques moirées qui semblaient dormir à l'ombre des berges, là de petits filets d'eau courante où se reflétaient les teintes chaudes du ciel. Les lointains étaient à la fois doux et nets. Sur les vapeurs embrasées de l'horizon, les hauteurs qui accompagnent le cours du Rhône détachaient des dentelures du plus pur profil. Didier admirait tout cela; il se plaignait seulement que la rivière fût troublée dans son repos par des bruits et des voix. Une troupe d'enfants courait sur les galets en poussant de grands cris, et deux gros chiens hurlaient après eux; des lavandières s'escrimaient de leur battoir, auquel répondaient des piaillements de coqs et le claquet d'un moulin. Tous ces bruits discordants contrastaient avec le silence des choses et avec les grandes harmonies tranquilles de la lumière. C'est du moins ce que pensait Didier.

Le roulement d'une voiture lui fit retourner la tête. Une élégante calèche venait de gravir rapidement l'une des pentes du pont. Arrivé au point culminant, le cheval prit peur, se cabra, fit mine de s'emporter. Le cocher, jeune rustaud tout neuf dans son métier, ne savait à quel saint se vouer et aggravait le danger par sa gaucherie. Didier se jeta d'un bond à la tête du cheval, réussit à le contenir, et l'accompagna en le tenant par la bride jusqu'à l'extrémité du pont. Là, faisant volte-face, il regarda dans l'intérieur de la calèche, et il aperçut deux femmes, deux inconnues, qu'il salua légèrement. La plus âgée, qui était pâle de terreur, se mit, en criant à tue-tête, à réprimander verte

ment le cocher sur son inexpérience et sa maladresse. Didier allait s'esquiver; mais la plus jeune, qui avait conservé tout son sang-froid, se pencha vers lui et lui adressa quelques mots de remercîment auxquels il fallut bien répondre. Il salua de nouveau, et il se retirait quand le premier clerc de M. Patru l'appela par son nom, et, l'ayant rejoint, lui remit une lettre que le notaire venait de recevoir pour lui. En entendant prononcer le nom de Peyrols, les deux femmes avaient échangé un regard.

— Monsieur Didier, cria la plus jeune en ouvrant la portière, vous êtes notre prisonnier. Soyez assez bon pour vous asseoir ici, en face de moi; chemin faisant, vous tâcherez de mettre un nom sur nos figures.

— Montez, montez, ajouta sa compagne en souriant de l'air interdit du jeune homme; mais pas une question! ne consultez que vos yeux et vos souvenirs : nous verrons si vous avez hérité de l'esprit vif et pénétrant de votre pauvre père.

Après un instant d'hésitation, Didier obéit. L'ordre fut donné au cocher de mettre son cheval au pas pour traverser la ville. Les bras croisés, Didier observait attentivement les deux femmes, qui souriaient et ne disaient mot. L'une avait d'admirables yeux gris mêlés de fauve, d'une nuance indéfinissable, le regard d'une exquise douceur, une abondante chevelure d'un blond ardent et tirant sur le rouge, une de ces chevelures qu'aimait le Giorgione, le teint clair qui convient à ces cheveux.

— Voilà des yeux fort étranges et que je crois avoir vus autrefois, se disait Didier, que le désir de ne pas passer pour un imbécile aidait à secouer son indifférence. En réalité, ils sont gris, et cependant il y a de l'or dans ce regard comme dans ces cheveux. Lope de Véga n'a-t-il pas surnommé l'une de ses héroïnes la belle aux yeux d'or? Assurément ce n'est pas une Espagnole qui est assise là, devant moi; le bas de son visage m'en répond. La beauté française n'est jamais assez régulière pour ne rien laisser à faire à la physionomie. La personne que voici est une Française qui a longtemps séjourné hors de France, dans l'Amérique espagnole, pourquoi pas à Lima?

Ensuite, s'étant tourné vers l'autre femme, qui, rencognée dans le demi-jour de la calèche, la tête penchée, jouant de la prunelle et de l'éventail, semblait attendre avec anxiété son verdict : — Un minois chiffonné, se dit-il, une coiffure très-coquette, un pied de rouge sur chaque joue, de petites minauderies qui ont l'air d'avoir souvent servi, des yeux qui ont tout vu et qui font semblant de tout ignorer,... c'est une femme qui approche à regret de l'âge fatal, une mère qui, si je ne me trompe, voudrait bien que je la prisse pour la sœur aînée de sa fille et qui tremble que je ne devine. Soyons juste : la bouche est charmante et me fait penser à certain portrait sur émail de ma mère.

En ce moment, la voiture traversait le marché aux herbes : — Eh bien! monsieur, dit la belle aux yeux d'or, y êtes-vous, faut-il vous aider?

— Ma cousine, repartit Didier, soyez la bienvenue dans notre pays... Quant à vous, madame, ajouta-t-il d'un ton légèrement ironique, je n'oserais affirmer que vous êtes la mère de ma cousine, si je n'étais bien certain que vous êtes la sœur cadette de ma mère.

Il n'est pas étonnant que Didier n'eût gardé qu'un souvenir très-confus de sa cousine, Mme d'Azado, et de Mme Bréhanne, sa tante. Il était très-jeune encore lorsque cette dernière, qui avait épousé un négociant de Marseille, avait été emmenée par lui à Lima. Bien que depuis lors elle eût fait quelques apparitions en Europe, quelques séjours à Paris, Didier n'avait jamais eu l'heur de la rencontrer sur son chemin. Quant à sa cousine, c'est tout au plus s'il retrouvait au fond de sa mémoire une fillette avec laquelle il avait fait quelques parties de balle ou de loto; tout ce qu'il savait d'elle, c'est qu'à dix-sept ans on l'avait mariée à un vieux marquis espagnol, court de finances, mince de cervelle, et qui n'avait pour lui que son blason. Peu de temps après son mariage, M. d'Azado avait commencé à battre la campagne, et, sa tête se dérangeant tout à fait, on avait dû l'enfermer dans une maison de santé où il était mort. Quelques mois auparavant, une fièvre pernicieuse avait emporté M. Bréhanne. Devenues veuves presque en même temps, la fille et la mère, aussitôt leur deuil expiré, s'étaient embarquées pour l'Europe, l'une parce qu'elle avait toujours regretté la France et qu'elle était pressée d'échapper à de lugubres souvenirs qui redoublaient son aversion pour le Pérou, l'autre parce

qu'elle était bien résolue à ne pas rester veuve, et que, s'il est permis de le dire, ayant fait beaucoup parler d'elle à Lima, elle y eût trouvé plus facilement des consolateurs qu'un mari à sa convenance.

Didier s'était tiré avec succès de l'épreuve à laquelle on venait de le soumettre ; Mme Bréhanné lui sut gré de l'avoir trouvée bien jeune pour être la mère d'une fille de vingt-quatre ans. De ce moment, sa bienveillance lui fut acquise; elle se mit à lui parler avec effusion de feu son père, dont elle ne s'était guère souciée, auquel, pendant des années, elle n'avait donné aucun signe de vie. Cette affectation de sensibilité glaça Didier, qui se hâta de détourner la conversation. Quand la voiture eut atteint le bas de l'avenue qui conduit à la villa des Trois-Platanes, il se disposait à battre en retraite; mais sa cousine le retint en lui disant d'un ton de gracieuse autorité : — Soyez aimable jusqu'au bout, monsieur. Vous allez nous rester à dîner. J'ai retrouvé la maison de mon pauvre père dans un état de délabrement qui me fend le cœur. J'y veux faire des réparations, et je serais bien aise de vous consulter.

Didier eût bien voulu se récuser; mais il n'osa pas. Il étouffa un bâillement et se mit aux ordres de sa cousine.

Cette villa des Trois-Platanes, que Mme d'Azado avait héritée de son père, est célèbre à trois lieues à la ronde par la beauté rare de la terrasse qui la précède au midi. A l'entrée est un bosquet de lauriers qui atteignent jusqu'à la hauteur du toit; vers le milieu, deux font

taines de marbre dégorgent à gros bouillons par leurs mufles moussus une eau pure comme le cristal; elles sont ombragées de trois gigantesques platanes dont on trouverait difficilement les pareils et qui se font apercevoir de partout. Cette terrasse, que borde un mur à hauteur d'appui tapissé de vignes et de rosiers grimpants, se termine par une allée de buis en berceau qui forme un épais couvert. Derrière la maison s'étend un jardin qui rayonne en forme d'étoile autour d'un massif de cyprès. Sur le devant, un beau potager et un plant d'oliviers descendent jusqu'à la route.

Les terres qui accompagnent la maison avaient été affermées, et le verger, le jardin même, étaient en bon état; mais la maison, qui était restée inhabitée pendant près de seize ans, se ressentait de ce long abandon. Il s'était même formé à quelques endroits des lézardes qui inquiétaient Mme d'Azado; elle craignait d'être forcée d'abattre ce vieux logis où dans son enfance son père l'avait souvent menée en villégiature. Didier lui démontra qu'elle s'exagérait le dommage, que les murs et les planchers étaient encore solides, qu'il suffirait de quelques réparations pour faire de la villa abandonnée, sinon un palais, du moins une maison logeable. Avant qu'il fît nuit close, il eut le temps de tout visiter de la cave jusqu'au grenier, et il répondit si pertinemment à toutes les questions de sa cousine, il lui donna de si sages conseils, qu'elle fut enchantée de lui et le jugea tout autre qu'il n'était. A vrai dire, elle ne le connaissait encore que par la présence d'esprit et la dextérité dont

il avait fait preuve en arrêtant un cheval qui s'emportait. Cet homme d'action prompte et résolue était aussi un homme de bon conseil, très-expert en matière de moellons et de devis. En l'entendant raisonner si bien et d'un ton si aisé, le moyen de s'imaginer que chaque mot coûtait à sa paresse et qu'il se disait tout bas : — Mon Dieu ! que tout cela m'est indifférent et qu'il me tarde d'en être quitte !

Pendant cet entretien, Mme Bréhanne s'était retirée dans son appartement et se faisait accommoder par sa soubrette. Elle reparut dans la salle à manger avec une toilette exorbitante pour la circonstance et qui dut bien étonner ces vieux murs aux tentures déchirées et les toiles d'araignées qui en garnissaient les corniches. Le repas fut silencieux. Didier se reposait de l'effort qu'il venait de faire; Lucile était pensive; sa mère regardait à chaque instant le plafond d'un œil inquiet, comme si l'épée de Damoclès eût été suspendue sur sa tête. Après le dîner, Mme d'Azado étant sortie pour donner quelques ordres : — Ouf, s'écria Mme Bréhanne en se renversant dans une bergère, quelle étrange lubie a pris à ma fille de venir se retirer dans cette affreuse masure ! Vous avez beau dire, monsieur, ces murailles ne sont pas solides; il me semble à tout moment qu'une poutre va se détacher et me tomber sur la tête.

— Voilà une idée à laquelle vous devez tenir, madame. Ce sera pour vous une source d'émotions bienfaisantes; tant que vous penserez à cette poutre, vous ne vous ennuierez pas.

— Des araignées, des poutres qui branlent! reprit-elle. Croiriez-vous que depuis deux ans votre cousine ne rêvait que de cette maison des Trois-Platanes? Elle en parlait comme d'un Eldorado. Elle y a joué à cache-cache, la belle raison! Songez qu'elle a cinquante mille livres de rente. Avec cela, on peut vivre partout. Le malheur est qu'elle n'a pas de besoins d'imagination; je vous la donne pour la femme la plus positive de la terre; l'occupation d'une maison à gouverner, d'un ménage à tenir, lui suffit, cette maison fût-elle perdue au fond des bois. Je vous en conjure, monsieur, venez à mon aide, tâchez de la raisonner, démontrez-lui qu'on ne vit qu'à Paris.

— Je n'ai point qualité pour me charger de cette démonstration, repartit Didier. J'estime que peu importe où l'on vit. Les araignées ne manquent nulle part, il y a partout des poutres qui branlent.

— Il faut que vous ayez eu quelque peine de cœur. Vous me conterez cela. Ces propos nous aideront à tuer le temps. Vraiment vous n'êtes pas curieux; vous ne me demandez pas pourquoi j'ai suivi ma fille. Que vous dirai-je? une femme ne peut aller s'établir toute seule à Paris quand elle n'y connaît âme qui vive. J'y ai fait des séjours autrefois, mais je passais mes journées à courir les magasins. M. Bréhanne m'envoyait en France faire des remontes de chiffons. La toilette d'une femme de négociant sert de réclame à son mari. Par déférence pour ses désirs, je rentrais chaque soir à l'hôtel excédée de fatigue, les mains pleines, la bourse vide, mais avec

le sentiment très-doux d'avoir rempli un devoir. Adieu, paniers! me voici morte et enterrée. Ah çà! de grâce, à quoi s'amuse-t-on dans votre vilain Nyons? y a-t-il quelque société? y trouve-t-on quelques gens à voir?

— On trouve à Nyons, répondit tranquillement Didier, de très-honnêtes gens, mais qui se plaisent chez eux et n'en sortent guère. Cependant le soir, quand la lune éclaire, on va se promener sur la route d'Orange; on pousse jusqu'à ce petit pont de pierre que vous avez vu ici près, et quand on pense avoir assez regardé la lune, on revient sur ses pas. Cette vie et ces clairs de lune me plaisent; je vous défie de trouver mieux ailleurs. Je dois ajouter que chaque année, au mois d'août, nous célébrons une fête votive; elle s'ouvre par une promenade aux flambeaux; le dernier jour, on grimpe aux mâts de cocagne, on joue à la poêle, à l'étrangle-chat...

— Vous me faites frémir, dit-elle. Je prévois que l'ennui finira par m'exaspérer. Avant peu, je demanderai à grands cris qu'on me donne le divertissement d'un incendie, d'un massacre, de quelque belle batterie à coups de couteau...

— Hélas! madame, interrompit-il, vous jouez de malheur. Nos voisins du Comtat venaissin en décousent quelquefois; mais dans la Drôme les gens sont laborieux, sobres, de mœurs fort douces, et l'on se massacre aussi peu que possible. Cependant il ne faut pas vous décourager ainsi ni renoncer à tout. Vous finirez par prendre goût à nos clairs de lune.

— Vraiment votre sang-froid me consterne. Jurez-moi du moins que vous viendrez souvent nous voir. Nous causerons, nous nous conterons nos chagrins...

— Je vis dans l'ennui comme le poisson dans l'eau, lui dit-il. C'est mon élément. Jugez si je suis propre à désennuyer une jolie femme!

Elle le remercia de ce dernier mot par un regard qui signifiait : Mon beau neveu, on pourrait se charger de vous apprivoiser. — Après tout, reprit-elle, je n'ai accepté ce bel établissement que sous bénéfice d'inventaire; je ne réponds de rien; la faim fait sortir le loup du bois.

En ce moment, Lucile rentra. — Oh! oh! dit-elle, quelle menace! Mon cousin, voulez-vous me rendre encore un service? Usez de toute votre éloquence pour persuader à ma mère que cette maison n'est point une méchante masure, comme elle le prétend, que nos souris finiront par avoir plus peur de nous que nous n'avons peur d'elles, et qu'un beau clair de lune est plus intéressant à regarder que tous les quinquets du grand Opéra.

— Ce que je puis affirmer, repartit Didier, c'est qu'à Nyons on est à peu près aussi sûr qu'ailleurs d'attraper la fin d'une journée, et c'est bien de cela, je pense, qu'il s'agit.

— Non, reprit-elle vivement, ce n'est pas de cela qu'il s'agit, et voilà un méchant propos. Pour vous punir, j'ai bien envie de vous condamner à jouer au loto avec moi. Comme cela me rajeunirait! Faites mieux,

proposez à ma mère une partie d'écarté; elle vous en sera fort obligée.

Didier ne put s'empêcher de trouver qu'on abusait de sa complaisance. Lucile fit apporter des cartes, il les mêla d'un air morne, et la partie commença. Tout en jouant, il crut s'apercevoir que sa cousine l'observait curieusement; à plusieurs reprises, il rencontra son regard attaché sur lui. Tout à coup une idée lui sauta, pour ainsi dire, à l'esprit, et le choc fut si rude qu'il en éprouva une sorte de saisissement. Son front se rembrunit, il ne pensa plus à son jeu, fit école sur école, ce qui mit Mme Bréhanne en colère et Lucile en gaieté. Ayant perdu partie, revanche et le tout, il prit sa canne et son chapeau et se hâta de se retirer.

V

Pendant plusieurs jours, Didier ne put penser qu'à une chose. Comme par l'effet d'une inspiration subite, il s'était mis dans la tête, en jouant à l'écarté, que son père avait conçu le projet de lui faire épouser sa cousine, et qu'en mourant il avait prié M. Patru de travailler sous-main à ce mariage. — « Mon père, se disait-il, désirait fort me caser, c'était son mot; il lui tardait que j'eusse un état de services. Peut-être, pendant mon absence, avait-il eu vent du prochain retour de Mme d'Azado; peut-être même se sont-ils écrit et lui a-t-il fait part de son désir. En toute chose, il allait droit au

fait; *to go a head* était sa devise. M. Patru est chargé de négocier les préliminaires; quand la poire sera mûre, il rompra son mystérieux silence, et m'entreprendra sérieusement. » Et Didier s'indignait déjà de ce noir complot ourdi contre sa liberté; il ressentait pour le mariage une aversion profonde.

« Que mon père, se disait-il encore, m'eût recommandé à son lit de mort quelque affaire où son honneur serait engagé ou quelqu'un des intérêts qui lui furent chers en ce monde, sa dernière volonté me serait sacrée; mais il ne s'agit en tout ceci que de mon propre bonheur, dont je suis le meilleur juge. » Il était déterminé à faire une belle défense. Un corsaire avait pris chasse sur lui, il se disposait à mettre toutes voiles dehors pour lui échapper.

Il essaya de faire parler M. Patru, qui fut impénétrable; mais un jour Didier le rencontra sortant de la villa des Trois-Platanes. Le notaire prétendit qu'il était venu conférer avec Mme d'Azado de quelques petites difficultés qu'elle essuyait de la part de ses fermiers, et dont elle lui avait confié le règlement; il partit de là pour faire à Didier le plus vif éloge de sa cousine.

— C'est une femme de tête, lui dit-il, et une femme de cœur, deux genres de mérite qui ne vont guère ensemble. Elle s'entend aux affaires comme il convient aux femmes, ni trop ni trop peu; ce n'est ni une caillette, ni un praticien en jupons. Elle a le talent d'interroger et sait mettre à profit un bon conseil; mais elle a besoin qu'on la dirige. Je la soupçonne d'avoir

plus d'énergie dans les sentiments que dans la volonté, et il me plaît qu'une femme soit ainsi, qu'elle pense avec son cœur et qu'elle ait les idées des gens qu'elle aime... N'est-ce pas une pitié qu'une si charmante personne ait été jetée à la tête d'un vieil imbécile?... Enfin il est mort; que la terre lui soit légère... Vraiment votre cousine n'a pas eu de chance dans sa vie. Jamais fille, je crois, ne fut plus malheureuse en parents. Son père était un maître sot que la vanité menait, l'un de ces hommes qui prennent beaucoup de peine pour éviter le bonheur. Quant à madame sa mère, n'en parlons pas,... je vous la donne pour une véritable grue, pour la reine des pimbêches. Elle a eu, paraît-il, quelques galanteries qui font peu d'honneur à son goût; la chronique d'outre-mer l'accuse d'avoir fait des folies pour un malitorne sans figure et sans tournure dont elle s'était coiffée. M'est avis que Mme d'Azado l'est venue confiner à Nyons pour la mettre au régime. Quel agrément pour une fille de garder à vue sa mère!... Par bonheur; votre cousine n'est pas une de ces petites-maîtresses qui dorlotent leurs nerfs et les écoutent parler; elle prend la vie comme elle est et le temps comme il vient; elle n'aime pas à rêver, elle ne s'appesantit pas sur ses chagrins, elle cherche bravement à s'en distraire, et c'est ce qui me plaît encore en elle. Je veux que les femmes ne se servent de leur imagination que pour s'aider à vivre, comme l'autruche ne se sert de ses ailes que pour mieux courir.

—Comme vous vous échauffez! repartit Didier. Je

vous promets de ne pas répéter à Mme Patru le premier mot de ce que vous venez de me dire; elle pourrait prendre votre enthousiasme en mauvaise part.

— Notez, je vous prie, que si je vous vante le bon esprit de votre cousine, je ne vous ai pas dit un mot de ses yeux, qui méritent cependant qu'on les célèbre en prose et en vers. Je vous laisse le soin d'en définir la couleur.

— Ma cousine, répliqua Didier, m'a demandé quelques conseils sur les réparations qu'elle est en train de faire à sa maison; mais je ne m'occupe guère de la couleur de ses yeux. Cela ne rentre pas dans mes fonctions, et, l'avouerai-je? je ne m'étais pas avisé non plus qu'à l'instar de l'autruche elle se servît de ses ailes pour mieux courir. Je vous remercie de m'avoir averti.

M. Patru leva les bras au ciel. — Malheur aux ironiques! s'écria-t-il d'un ton de prophète. Tôt ou tard ils regretteront ce qu'ils auront méprisé.

Les soupçons qu'avait conçus Didier furent cause que, son inquiétude triomphant de son indifférence, il s'occupa beaucoup de sa cousine comme on s'occupe d'un danger. Pour s'excuser à ses propres yeux, il se disait que le jour où M. Patru se présenterait au Guard en costume de cérémonie et lui demanderait : Quelles objections pouvez-vous faire à ce mariage que désirait votre père? il serait bon d'avoir quelque chose à répondre.

Un soir, Didier tira de son secrétaire un cahier auquel il confiait quelquefois ses pensées, et, comme un

avocat qui jette sur le papier quelques notes pour un plaidoyer, il écrivit ce qui suit :

« J'ai vu aujourd'hui Mme d'Azado pour la cinquième fois depuis son arrivée. Nous avons causé maçons comme à l'ordinaire, et puis poésie, peinture, que sais-je encore? Quand je dis : nous avons causé, — elle m'a questionné, j'ai répondu. Si j'avais été sûr qu'elle ne voulût que m'étudier, je n'aurais plus trouvé un mot; mais elle prétend qu'à Lima, pendant quinze ans, elle a dormi. L'air natal l'a réveillée, elle veut rattraper le temps perdu et se débrouiller un peu de ses ignorances. Que n'a-t-elle sous la main un autre instituteur que moi! J'aime la musique, mais s'il me fallait en parler pendant un quart d'heure chaque jour, je la prendrais bien vite en dégoût. A quoi sert de parler? Est-il dans ce monde deux âmes qui s'entendent, deux esprits pour qui les mots aient le même sens?

« Mme d'Azado a du charme, c'est une justice qu'il faut lui rendre. Ce charme tient surtout à un singulier contraste qui est en elle. Grande, bien faite, d'une taille et d'un port de reine, la tête magnifiquement couronnée de la plus belle chevelure du monde, il lui serait facile d'avoir l'air imposant; facilement aussi elle aurait l'air moqueur ou sévère, elle entend la raillerie et ne ménage pas les gens et les choses qui lui déplaisent. Quand on la met sur ce chapitre, elle a des vivacités de gestes tout à fait parlantes, une certaine façon de lever le bras et de le laisser retomber qui exprime à merveille le poids écrasant du mépris. Et

cependant il y a une exquise douceur répandue dans toute sa personne; on lui en sait gré parce qu'il semble qu'elle pourrait être autrement, qu'elle est faite pour avoir des hauteurs, que, née pour intimider, elle a la crainte continuelle de déplaire. Ce charme de douceur dont elle est comme imprégnée se marque surtout dans le son de sa voix et plus encore dans ses yeux gris aux reflets dorés. Elle a de longs regards à la fois questionneurs et caressants; il semble que son âme interroge la vôtre et cherche à deviner ce qui s'y passe, non par curiosité, mais pour se mettre à son ton et pour prendre l'accord... Je n'ajouterai qu'un mot : quand elle vient à vous, on éprouve toujours une sorte d'émotion agréable; il semble qu'il se passe quelque chose.

« Assurément ce portrait n'a pas été tracé de la main d'un ennemi. Je vous confesse, mon cher notaire, que je ressens quelque amitié pour ma cousine; je conviens aussi que le sort du quidam qu'elle aimera me paraît digne d'envie, car elle est de ces femmes qui se donnent sans réserve et pour toujours; elle sera ce que l'amour la fera; il y a en elle quelque chose de vague, de flottant, d'inachevé, qui attend pour se fixer que son cœur parle et lui fasse sa destinée... Oui, j'ai de l'amitié pour elle, et si je connaissais un homme qui n'eût pas, comme moi, une instinctive et irresistible aversion pour tous les engagements, un homme qui fût capable d'aimer et d'être aimé, je lui dirais : Tâche d'obtenir le cœur de cette femme, tu seras son dieu, et pourvu

que le dieu se laisse adorer comme elle l'entend, la prêtresse sera contente.

« Mme d'Azado a des qualités qui auraient plu à mon père; il eût apprécié son bon sens, son jugement solide et sain. Il n'admettait pas que les femmes fussent des articles de luxe, il leur demandait avant tout de s'entendre aux choses du ménage, de savoir tenir et gouverner une maison et d'employer leur imagination à découvrir dans les incidents les plus ordinaires de la vie des ressources contre l'ennui. A cet égard, Mme d'Azado ne laisse rien à désirer. Je la vois aux prises avec sa maison qui lui donne beaucoup à faire; elle dirige à merveille les travaux, les heures ne lui durent point; toujours l'air libre, aisé, le sourire aux lèvres, point de lassitude, point d'impatience ni de hâte d'en finir, le sentiment très-juste de ce qui convient, un esprit net et doux qui voit tranquillement les choses, ne se décide jamais à la légère, mais entre deux conseils discerne le meilleur et s'y attache. Je crois qu'on trouverait difficilement une femme moins romanesque. Si elle rêve, c'est toujours à ce qu'elle fait ou à ce qu'elle doit faire, elle n'a jamais de pensées inutiles; quoi qu'il lui arrive ou quoi qu'elle se propose, ses désirs ne vont pas au delà du possible. Comment pourrais-je m'entendre avec elle, moi qui n'ai jamais aimé que ce qui n'est pas, ni jamais désiré que ce qui ne peut être?

« Il est une chose toutefois que mon père, mieux informé, n'aurait pu pardonner à Mme d'Azado, c'est

son mariage. A dix-sept ans, elle a épousé un vieillard en enfance. Comment justifierez-vous votre cliente, monsieur Patru? Direz-vous qu'on l'a tourmentée, obsédée, qu'on lui a extorqué ou arraché son consentement? Toujours est-il qu'elle a consenti. J'imagine d'ailleurs qu'elle n'a pas résisté longtemps. Cette nature molle, dont le laisser-aller fait le charme, doit avoir un penchant à s'abandonner aux événements; elle a trouvé des raisons décisives pour se persuader que son devoir était de céder, et, la vanité aidant, elle a épousé son marquis à corneilles. Je sais bien qu'aujourd'hui elle a oublié qu'elle est marquise et qu'elle ne souffre pas qu'on le lui rappelle, elle boude un hochet qu'elle a payé si cher; mais elle n'a pas l'air de se rien reprocher. On n'a jamais vu aucune femme mépriser sincèrement les vanités du monde. Les plus romanesques sont encore les plus sages, du moins elles placent haut leur chimère; les autres, faute d'un nuage où se bercer, se rabattent sur les bibelots, habillent leur poupée, la dorlotent, la font causer. Un méchant accident a cassé la poupée de Mme d'Azado; il faut espérer qu'elle en avait de rechange.

« Son malheur est qu'elle n'a point d'âge. Est-ce une jeune fille? est-ce une femme? Elle a été mariée, mais si peu! Si l'on en croit son visage, elle a vingt ans. Qu'en dit son cœur? qu'en disent ses souvenirs? C'est une maison toute neuve où il revient des esprits. Elle a débuté dans la vie par un calcul, et pendant sept ans une sinistre vieillesse l'a enveloppée dans son

ombre; il y a de quoi défraîchir toute une vie. Je crois qu'elle cherche à se dérober à ses souvenirs, elle voudrait oublier; elle a manqué son entrée, elle demande à recommencer. C'est demander un miracle, jamais papillon n'obtint du ciel de rentrer dans sa chrysalide. Il n'y a qu'une chose qui soit bien à nous dans ce monde, c'est notre passé. Impossible de nous en défaire... Cependant si Mme d'Azado avait la bonne chance de rencontrer un beau garçon qui eût l'humeur et les goûts jeunes et les sens encore neufs, le miracle désiré s'opérerait peut-être. Le calcul lui ayant mal réussi, elle a soif d'aimer, et elle aimera avec passion, avec dévotion : elle a découvert un peu tard qu'elle est faite pour cela. Un amour partagé serait sa fontaine de Jouvence. Puisse son vœu s'accomplir ! Les partis ne lui manqueront pas; je crois m'apercevoir qu'on s'occupe beaucoup d'elle, j'entends souvent prononcer son nom sous les arcades; plus d'un hardi chasseur s'apprête à la coucher en joue. Il ne faudrait pourtant pas que le beau garçon fût un bélître.

« Je trouve dans une lettre que m'écrivait mon père il y a dix-huit mois les lignes que voici : « Il faut son-« ger sérieusement à te marier, Didier. En province, le « mariage est d'obligation. Je te souhaite une femme « qui ait peu de fantaisies, beaucoup de principes et « encore plus de santé. » Tel était son programme. Que Mme d'Azado se porte bien, cela n'est pas douteux; mais qu'elle ait beaucoup de principes... Où les aurait-elle pris? Quand on est la fille de Mme Bréhanne...

Je crois la connaître, son cœur la gouverne, sa conscience sera celle de l'homme qu'elle aimera, elle ne verra que par ses yeux, et, pour elle, le bien sera ce qu'il approuvera, le mal ce qu'il condamnera. En attendant, elle n'a que des goûts et des dégoûts... De quoi s'avisait mon père de demander aux femmes des principes? Qu'en feraient-elles? Il n'avait pas lu La Bruyère. « La plupart des femmes, a-t-il dit, n'ont « guère de principes, elles se conduisent par le cœur « et dépendent, pour les mœurs, les opinions, de celui « qu'elles aiment. » Les femmes n'ont été inventées que pour tromper nos ennuis; leur sourire est un ravissant mensonge, la promesse de félicités impossibles, et le prix appartient de droit à celle qui ment le mieux. Bien fou qui les prend au sérieux!... Ces roseaux percent la main qui s'y appuie. Plus avisé l'homme qui cherche auprès d'elles quelques instants d'ivresse et de délire. Plus sage encore celui qui se contente de respirer en passant leur beauté, comme on respire le parfum d'une fleur!

« Mais je ne suis pas toujours sensible à la beauté. Il m'arrive souvent de ne pouvoir plus me prêter à l'illusion, d'apercevoir distinctement la carcasse du feu d'artifice. »

VI

Un matin, comme Didier était à sa fenêtre, il aperçut à la lisière d'un bois d'oliviers M. Patru, Mme Bré-

hanne et sa fille, qui, montés sur des mulets, se dirigeaient vers le château de l'Aiguille. Il fit un geste d'humeur, mais il ne laissa pas de renouer sa cravate, qui s'était défaite, et de se porter à la rencontre de la petite cavalcade. — Vient-on prendre possession, pensait-il, ou simplement dresser l'inventaire?

— Je vous amène bonne compagnie, lui cria de loin M. Patru. Depuis longtemps ces dames étaient curieuses de visiter votre ermitage; mais elles se faisaient scrupule de venir relancer le lièvre au gîte. J'ai rassuré leur conscience. Vite, faites tordre le cou à deux de vos canards; fussent-ils un peu durs, il n'est chère que d'appétit, et l'air du Guard creuse l'estomac.

Par malheur, ce jour-là Didier avait la migraine ou du moins ce qu'il appelait de ce nom, car ses migraines à lui étaient d'une espèce particulière; elles consistaient dans un accès de timidité et de sauvagerie renforcées. Assurément il n'était pas timide à la façon des gens qui se trouvent petits et à qui les autres imposent; mais il y avait des jours où il se sentait dans un tel désaccord avec tout ce qui l'entourait ou l'approchait, que l'effort d'une conversation à soutenir le mettait hors de lui. La plus simple question, un compliment banal auquel il fallait répondre par un autre compliment, le jetaient dans un extrême embarras; il ne trouvait rien, les mots lui manquaient, il demeurait court et craignait d'avoir l'air idiot. Et cependant il aurait eu matière à discourir, il sentait ses idées grouiller dans sa tête; mais il lui semblait qu'elles n'étaient pas

de défaite, qu'elles n'avaient pas cours dans le monde, et qu'il serait mal reçu à s'en servir pour défrayer un entretien. Bref, il était empêché comme un homme qui voudrait faire quelques menues emplettes et qui n'aurait en poche que des billets de banque dont il ne pourrait trouver le change. Quand sa migraine le tenait, Didier restait chez lui, ou, s'il était forcé de sortir, il évitait les chemins battus; en dépit de ses précautions, lui arrivait-il quelque fâcheuse rencontre, il se renfermait dans une froide réserve qui tenait à distance les questionneurs et les faiseurs de compliments. Que si un importun s'obstinait à entrer en propos, il le démontait bientôt par quelques mots d'une ironie sèche et amère qui semblait démentir sa mansuétude habituelle, et qui n'était qu'un expédient pour couvrir son embarras. Il est des gens que la peur d'avoir peur rend agressifs.

Didier s'efforça de dissimuler sa migraine; il serra la main du notaire, salua gracieusement sa tante et sa cousine, et s'empressa d'aller donner des ordres pour le déjeuner. Dès qu'il fut de retour, Mme Bréhanne s'empara de lui, se pendit à son bras, et, l'entraînant dans une allée du jardin, l'assaillit de ses litanies et de ses questions accoutumées. Depuis deux mois qu'elle était à Nyons, elle n'avait pas perdu son temps; elle avait pris langue et s'était mise au fait des grandes et petites affaires de tout le canton; elle savait sur le bout du doigt les familles, les maisons, les parentés, les fortunes, l'étendue et le rapport des propriétés, les nais-

sances et les décès, les mariages certains, les mariages probables, les mariages possibles. Il va sans dire que toute cette enquête devait lui servir à résoudre la seule question qui l'intéressât : « se pourrait-il qu'une femme telle que moi trouvât à convoler dans un pays tel que celui-ci? » Sur plus d'un point, il lui restait des doutes, des ignorances; elle demandait des éclaircissements à Didier. Celui-ci répondait au hasard, en regardant le gros oiseau de paradis qu'elle portait sur son chapeau, et il commettait de telles balourdises qu'elle en demeurait stupéfaite. — Mais que dites-vous donc là? s'écriait-elle. D'où sortez-vous? Comment pouvez-vous ignorer?... Faut-il que j'arrive du Pérou pour vous apprendre?... Vraiment vous tombez de la lune.

— Oui, madame, répondait Didier, qui ne demandait qu'à y retourner.

Pendant ce temps, Lucile, sous la conduite du notaire, faisait le tour du domaine; elle inspectait d'un œil curieux les champs, le verger, les bâtiments. On aurait pu croire qu'effectivement elle dressait un inventaire, mais c'était un inventaire de souvenirs. Tout ce qu'elle voyait réveillait dans sa mémoire des images confuses qu'elle prenait plaisir à débrouiller. Elle reconnaissait ou croyait reconnaître des treilles où elle avait souvent grappillé, un vieil olivier tortu dont elle avait tenté plus d'une fois l'escalade, une pelouse où elle s'était laissée rouler, un colombier où l'on grimpait par une vieille échelle branlante, une tourelle noire dans laquelle son cousin l'avait un jour enfermée et où elle

avait eu grand'peur. Le ciel était radieux et elle entendait son enfance bourdonner autour d'elle comme une abeille. Tout en se complaisant dans ses souvenirs, elle admirait l'ordre, la propreté vraiment hollandaise qui régnait partout, jusque dans les écuries et la basse-cour. Elle ne put se tenir d'en témoigner son étonnement à M. Patru.

— Vous me donnez mon cousin pour un rêveur, lui dit-elle. Je vois qu'il est passé maître dans l'art de gouverner une maison. On chercherait vainement à trois lieues à la ronde des dépendances mieux tenues que les siennes.

— Votre oncle, lui répondit M. Patru, était le premier homme du monde pour dresser des domestiques. Il avait des yeux d'argus, une grosse voix, et dans ses tempêtes, qui heureusement étaient rares, des fougues qui faisaient trembler. Tout son monde obéissait à la baguette. Votre cousin suit une autre méthode : il se fait adorer. Il a hérité de son père un maître valet qui se ferait hacher pour lui; il tomba malade l'an dernier, et Didier le veilla pendant six nuits. Ce brave garçon n'est pas aimé de tout le monde; ses froideurs lui font des ennemis parmi ses égaux. En revanche, les petites gens le portent dans leur cœur et lui sont dévoués jusqu'au fanatisme. Ne dépensant rien pour lui, il donne à tout venant; l'argent ne lui tient pas dans les mains. C'est un drôle de pistolet que votre cousin; par malheur, c'est un pistolet qui n'est pas chargé. Qu'il réussisse un beau jour à se passionner pour quelque chose,

fût-ce pour une bêtise ou une folie, et ce sera un homme accompli.

— Vous lui reprochez son indifférence; peut-être le rend-elle heureux.

— Mettez-vous dans l'esprit, chère madame, que jamais l'indifférence n'a fait le bonheur de personne. Sans de petites ou de grandes passions, vivre est une sotte manière d'employer son temps. Savez-vous ce que je souhaite à ce malheureux garçon? Une grosse déception qui lui procure un bel accès de colère. Je voudrais qu'une bonne âme se chargeât de lui jouer quelque mauvais tour; rien ne fouette le sang comme le dépit d'avoir été dupe; il n'y a pas d'indifférence qui tienne là contre. Qu'une fois dans sa vie il se fâche tout rouge, et je réponds de sa santé.

— Je vois que vous êtes pour les remèdes violents.

— Il en est de plus doux qu'on pourrait essayer, lui répondit-il d'un air galant. Amour, tu perdis Troie, mais tu sauverais Didier!... Vous avez des yeux, madame, que je crois capables d'accomplir des miracles.

— Oh! ne me dites pas de fadaises, lui dit-elle, et elle ajouta en riant : Je veux croire que mes yeux sont beaux, mais si vous étiez franc, vous leur feriez le même reproche qu'à mon cousin : ils ne sont pas chargés.

On annonça que le déjeuner était servi. A table, ce fut le notaire qui fit tous les frais de l'entretien. Mme Bréhanne, qui aimait d'ordinaire à lui donner la réplique, ne l'écoutait que d'une oreille, elle était plongée dans

une rêverie : la finesse du service de linge, la beauté de la vaisselle, le cossu de l'argenterie, l'avaient frappée d'admiration, elle se livrait à des calculs et tirait des conclusions. Du reste M. Patru n'avait pas besoin qu'on lui vînt en aide, il abondait en lazzis, qui n'étaient pas tous assaisonnés de sel attique. En ce moment, sa belle humeur paraissait souverainement déplaisante à Didier; il sentait sa migraine, exaspérée déjà par les papotages de Mme Bréhanne, lui enfoncer deux griffes aiguës dans les deux tempes. Au dessert, M. Patru se mit à réciter des vers de sa façon, entre autres un épithalame qui commençait ainsi :

> Je veux chanter l'hymen, l'amour et la nature.
> Dieu des vers, prête-moi Pégase pour monture !

On peut juger du reste par la beauté de ce début. Ces alexandrins donnèrent le coup de grâce à Didier; il les avait déjà entendus deux fois.

En sortant de table, Mme Bréhanne emmena le notaire au jardin et fut s'asseoir avec lui dans un pavillon, à l'extrémité de la terrasse. Avant de les suivre, Mme d'Azado s'arrêta pour examiner les portraits de M. et de Mme de Peyrols, grands portraits à l'huile qui occupaient deux trumeaux du salon. Elle fut frappée du contraste que présentaient ces deux figures, l'une à l'œil riant et aux traits fortement accentués, l'autre à l'air pâlot, souffreteux, mais empreinte d'une grâce mélancolique qui attachait le regard. Assis près d'elle, Didier tenait ses yeux fixés sur le chapeau de Mme Bré-

hanne et sur son gros oiseau de paradis, qu'elle avait laissé dans un coin du sofa.

— Comme vous ressemblez à votre mère! lui dit enfin Lucile.

— C'est un compliment qu'on m'a souvent fait, lui répondit-il. Et du reste c'est un dicton que les mères font leurs fils et que les pères font leurs filles; mais il y a cette différence entre ma pauvre mère et moi, qu'elle est morte d'une maladie de langueur et que j'en vis. Je suis un invalide qui se porte bien, et je prévois que ma mélancolie mourra octogénaire.

— Que parlez-vous de mélancolie? lui dit-elle. Vous avez perdu ce que vous aimiez le mieux au monde, et il est naturel....

— Oh! croyez-moi, j'étais triste avant d'avoir rien perdu, et ma tristesse survivra à mes chagrins... J'ai l'ouïe très-fine; tantôt, avant le déjeuner, j'ai saisi au vol quelques mots que vous disait M. Patru. Répondez-lui de ma part que ma tristesse est dans mon sang, que toutes les médecines du monde n'y feront rien.

Lucile se troubla, rougit; elle se demandait quels étaient précisément ces mots que Didier avait saisis au vol. — Regardez le portrait de mon père, continua-t-il sèchement. Comme on sent que c'était un homme qui aimait à vivre! Chaque matin, il s'éveillait avec un nouveau projet et une nouvelle espérance... Voilà le départ pour la vie! ajouta-t-il en montrant du doigt le portrait, et se frappant le front : Voilà le retour.

— Sur quelle méchante herbe avez-vous marché aujourd'hui? lui dit-elle d'une voix grave et douce.

— Lisez, reprit-il, le volume de Shakespeare que je vous ai prêté. Vous y verrez que Hamlet était fou lorsque le vent soufflait du nord-nord-ouest. Mon humeur est journalière; il est des jours où je me sens incapable de chanter *l'hymen, l'amour et la nature*... Mais c'est mal à moi de chagriner par de méchants propos une femme qui, comme vous, a de bonnes raisons de croire au bonheur.

Elle devint très-sérieuse. — Tenez-vous beaucoup, lui dit-elle d'un ton de reproche, à me rappeler mes malheurs?

— Dieu m'en garde! Les femmes ont ceci d'admirable qu'elles savent se rendre maîtresses de leurs souvenirs; selon qu'il leur plaît, elles se souviennent des parties de loto qu'elles jouaient avec leur cousin dans leur plus tendre enfance, ou elles oublient ce qu'elles ont fait ou promis la veille. C'est un avantage que nous n'avons pas, nous autres hommes. La nature ne nous a pas donné l'oubli à discrétion.

Elle attacha sur lui un regard à la fois hardi et candide. — Pourquoi me parlez-vous d'un ton si amer? lui demanda-t-elle. Oui, je cherche à me défaire de mes chagrins, je les traite en ennemis, je voudrais les tuer; c'est pour cela que j'ai traversé l'Océan, que je suis revenue en France, que j'ai voulu revoir la maison des Trois-Platanes... Oui, cela est vrai, Lucile Bréhamne

cherche à oublier Mme d'Azado. Lui en ferez-vous un crime?

— Point du tout, répliqua-t-il; mais voyez comme nos humeurs s'accordent peu. C'est en vain que je chercherais à m'oublier, — et Dieu sait cependant si j'en ai envie. Mes erreurs me tiennent fidèle compagnie; elles sont toujours là devant moi; je les regarde, je les interroge, je les ausculte; je me livre à de grandes anatomies de conscience, je recherche les motifs qui me décidèrent, je les trouve misérables, je me dis des injures, et ce labeur insensé m'empêche de vivre. Vous êtes plus philosophe que moi; souffrez que j'admire votre sagesse.

Elle se leva, et se tenant devant lui : — Savez-vous bien, lui dit-elle, par quel misérable motif j'ai épousé M. d'Azado?

— Quelle question vous me faites là, ma cousine! Le cœur des femmes est un abîme.

Elle lui répondit précipitamment : —Vous avez donc pu penser que la vanité... Ce que je désirais, ce que je voulais... Je ne pouvais plus rester chez mes parents, il s'y passait certaines choses...

Elle s'arrêta tout court. Elle était confuse de ce qu'elle venait de dire et de l'empressement qu'elle avait mis à se justifier. Cet empressement lui révélait l'état de son cœur, qu'elle avait à peine soupçonné jusqu'alors. La voix lui manqua, une vive rougeur lui monta aux joues, ses yeux s'humectèrent. Elle regarda encore une fois Didier, puis elle traversa rapidement le salon

et s'enfuit dans le jardin. Didier la regarda s'éloigner et se repentit du chagrin qu'il venait de lui faire. Il la suivit, la rejoignit. Il s'attendait à être reçu de l'air hautain d'une reine offensée; elle ne lui témoigna aucun ressentiment, et son inaltérable douceur ne se démentit pas. Seulement ce fut en vain qu'il essaya de renouer l'entretien, elle ne s'y prêta pas; marchant devant lui, elle se dirigea vers le pavillon où sa mère conversait avec M. Patru. Jusqu'à son départ, il ne put se retrouver en tête-à-tête avec elle ni lui faire ses excuses.

Didier avait pour majordome une vieille femme, nommée Marion, qui l'avait reçu dans ses bras à sa naissance. Elle surveillait les autres domestiques, leur taillait leur besogne, portait toutes les clefs pendues en trousseau à sa ceinture, réglait la dépense journalière et le menu des repas, avait la haute main dans la maison. La bonne femme rendait un culte à Didier; il était son nourrisson et son dieu; elle se surprenait à contempler avec respect ses vieux genoux débiles en disant : Pourtant il s'est assis là! Elle l'appelait monsieur et le tutoyait. Le soir, elle tricotait ou filait dans un cabinet attenant au salon. D'ordinaire, avant de se retirer dans sa chambre, Didier passait quelques instants avec elle; il aimait à entendre le bruit de son rouet. Marion était la plus vieille de ses habitudes, et rien ne gêne moins qu'une habitude. Auprès d'elle, il se sentait seul et non solitaire.

Ce jour-là, après son dîner, il fit deux tours de ter-

rasse, puis il alla dire bonsoir à Marion. Dès qu'elle le vit entrer : — Dis-moi, monsieur, comment s'appelle cette belle personne qui est venue te voir aujourd'hui ? Je ne parle pas de cette jolie femme qui a de la peinture sur les joues; je parle de l'autre qui a comme de la poudre d'or dans ses cheveux.

— C'est une cousine qui m'est arrivée du Pérou.

— C'est donc la demoiselle des Trois-Platanes, comme je l'appelais jadis. J'ai bien cru la reconnaître.

— Une demoiselle qui est veuve, reprit Didier.

— Ton père, monsieur, m'avait conté ça. Veuve à cet âge ! c'est une pitié. Elle a plutôt l'air d'une sainte Vierge. Et puis un sourire, des mouvements si doux... Elle me fait penser à cette chatte angora que nous avons perdue l'an passé. Quand elle s'assied, il semble qu'elle va se rouler en pelote et qu'elle demande qu'on la caresse.

— Je n'ai pas essayé de la caresser sous le cou, repartit Didier en riant. Je ne sais pas si cela lui ferait plaisir.

Marion cessa de filer; elle regardait par la fenêtre d'un air pensif. — A quoi songes-tu, Marion ? lui demanda-t-il.

— Je songe, monsieur, que ta maison est bien grande. Il y a ici trop d'air et trop peu de gens. La place vide, c'est triste.

— Veux-tu que nous abattions une aile du château?

— Il y a mieux à faire, monsieur. Deux ou trois enfants, comme cela nous meublerait ! Je les soignerais,

je les bichonnerais; j'ai encore le poignet et les genoux solides.

— Où veux-tu que je les prenne, ces trois enfants? Le gouvernement n'en vend pas.

— Monsieur, reprit-elle en clignant des yeux, je vous regardais tantôt, elle et toi, quand vous vous promeniez dans le jardin. Cela m'a fait venir des idées... J'en avais comme un brouillard dans la tête. Et sans que le gouvernement s'en mêlât, c'est dans ce brouillard que j'ai vu les trois enfants.

— Allons, c'est décidément un complot, fit Didier en haussant les épaules. Et il ajouta : Dame Marion, tu as cassé ton fil; occupe-toi de ton rouet et défie-toi de tes idées. Tes brouillards n'ont pas le sens commun.

Il monta dans son cabinet de travail, s'étendit dans un fauteuil. La nuit se faisait; peu à peu l'obscurité envahit la chambre, Didier restait immobile; il pensait à sa cousine et se disait qu'assurément il ne l'aimait pas, mais que cependant il y avait en elle quelque chose qu'il aimait, un fantôme qui par moments se laissait entrevoir, une adorable vision emprisonnée dans une argile humaine, comme ces nymphes de la fable que l'œil des poëtes voyait remuer sous la froide écorce des chênes. Apparemment ce qu'il aimait dans Mme d'Azado, c'était sa beauté, mais sa beauté seule, toute nue et comme dégagée de sa personne; il aurait voulu évoquer à lui cette beauté par un sortilége; la lumière qui se jouait sur les cheveux, sur le front de Lucile, la limpidité qu'elle avait dans le regard, le contour moelleux de ses épaules

et de son sein, les lignes ondoyantes de son corps, le bercement de sa démarche, la grâce naturelle, aisée, coulante, qui accompagnait tous ses mouvements, il aurait voulu s'emparer de tout cela pour en faire je ne sais quel être aérien, léger comme un souffle, vain comme une illusion, — une apparition qu'il vit glisser comme une blancheur dans la nuit, qu'il pût respirer dans l'air, d'une seule haleine, comme un parfum, et qui, allant et venant à son commandement, se dissipât sans laisser de trace, lorsque ses yeux et son désir seraient rassasiés. Sans doute il souhaitait que sa chimère eût assez de corps pour qu'il pût la toucher, la serrer dans ses bras. Elle devait avoir des genoux où il pût reposer sa tête, des mains qu'il sentît passer sur son front; mais il exigeait d'elle ces mollesses infinies qu'ont les choses dans nos songes. Il entendait aussi qu'elle eût des sens, qu'elle frémît sous ses caresses, qu'elle fût capable de l'aimer, mais comme une esclave aime son maître, ou mieux comme les fleurs aiment le soleil, à leur insu, par l'effet d'une aveugle ivresse qui s'ignore... Et tout en accomplissant son évocation il revenait par intervalles au sentiment du réel, et il se disait avec chagrin qu'il y avait dans Lucile autre chose que la beauté, un cœur dont il n'avait que faire et dont les dévouements devaient être fort incommodes, un bon sens dont les calculs lui étaient suspects, une volonté qui l'inquiétait, des souvenirs qui le contrariaient. Elle avait connu la vie, elle avait un passé, elle était trop réelle, elle avait le tort d'exister trop. La Lucile de ses

rêves n'était que le premier trait d'une esquisse à peine arrêtée, la fraîcheur d'une éclosion, le lever d'une aurore, une divine incertitude, le commencement d'une vie encore tout enveloppée de néant, mais où l'on sent déjà la présence muette d'un avenir...

L'ombre s'était épaissie autour de lui, et dans cette ombre Didier voyait apparaître de longs cheveux flottants aux reflets dorés, au-dessous deux tempes baignées de lumière et de grands yeux humides qui le regardaient avec une douceur infinie; le bas du visage était comme inachevé, et les contours du corps à peine indiqués par une ligne fuyante qui se dérobait dans la nuit. Didier s'assoupissait à demi, se sentant regardé et buvant la volupté de ce regard qui l'enveloppait tout entier de sa douceur et de son silence. Puis il se réveillait en prononçant tout bas le nom de Lucile, et aussitôt l'apparition s'évanouissait, la vraie Lucile se présentait devant lui et lui disait: — Ma beauté et moi, nous n'allons pas l'une sans l'autre. Il y a une femme en moi, il faut l'aimer... A quoi Didier répondait: — Impossible! — et il retournait à son rêve.

A la même heure, Mme d'Azado se promenait seule sur sa terrasse. Elle avait aussi son rêve. — C'est singulier, se disait-elle, tant que je l'ai vu autre qu'il n'est, tant que je l'ai cru capable de donner le bonheur, je n'ai ressenti pour lui que de l'amitié. C'est en découvrant ses défauts que l'amour est venu. Un jour, ici, pour la première fois, il m'a dit un mot dur, et j'ai senti que j'étais à lui... Et Lucile pensait à

tout ce qu'elle ferait pour son malade, si seulement il consentait à la laisser faire; en attendant, ne serait-ce pas un bonheur de souffrir pour lui et par lui ?... De temps en temps elle se disait : — Comme il m'a traitée aujourd'hui ! serait-il jaloux de mon passé ? — Et cette pensée gonflait son cœur d'espérance et mettait sa joue en feu.

Il faut convenir qu'elle et lui avaient deux façons d'aimer fort différentes.

Elle rentra au salon et trouva Mme Bréhanne à demi assoupie dans sa bergère. — A quoi songez-vous? lui dit-elle.

— Je faisais un rêve charmant, répondit Mme Bréhanne en se frottant les yeux. Tu épousais le beau Dunois (elle appelait ainsi Didier), et nous partions tous les trois pour Paris.

— Quelle folie ! dit Lucile en riant, et elle se mit à son piano, qu'elle n'avait pas ouvert depuis deux ans.

VII

Le lendemain, Didier s'achemina dans l'après-midi vers le rocher de l'Aiguille. Au pied du vaste éboulis qui lui sert de piédestal, s'élève une butte arrondie où il s'assit, les deux coudes appuyés sur ses genoux, sa joue dans sa main. Ses regards plongeaient sur une prairie en pente ombragée de noyers qui aboutissait à un précipice; dans le fond de la vallée il apercevait les eaux verdâtres de l'Ay-

gues, dont le murmure ne montait pas jusqu'à lui; par delà la rivière, une saulaie, des mûriers; un peu plus haut, la route d'Orange, qui court parallèlement à l'Aygues; plus haut encore, trois platanes qui formaient un vaste dôme de verdure, et semblaient régner sur tous les oliviers d'alentour. C'était un dimanche, les cloches sonnaient le second coup de vêpres. Didier écoutait ces cloches et regardait fixement les platanes et un toit couvert en tuiles qui s'abritait à leur ombre. Il se tenait si tranquille sur son siége de gazon qu'un lézard, sortant de son trou, s'établit à côté de lui sur une grosse pierre et s'y chauffa au soleil avec délices. Non moins intrépide, une jolie mésange nonnette vint se poser au bout d'une branche de sorbier, presque à portée de sa main, et se berça nonchalamment. Il était clair que Didier tenait conseil avec lui-même. De quoi s'agissait-il? Le savait-il bien? Il cherchait à établir le point de la question et y perdait son latin. Par un effort violent de sa volonté, il détacha ses yeux des trois platanes; au mouvement qu'il fit, le lézard rentra dans son trou, la mésange prit sa volée. Il retourna la tête, regarda un instant le rocher de l'Aiguille, lequel semblait lui-même regarder courir de gros nuages blancs; cet immobile rocher avait l'air de leur envier leurs ailes et de sentir son poids.

Enfin, s'étant levé, Didier se dirigea vers les bois de Garde-Grosse, but ordinaire de ses promenades; mais il n'avait pas fait trois cents pas qu'il se ravisa, redescendit au château, fit le tour du jardin, dépouilla de ses

deux plus belles roses un rosier musqué, qui est renommé dans le pays par l'éclat sans pareil de ses fleurs; puis, tenant ses deux roses à la main, il prit la route de la ville. Lorsqu'il traversa la place du marché, les gamins qui jouaient au bouchon relevèrent la tête et le regardèrent; les promeneurs qui arpentaient les arcades s'arrêtèrent et le regardèrent; les habitués du café du Commerce interrompirent leur partie de dominos et le regardèrent. Le mélancolique, le sauvage Didier de Peyrols traversant Nyons un dimanche après midi en tenant deux roses à la main !... L'apparition subite d'une comète au-dessus du Devès n'eût pas jeté plus d'émoi dans les esprits.

Quand il eut atteint le bas de l'avenue qui conduit aux Trois-Platanes, il eut un instant d'hésitation et fut sur le point de jeter les roses dans un fossé et de retourner sur ses pas. Cependant il continua son chemin. En arrivant devant la grille, il aperçut sa cousine assise au pied d'un des platanes ; elle tourna les yeux vers lui et s'avança aussitôt à sa rencontre. Mme d'Azado était de ces femmes qui ont leurs jours de beauté ; ses traits n'étaient pas assez réguliers pour qu'elle fût toujours égale à elle-même; quand son âme dormait, on pouvait croire que sa figure manquait d'ensemble. Ce jour-là, tout en elle était fondu dans une délicieuse harmonie, et pour surcroît de bonheur elle venait de cueillir en se promenant des coquelicots dont elle avait orné sa tête. Je connais un peintre qui n'est content de ses tableaux que lorsqu'il a réussi, — c'est son mot, — *à faire chan-*

ter ses couleurs. Mme d'Azado avait le droit d'être contente d'elle-même; le rouge vif des coquelicots faisait chanter l'or de ses cheveux, la clarté de son front, le gris fauve de ses yeux, les nuances délicates de son teint et l'éclatante blancheur de son cou. Didier fut frappé de sa beauté comme il ne l'avait pas encore été; il en éprouva comme une secousse. Il lui présenta les roses. — J'avais pensé, lui dit-il, qu'elles feraient bien dans vos cheveux; je vois qu'elles arrivent trop tard.

— Donnez toujours, lui répondit-elle en souriant; nous leur trouverons bien une place. Et ce disant elle voulut enlever les coquelicots pour les remplacer par les roses; mais il l'en empêcha : — Gardez-vous de retoucher votre chef-d'œuvre, lui dit-il.

Ils se promenèrent le long de la terrasse en causant de choses indifférentes. Leurs propos étaient sans suite; ils étaient préoccupés l'un et l'autre; ils sentaient que quelque chose allait se passer, qu'il y avait un événement dans l'air. La soirée était divinement belle. Du zénith à l'horizon, le ciel offrait une vaste nappe de vapeurs orangées, rayées de longues bandes vertes; au-dessus de Nyons, les rochers du Devès étaient glacés de pourpre; l'Aygues, à l'issue du défilé, coulait sombre et unie comme un ruban de moire; à l'un des coudes de la colline, elle rencontrait subitement les feux du couchant et les renvoyait en étincelles; les bois d'oliviers qui dominent les Trois-Platanes étaient traversés, selon les accidents du terrain, par de longues traînées de lumière; les premiers plans étaient dans l'ombre,

les épaisseurs s'embrasaient, et l'on voyait des troncs et des feuillages obscurs se détacher sur des fonds d'or. Les regains avaient été fraîchement coupés; l'air était imprégné d'un parfum pénétrant de lavande. La beauté de Lucile se mariant aux splendeurs du ciel et des bois, Didier sentit sa tête se prendre; je ne dis rien de son cœur, j'ignore ce qui s'y passait.

Lorsqu'ils eurent atteint le berceau de buis, Mme d'Azado s'assit sur un banc; Didier prit place auprès d'elle, et l'instant d'après, sans trop savoir ce qu'il faisait, il se trouva à ses genoux. D'une voix émue, presque inquiète, elle le pria de se relever; il ne parut pas l'entendre; elle le regardait fixement, s'efforçait de lire dans son cœur. En cet instant, il était le plus heureux des hommes; il nageait dans l'extase; ses vœux étaient comblés, l'apparition désirée était là, devant ses yeux, presque dans ses bras, — non pas une femme, mais un adorable fantôme, une divine vision. Tout à coup, enlaçant de ses deux mains la tête de la sylphide, il l'attira vers lui et déposa un ardent baiser sur ses lèvres. Les coquelicots s'effeuillèrent, jonchèrent le sol de leurs pétales. Au même instant, un roulement de voiture se fit entendre; Mme Bréhanne revenait de la promenade. Didier se releva précipitamment et s'enfuit à travers le jardin potager, confus comme un voleur surpris en flagrant délit. Mme d'Azado le regarda s'éloigner; heureusement pour elle il ne retourna pas la tête : elle eût été effrayée du changement subit qui s'était fait dans son visage.

Didier s'enfuyait confus comme un voleur, mais comme un voleur qui a forcé un coffre-fort et qui l'a trouvé vide. Ce baiser, qui aurait enflammé tout autre que lui, l'avait subitement glacé; son ivresse s'était dissipée comme par enchantement; son illusion s'était effeuillée comme les pavots. Ce baiser fatal lui avait fait sentir en quelque sorte les inexorables bornes de la volupté; par une prise de possession anticipée, son imagination venait de dévorer en un instant toutes les délices de l'amour; elle en avait touché le fond et s'était réveillée en sursaut. Prompt à se livrer, plus prompt à se déprendre, Didier était un candide, un honnête don Juan. Il avait eu dans sa vie, presque coup sur coup, trois aventures amoureuses, et il s'était juré de s'en tenir là. A trois reprises il avait cru se donner pour jamais, et son illusion n'avait pas passé la semaine. Il y avait dix ans, il s'était agenouillé pour la première fois aux pieds d'une femme; ce qui avait suivi était resté à mille piques au-dessous de ses rêves, et le lendemain, en s'éveillant, il avait regretté ses désirs et méprisé son bonheur.

Il s'en retournait la tête basse, l'œil éteint, profondément découragé et très-mécontent de lui-même. De quoi lui servaient donc ses expériences, ses réflexions? Sa hautaine sagesse s'était cruellement démentie; il avait été dupe de son imagination, il avait donné tête baissée dans le panneau qu'elle lui tendait. Quand apprendrait-il à se défier de ses piéges? Et quel fonds pouvait-il faire sur cet universel dégrisement dont il tirait vanité? Il re-

grettait avec amertume de n'avoir pas suivi son premier mouvement. Que n'était-il allé courir les bois? Pourquoi descendre de sa montagne? Une fois de plus il avait voulu essayer de vivre, une fois de plus il avait constaté l'incurable impuissance de son cœur. Ces roses, ces pavots... quelle folie! Il aperçut au bord de la route un superbe coquelicot qui se prélassait sur sa tige; en passant, il l'écrasa du pied.

Mais il n'avait pas seulement des regrets: sa très-honnête conscience lui adressait de sérieux reproches; il ne pouvait songer sans remords à sa cousine, à l'étrangeté du rôle qu'il lui faisait jouer. Ne semblait-il pas qu'en se liant avec elle il eût voulu se procurer un sujet et faire une expérience? Assurément elle méritait mieux que cela. Comment se justifier devant elle? comment lui expliquer...

En arrivant au Guard, il avait la mine si longue et le visage si défait que la vieille Marion, qui le vit rentrer, en fut frappée: — Qu'est-il arrivé à Monsieur? pensa-t-elle. Il a l'air d'un chasseur qui revient bredouille.—Il dîna sur le pouce et courut s'enfermer dans sa chambre, où il passa toute la nuit à se promener, allant et venant comme un ours en cage. Par intervalles il se disait que son honneur était engagé, que la sottise étant faite, il devait en accepter les conséquences, en porter la peine; il se souvenait de cet adage favori de son père, que quand le vin est tiré il faut le boire et ne pas faire la grimace au malheur. Son devoir était de se résigner, de s'exécuter de bonne grâce; mais l'instant d'après il

sentait son cœur se redresser sous cette avalanche de beaux raisonnements, son insurmontable aversion pour le mariage se réveillait plus forte que jamais; il se disait qu'un tel acte d'héroïsme dépassait son courage. Au surplus n'aggraverait-il pas sa faute en la voulant réparer? Il se savait incapable de contraindre son humeur, de dissimuler ses dégoûts. Que pouvait-il promettre à Mme d'Azado? Voudrait-elle encore de lui quand elle connaîtrait ses véritables sentiments? Accepterait-elle une expiation qui devait faire leur éternel malheur à tous deux? Elle se croyait aimée; il fallait la détromper bien vite. Une parfaite sincérité,—voilà ce qu'il lui devait, ce qu'il se devait à lui-même.

Quand le matin parut, il prit la plume, écrivit tout d'une haleine cinq ou six lettres à sa cousine; la plus sensée et la seule qu'il envoya était ainsi conçue :

« Ma chère Lucile, votre beauté m'a fait faire un acte de folie. Ce n'est pas être fou que de vous admirer; mais l'admiration extravague quand elle prend une posture et un langage qui ne conviennent qu'à l'amour. Qu'avez-vous besoin de mes agenouillements, de mes extases? Plus que toute autre femme vous êtes digne d'être aimée, et j'envie, non sans faire un amer retour sur moi-même, l'homme qui saura vous comprendre et se donner à vous; son bonheur est assuré. Je suis descendu dans mon cœur; ce misérable cœur est également incapable de goûter et de donner le bonheur; il a peur de tout engagement comme d'une servitude, il a des aridités dont votre beauté même ne saurait triompher. Je ne

suis qu'un pauvre insensé; pardonnez-moi, je souffre assez pour mériter votre indulgence, et puissiez-vous me fournir prochainement quelque occasion de vous prouver mon inaltérable, ma respectueuse amitié!»

Quand on lui remit ce billet, Mme d'Azado était assise sous le berceau de buis où elle avait vu Didier agenouillé devant elle. Elle tenait à la main, par contenance, un volume de Shakespeare qu'il lui avait prêté; mais elle n'était pas d'humeur à lire. Elle repassait dans son esprit la scène de la veille, et le cas lui semblait perplexe; elle espérait, elle s'alarmait; cette boussole affolée ne savait vers quel point de l'horizon se tourner. Elle prit la lettre, en reconnut l'écriture et fut s'enfermer dans sa chambre pour la lire. Elle hésita un instant avant de rompre le cachet. Après avoir lu, elle devint très-pâle, ses lèvres tremblèrent. — Je croyais connaître le malheur, dit-elle à demi-voix. Je me trompais. Le voilà! — Des larmes s'échappèrent de ses yeux. — Que j'étais folle! dit-elle encore.

On vint l'avertir qu'un manœuvre demandait à lui parler. Elle essuya ses yeux, descendit sur la terrasse. Elle écouta attentivement les questions de l'ouvrier, lui répondit avec une parfaite liberté d'esprit; seulement elle avait un peu d'émotion dans la voix, et deux fois elle s'interrompit pour reprendre haleine. Quand elle eut tout dit, elle rentra dans la maison; en traversant le salon, elle tourna les yeux vers son piano, seul confident de ses folles espérances; le regard qu'elle lui jeta semblait lui demander le secret. Elle remonta dans sa

chambre, s'assit devant sa table et resta un moment accoudée, sa tête dans ses mains; puis elle écrivit la réponse que voici :

« Je ne pardonnerai pas, mon cousin, je tâcherai d'oublier; vous m'avez appris que les femmes savent se rendre maîtresses de leurs souvenirs. Vous m'assurez que vous serez toujours pour moi un ami respectueux; voilà, je l'espère, un engagement que vous saurez tenir sans le regarder comme une servitude. C'est à cette condition seulement que je vous reverrai avec plaisir. Oui, vous avez été fou. Dieu soit loué ! vous ne l'êtes plus. Je vous promets que dorénavant je ne mettrai plus de pavots dans mes cheveux; mais ne me tressez pas, je vous prie, une couronne funèbre d'orties, de rue et de romarin. Seigneur Hamlet, je ne suis pas une Ophélia ! »

VIII

Le même jour, presque à la même heure, M. Patru passait le pont de l'Aygues et gravissait le sentier du Guard. Il avait pris, vu la gravité de la circonstance, son habit, sa cravate, son visage de cérémonie, sa démarche d'officier public, ses regards officiels, et il portait beau. Dans ce moment, ce n'était pas l'homme aux alexandrins en quête d'une rime, ni le joyeux convive s'acheminant à un gala et respirant en imagination le délicieux fumet d'une perdrix cuite à point; c'était le praticien, l'homme de confiance des familles, le gardien du

Code, se rendant auprès d'un client pour traiter avec lui d'une affaire d'importance. Toutefois, malgré ses airs de gravité solennelle, il se livrait, chemin faisant, à d'humoristiques réflexions qui égayaient sa malice. — Que va dire notre jeune homme? pensait-il. De quel air recevra-t-il les nouvelles que je lui apporte? Je soupçonne que ce sera une rude secousse pour sa paresse. Je crois déjà le voir bondir sur sa chaise, comme si un pétard lui partait entre les jambes. Il se croit supérieur à toutes les émotions. Nous verrons bien.

Après avoir écrit à sa cousine, Didier s'était jeté sur son lit. Marion vint frapper à sa porte d'un doigt discret et lui annoncer que M. Patru était là, qui demandait à lui parler. Il se leva aussitôt, s'enveloppa dans sa robe de chambre persane et passa dans son cabinet de travail, où le notaire l'attendait. A son air de solennité, il devina sur-le-champ que le jour des explications était enfin venu, et lui avançant un fauteuil: — Parlez, lui dit-il, je suis tout oreilles.

— Je vous annonçai, il y a deux mois, répondit M. Patru, que j'avais un important secret à vous révéler, mais qu'il me manquait encore certains renseignements... Je les ai reçus, et je viens aujourd'hui...

— Je crains que vous ne veniez trop tard, interrompit Didier.

— Que voulez-vous dire? fit le notaire étonné.

— Je veux dire que ce qui était possible hier encore, ne l'est plus aujourd'hui. Quand vous connaîtrez mes objections...

— Je crois vous entendre, interrompit à son tour M. Patru. Vous vous méprenez, mon cher ami. Il est certain que je vous verrais avec plaisir épouser votre cousine; vous avez pu vous en apercevoir. Excellente affaire pour vous, moins bonne peut-être pour elle. Je ne sais si ce mariage n'est plus possible; mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Je suis venu aujourd'hui m'acquitter d'une promesse que j'ai faite à votre père vingt-quatre heures avant sa mort, et vous annoncer de sa part une nouvelle qui vous étonnera peut-être : c'est que vous avez un frère.

Didier ne fit pas le soubresaut sur lequel avait compté le notaire; mais il fut saisi d'une assez vive émotion qu'il ne put dissimuler. Il avait un frère! De toutes les communications que pouvait lui faire M. Patru, celle-ci était à coup sûr la plus étrange, la dernière à laquelle il se fût attendu.

M. Patru ôta ses lunettes, en nettoya les verres avec son mouchoir, les remit sur son nez, passa sa main dans ses cheveux, toussa pour s'éclaircir la voix; puis il reprit :

— Je regrette, mon cher enfant, d'avoir à vous apprendre que votre père avait donné un coup de canif à son contrat de mariage; mais à tout péché miséricorde. Aussi bien je manquerais à mon devoir, si je n'alléguais à sa décharge la circonstance que voici : votre mère faillit mourir en vous mettant au monde, le médecin qui l'accoucha déclara qu'elle ne résisterait pas à une seconde grossesse...

— Vous n'avez pas à justifier mon père, interrompit Didier avec un geste un peu brusque.

M. Patru s'inclina. — Voici les faits, continua-t-il. Vous aviez quatre ans quand un distillateur de Bordeaux qui, se flattant d'avoir découvert un nouveau procédé, désirait transformer son usine et qui avait ouï parler de votre père comme du modèle des bailleurs de fonds... Vous savez en effet (et qui le saurait mieux que vous ?) comme il était facile de l'intéresser à une entreprise industrielle, de quelque genre qu'elle fût, pourvu qu'elle fût bien conduite et qu'on lui offrît des garanties... C'était le seul genre de placements qu'il estimât...

— Pour l'amour de Dieu ! quand sortirez-vous de cette phrase ? s'écria Didier.

— Un peu de patience, reprit l'impassible notaire. Bien que de prime abord votre père eût peu de confiance dans l'affaire qu'on lui proposait (vous savez quel était son flair dans ces sortes de choses), il tint à s'enquérir par ses yeux de ce qu'elle valait. Il avait une espèce d'amour platonique pour les affaires, et toute occasion de remuer ses jambes lui était bonne. Il partit pour Bordeaux, pensant n'y rester que huit jours. Les pourparlers traînèrent en longueur ; la distillerie mise hors de cause, on lui fit d'autres propositions, elles se présentèrent à la file ; quand un capitaliste arrive quelque part, les faiseurs d'entreprises, qui sont le plus souvent des faiseurs d'almanachs, ne sont pas longtemps à éventer son logis ; le miel attire les mouches, et votre père n'était pas homme à éconduire, sans l'avoir entendu,

un courtier marron, un écornifleur, un marchand de poudre de perlimpinpin. Il estimait que le sage trouve à s'instruire dans le commerce des fous. Tout cela fut cause qu'il prolongea son séjour à Bordeaux au delà de toutes ses prévisions. Or, pendant les loisirs que lui laissaient ses négociations, il s'avisa que dans la maison où il avait pris son logement demeurait une jeune et jolie fille, ouvrière en linge et qui s'appelait Justine Dépret. Je ne sais comment se fit la liaison; mais il est certain qu'au bout de neuf mois il en résulta un pauvre et joli garçon, qu'on nomma Prosper pour conjurer la mauvaise étoile sous laquelle il semblait être né... Et voilà comme il se fait, mon cher Didier, que vous avez un frère, dont je suis appelé à plaider aujourd'hui la cause devant votre tribunal.

Et là-dessus M. Patru baissa la tête et fit une longue pause, pendant laquelle il regardait fixement le parquet comme s'il eût cherché une épingle.

— Vous êtes un homme désespérant! murmura Didier impatienté en se jetant dans un fauteuil. Vous mettez cent mots où il n'en faudrait qu'un, vous n'en mettez qu'un où il en faudrait cent.

— Je continue mon récit, dit M. Patru, qui jouissait *in petto* des angoisses nerveuses de Didier. Il était comme un médecin qui cherche à constater par des expériences le degré de sensibilité que conserve un cataleptique. — Allons, se disait-il, notre jeune homme n'est pas autant cuirassé d'indifférence qu'on pouvait le craindre.

— Quand votre père quitta Bordeaux, continua-t-il,

Justine était grosse de quatre mois. Il se conduisit, vous n'en doutez pas, en parfait galant homme. Il lui assura un refuge pour l'époque de ses couches dans une maison de santé où l'on avait prévu ces sortes d'accidents; il lui promit de ne l'abandonner jamais, qu'il lui servirait une pension viagère de douze cents francs, et que, le moment venu, il ferait un sort à leur enfant. Là-dessus il monta sur ses deux échasses et partit comme un trait. Il en était temps. Un négociant de Marseille auquel il avait avancé des fonds se trouvait dans l'embarras et l'appelait à son aide; d'autre part, Marion lui mandait que votre mère venait de tomber gravement malade. Il courut à Nyons et de là à Marseille, et durant plusieurs mois il eut l'esprit fort préoccupé. Marseille, Nyons, une femme à soigner, un débiteur à épauler... Il n'avait guère le loisir de songer à Justine. Pendant ce temps, la donzelle exécutait en catimini un projet dont elle n'avait eu garde de lui faire confidence. Elle s'accommodait mal de son rôle de fille-mère et s'avisa d'un expédient. Elle avait un cousin nommé Pierre Pochon, rémouleur de son état. Elle fut le trouver, lui conta point par point son aventure, — votre père, sa grossesse, la pension. Ce dernier point parut le plus clair au gagne-petit, que je ne vous donne pas pour un ancien Romain. Il ne se fit pas tirer l'oreille, dès le premier mot il consentit à endosser l'enfant. Il épousa Justine dans le plus bref délai et reconnut Prosper dans l'acte même de célébration. Cependant, délivré de ses deux gros soucis, votre père retourne à Bordeaux; il

apprend que son enfant est devenu le fils très-légitime de Pierre Pochon. Gros crève-cœur pour lui ! Que faire? Contester la reconnaissance, il n'y pouvait songer. Ce qu'il y avait de plus simple était de se fâcher; il n'y manqua pas. Pochon le prit sur un ton très-haut. C'était un de ces drôles qui se donnent le plaisir de demander insolemment l'aumône. Il représenta fièrement à votre père la grandeur du service qu'il venait de lui rendre et partit de là pour insinuer que douze cents francs étaient un piètre salaire de son héroïsme. M. de Peyrols lui reprocha vertement son impudence. Justine pleura. Larmes de femme, larmes de crocodile! Sur la promesse qu'on lui fit que Prosper serait élevé en fils de roi, votre père attendri augmenta de huit cents francs la pension. Il repartit le cœur gros, non qu'il se souciât de Justine : il n'avait eu pour elle qu'un caprice mort-né; les amourettes des vrais hommes d'affaires sont courtes, ils ne s'attardent pas à ces bagatelles; mais en revanche il se souciait beaucoup de son enfant, qui n'était plus à lui. Cependant au bout de quelques jours... Votre père m'a recommandé, mon cher ami, de vous raconter son histoire sans rien déguiser, sans pallier aucun de ses torts. Pour respecter sa mémoire, vous n'avez pas besoin de croire qu'il fût un saint. Qui de nous est parfait? Il y avait deux hommes en lui, l'homme d'affaires et l'homme de sentiment; il s'attendrissait quand il en avait le temps; il avait quasi des époques réglées pour cela, et son cœur payait invariablement aux échéances, jamais avant...

— Dieu ! que de paroles inutiles ! s'écria Didier en passant sa main sur son front crispé par l'impatience.

— Vous êtes difficile à contenter, reprit tranquillement M. Patru. Tantôt j'en dis trop, tantôt pas assez. Je tenais à vous expliquer pourquoi votre père se consola assez vite de son chagrin. Par malheur, au bout d'un certain temps, votre mère eut vent de ce qui s'était passé. Par qui fut-elle informée ? Je soupçonne Pochon. Elle fit des questions ; au premier mot, votre père, qui était la sincérité même, lui confessa tout. Son angélique mansuétude ne lui permit pas de se plaindre ; seulement, comme il restait un peu de la femme dans l'ange, elle mit à son pardon une condition : elle exigea que la rente payable par semestre fût convertie en une somme à payer une fois pour toutes ; sa jalousie de femme et de mère lui faisait désirer de rompre le dernier lien qui unissait encore votre père à son bâtard. C'était précisément ce que voulait aussi Pochon, et il en avait écrit à M. de Peyrols. Sa fierté trouvait qu'être pensionné est une dépendance, et il lui tardait de s'en affranchir pour pouvoir se redresser sur ses pieds d'honnête homme. En même temps il couvait le désir de se procurer des fonds pour établir une boutique d'épicerie. Tel était son rêve. Sa vertu ne voulait pas entendre parler de la rente, mais elle convoitait le capital, c'était sa façon d'avoir de l'honneur. Votre père consentit facilement à ce qu'on lui demandait. La nécessité de penser à Pochon deux fois l'an, à époque fixe, commençait à lui peser ; Pochon l'obsédait, c'était son cauchemar ; il

enviait le bonheur des gens que des circonstances favorables dispensaient de s'occuper de Pochon. Il m'avait mis dans sa confidence, il me consulta. Je l'engageai à donner le capital à l'enfant, l'usufruit aux parents; il me répondit que Pochon n'entendrait pas à cela, que lui-même était las de recevoir les lettres de ce drôle, qu'il voulait à tout prix en finir... Bref, je vis qu'il avait du Pochon par-dessus les oreilles, et je n'insistai pas.

Pendant les trois ou quatre années qui suivirent, il n'eut pas le temps de se repentir de sa faiblesse. Ce furent les années les plus occupées de sa vie, car ce fut alors qu'il accepta ces deux grandes commandites qui doublèrent sa fortune. Quelle activité, quelle fièvre! Il ne quittait pas ses grandes bottes; toujours par voies et par chemins, il courait à Marseille, il courait à Colmar, touchait barre à Nyons pour y embrasser son monde, se portant comme un charme au milieu de ce tourbillon, toujours à cheval sur ses projets, toujours fumant comme une chaudière, suant l'espérance par tous les pores, gai, dispos, voulant du bien à toute la création et surtout au grand homme inconnu qui inventa le départ. Jamais il ne joua tant des jambes; le curé de Nyons l'avait surnommé l'homme à hélice. Votre mère mourut. Il la pleura à chaudes larmes, resta un grand mois claquemuré chez lui, sans qu'on pût même le décider à faire le tour de son jardin. Tout à coup, sa douleur le disposant à tous les genres d'attendrissement, il se ressouvint de Prosper. Il savait que Pochon n'était plus à Bordeaux; cet honnête homme

avait réussi à cacher son heureuse aventure à tous ses amis et connaissances; tant qu'il avait touché la rente, il avait continué de faire tourner sa roue, enfouissant ses écus dans des bas de laine. Une fois en possession du capital, de crainte des caquets, il avait choisi Angoulême pour théâtre de sa nouvelle fortune et de ses débuts dans l'épicerie. Votre père partit pour Angoulême. Il entrevit Prosper, qui lui sembla le plus joli clampin du monde. Pochon survint; à son ordinaire, sa première idée fut de tendre la main, c'est toujours par là qu'il débutait, chacun a son tic. Comme vous pensez bien, il fut refusé tout net; alors il fit semblant de croire que votre père était venu pour Justine, et, se drapant dans sa toge, il lui signifia de sortir de chez lui et de n'y plus remettre les pieds; il n'y voulait admettre que ses écus. Cette fois M. de Peyrols jura d'enterrer le Pochon dans les plus ténébreuses profondeurs de ses oublis.

Mais, quelques années plus tard, un beau matin, il rencontra, je ne sais où, un bambin qui ressemblait à Prosper. Des cheveux châtains, des yeux gris. Nouvelle saute de vent! Le lendemain, plus d'affaires; il se réveilla père jusqu'à la moelle des os, avec l'ardent désir de revoir son enfant et la profonde conviction que le bonheur du reste de sa vie en dépendait. En dépit des rebuffades qu'il prévoyait, le voilà qui retourne à Angoulême. Plus de Pochons; il prend langue; point de nouvelles, sinon qu'ayant fait leurs affaires cahin-caha, ils avaient remis leur fonds de boutique pour aller

chercher fortune ailleurs. Comment retrouver leur piste? M. de Peyrols essaya, se rendit à Bordeaux; mais il se rebuta bientôt, et pendant douze ans, les deux commandites aidant, son fils légitime lui fit entièrement oublier l'autre. Vous savez s'il vous aimait

Comme nous sommes à la merci de nos souvenirs! Ils s'en vont, ils reviennent quand bon leur semble. Un soir, il y a huit mois, M. de Peyrols me fit appeler en hâte. J'accourus et le trouvai dans un état d'agitation désespérée. Il gardait le lit depuis trois jours; pour la première fois il venait de sentir la gravité de son mal, l'inquiétude l'avait pris, et aussitôt deux souvenirs, deux images qu'il avait longtemps tenues à l'écart, étaient rentrés dans son cerveau avec effraction. Ces deux fantômes, c'était Pochon, c'était Prosper. Il se demandait avec angoisse ce que l'un avait fait de l'autre. Son enfant était-il devenu par sa faute un malhonnête homme? Ce doute l'obsédait, le torturait; il n'avait plus d'autre idée en tête; sa conscience était en proie à une sorte de démence aiguë, elle battait la campagne. Il s'adressait d'une voix retentissante les reproches les plus violents, les plus outrés; à l'entendre, toute sa vie si honorablement remplie, si utilement occupée, se réduisait à une seule action,—l'abandon d'un fils né hors mariage. Je ne réussis à le calmer un peu qu'en m'engageant par serment à faire tous mes efforts pour retrouver Prosper. — J'ai foi en vous, mon vieil ami, me dit-il. Vous n'avez qu'à le vouloir, et je tiens Prosper pour retrouvé. — Mais ce qui le calma bien

davantage, ce fut la promesse que je lui fis de plaider auprès de vous la cause de votre demi-frère. Il s'écria en m'embrassant : — Didier est généreux, il réparera ma faute. — Et là-dessus il se fit apporter de l'encre et une plume, et, rassemblant ce qui lui restait de forces, il écrivit d'une main tremblante le billet que voici : « Mon cher Didier, ton père en mourant te demande une grâce. Tu as un frère, M. Patru te contera le reste. Je ne te prescris rien; tu ne prendras conseil que de ton bon cœur et de ta sagesse. Mon enfant, je m'en remets à toi; tu feras ton possible pour réparer la coupable négligence de ton père. » Quand il eut écrit ces lignes, il eut l'air d'un autre homme, ses traits détendus offraient une expression d'apaisement dont j'augurai bien. — Vous m'avez sauvé, me dit-il. Si je mourais, je mourrais tranquille; mais je ne mourrai pas. — Hélas! vingt-quatre heures plus tard, il n'était plus.

Après que M. Patru eut achevé son récit, Didier demeura quelques instants plongé dans ses réflexions. Puis il dit : — Pourquoi mon père n'a-t-il pas précisé ses intentions à l'égard de son fils naturel? Pouvait-il douter de mon empressement à exécuter toutes les dispositions qu'il aurait prises en sa faveur?

— Mon cher garçon, repartit le notaire, votre père avait l'esprit, si j'ose dire, éminemment juridique. En toutes choses, il s'attachait non-seulement à la lettre, mais à l'esprit de la loi. Or il connaissait la sévérité de ladite loi à l'égard des enfants adultérins, il savait qu'elle ne leur accorde que des aliments, et si Prosper

n'était que le créancier d'une dette d'aliments, que lui restait-il à réclamer? Votre père savait encore que le code repousse par une fin de non-recevoir insurmontable toute reconnaissance d'adultérin, et que d'autre part la cour de cassation a confirmé plusieurs arrêts de cours royales portant annulation de legs faits à de tels enfants, parce que le disposant s'était proclamé père dans l'acte même de libéralité. Voici donc comme raisonnait M. de Peyrols. Je ne connais pas Prosper Pochon; tout ce que je sais de lui, c'est qu'il est mon fils, ainsi toute disposition que je prendrais en sa faveur n'aurait pour cause que cette filiation même, d'où il suit...

— J'ai lu Marcadé, j'ai lu Demolombe, interrompit Didier avec un redoublement d'impatience. De grâce, monsieur Patru, raisonnez moins.

— Laissons les généralités, ne considérons que l'espèce, poursuivit le notaire. Votre père tenait à respecter absolument votre liberté. Vous voyez que dans son billet il s'en remet à vous; il estimait que vous n'étiez obligé à rien, que tout ce que vous feriez, vous le feriez pour l'amour de lui. Tel était son point de vue, et sa doctrine me semble orthodoxe. Et d'ailleurs, — ceci est le point essentiel, — que savait-il si c'était de ses libéralités qu'avait besoin Prosper, et non pas plutôt d'appui, d'encouragement, de bons conseils, de l'amitié et des directions d'un sage mentor tel que vous?

Didier ne put réprimer un léger haussement d'épaules.

— Vous pensez à tout, monsieur Patru, reprit-il, sauf

à me dire où est mon frère, ce qu'il fait, ce que vous savez de lui...

— Vos impatiences me brouillent l'esprit. Vous êtes excusable; je comprends, la surprise, l'émotion... Où est votre frère, ce qu'il fait, je le sais enfin ; mais ce n'a pas été sans peine, il a fallu noircir bien du papier. C'est par l'obligeance de deux de mes confrères, l'un de Bordeaux, l'autre de Paris, que j'ai réussi à dénicher l'oiseau. Je vous ai apporté cette correspondance; vous la dépouillerez à loisir. En attendant, en voici le sommaire. M. et Mme Pochon s'étaient transportés à Paris; ils avaient rouvert boutique aux Batignolles; ils y sont morts tous deux du choléra. Leur fils ne s'appelle pas Prosper Pochon, mais Prosper Randoce, pour vous servir. C'est son nom de guerre; il paraît être une manière de gent de lettres, faisant tout ce qui concerne son état. Il a écrit des nouvelles à la main dans un petit journal; il est l'auteur de deux vaudevilles sifflés, deux fours superbes dont vous le consolerez, et d'un volume de vers invendu, intitulé *les Incendies de l'âme;* il paraît que le jeu ne valait pas la chandelle. Avec cela, ce garçon doit avoir de belles dents; il a expédié en deux ans son patrimoine; il a été à Clichy. Comment en est-il sorti? C'est son secret. Il habite rue de Tournon et n'est pas à sec. De quoi vit-il? Autre mystère. Vous débrouillerez tout cela. Tous ces renseignements, je l'avoue, n'ont rien de fort réjouissant. Heureusement vous ne vous rebuterez pas pour si peu de chose... Et d'ailleurs que sait-on? ajouta-t-il en se levant. Peut-être

Prosper Randoce est-il homme de cœur, et dans ce cas son amitié répandra quelque douceur dans votre vie. Peut-être aussi est-ce un homme de génie auquel il ne manque que de trouver sa voie. Vous couverez cet œuf. La littérature vous sera redevable de quelque immortel chef-d'œuvre qui sans vous ne serait jamais sorti de sa coquille.

— A qui vendez-vous vos coquilles, monsieur Patru? fit Didier d'un ton bref. J'ai un devoir à remplir, je le remplirai, voilà tout.

A ces mots, il reconduisit M. Patru jusqu'au portail. Là le notaire fit volte-face, et, changeant de visage, le regarda dans les yeux d'un air presque attendri : — Si jamais vous avez besoin d'un conseil, lui dit-il, je suis là.

— Il n'est pas besoin de me le dire, ô le plus insupportable des notaires! reprit Didier en lui serrant les deux mains.

Et là-dessus il retourna s'enfermer dans sa chambre. On ne s'étonnera pas s'il lui fallut quelque temps pour se remettre de son abasourdissement. Ce Prosper Randoce, qui venait de se lever comme une étoile rouge sur l'horizon de sa vie, l'inquiétait beaucoup. Que ne lui demandait-on de partager sa fortune avec lui? C'eût été bientôt fait; mais partir à sa recherche, le questionner, l'étudier, le confesser, s'ingérer dans ses affaires, au besoin se faire son mentor,... quelle corvée! Sa paresse en frémissait d'avance.

On voit dans je ne sais quel opéra-comique un personnage qui, soupçonné pendant une traversée d'avoir

trempé dans une révolte de l'équipage, est condamné à être pendu haut et court. Le malheureux a le mal de mer, et quand on lui annonce sa sentence, il répond d'une voix piteuse : « Je consens qu'on me pende, pourvu qu'on ne me remue pas. » Ce qu'on demandait à Didier, c'était précisément de se remuer.

Pendant qu'il méditait sur son aventure, Marion lui apporta la réponse de Mme d'Azado.

— M. Patru ne fait rien à temps, se dit-il avec humeur. Que n'a-t-il parlé vingt-quatre heures plus tôt? Il m'aurait épargné une fière sottise.

DEUXIÈME PARTIE

IX

La première chose que fit Didier fut de se procurer un exemplaire des *Incendies de l'âme*. Avant de s'embarquer pour cette contrée lointaine qui s'appelait Prosper Randoce, il était bien aise d'examiner un peu la carte du pays. Dès qu'il eut reçu le précieux volume, il se mit à l'étudier en conscience. C'était une macédoine, un salmigondis de morceaux fort disparates. Il y avait d'abord quelques pièces d'un romantisme échevelé, bariolées d'images, chamarrées d'hyperboles, très-empâtées de couleurs. On y reconnaissait sans peine l'imitation maladroite d'un très-grand poëte qui n'a fait cadeau de son génie à personne. Comme leur maître, les courtisans d'Alexandre penchaient la tête à gauche; mais Alexandre avait préalablement gagné la bataille d'Arbelles. Dans l'un de ces morceaux lyriques, l'auteur se peignait lui-même comme un homme

au cœur fauve, au poil farouche. Somme toute, ce lyrisme était froid, grave défaut pour un incendie. Cependant il se rencontrait çà et là quelques heureux jets, quelques tirades d'une assez belle venue, des vers bien frappés, des images vives, saisissantes; il semblait que l'émotion allait venir, on attendait quelque chose; par malheur l'auteur se mettait aussitôt à gouailler. Il se hâtait de persifler sa passion, de plaisanter son attendrissement; il tournait brusquement au turlupin, et tout finissait par une cabriole. En un mot, il se faisait le pompier de son incendie.

D'autres pièces du recueil étaient des essais dans le genre de l'orfévrerie et de la bijouterie poétiques, de petits riens dont l'auteur cherchait à faire quelque chose, de la verroterie montée en similor. Ce genre convenait peu à la nature de son talent; la pureté exquise de la forme y est de rigueur, et le style de Prosper Randoce était plein de bavochures; il n'était pas né pour travailler au ciselet. Il était un peu plus chez lui dans la poésie physiologique, dont son volume offrait quelques échantillons. Un fragment intitulé *Anatomies* semblait avoir été écrit avec un bistouri; il s'en exhalait une douce odeur d'amphithéâtre. Didier, il n'est pas besoin de le dire, goûtait peu les carabinades poétiques; il estimait que la physiologie est une science fort utile, mais qu'il n'en faut pas faire une muse; il n'admettait pas qu'on analysât le cœur humain comme on vide un abcès, la manche retroussée jusqu'au coude. On ne dispute pas des goûts; en fait d'héroïnes, il

préférait une Iris en l'air à une chienne en chaleur. Boileau disait : *Ce ne sont que festons, ce ne sont qu'astragales.* Aujourd'hui on pourrait dire quelquefois : Ce ne sont que viscères.

Il n'y avait pas à s'y tromper : les *Incendies* n'étaient ni un chef-d'œuvre ni une œuvre de génie. La vraie poésie est celle qui nous fait entendre la respiration d'une âme; en lisant Prosper Randoce, on n'entendait que le trémoussement d'un cerveau qui s'évertue. Rien d'original sans sincérité; ce qui est sincère est toujours neuf; quiconque exprime ce qu'il a senti met sur le papier sa vie, qui n'est qu'à lui. Pour ne pas perdre toute espérance, Didier se disait que ce volume de vers était le coup d'essai d'un débutant encore incertain de sa vocation et qui s'éprouvait dans tous les genres pour découvrir à quoi il était bon. Avait-il fini par le savoir? Cela n'était pas certain; on ne se reconnaît que dans ce qu'on aime; peut-être n'aimait-il rien. Il est des esprits qui battent l'estrade sans se pouvoir fixer nulle part, s'attachant aisément, se détachant de même, pareils à des chiens vagabonds qui changent de maître chaque matin. L'idée que tu aimes, voilà ta vraie patrie! Ces esprits errants sont les heimathloses de la pensée.

Et cependant l'auteur des *Incendies* n'était pas un homme nul; ses défauts n'étaient pas chétifs, il avait les qualités physiques du talent, cette constitution robuste, cette vigueur de complexion qui n'est pas le génie, mais dont le génie ne peut se passer. Un Dela-

croix et un bon peintre d'enseignes ont cela de commun qu'ils sont l'un et l'autre des hommes de peine durs à la fatigue, ayant le goût un peu brutal de se colleter avec les difficultés. Évidemment Prosper Randoce aimait cette escrime; il avait de l'ardeur, du tempérament. « A force de se tromper, se disait Didier, peut-être a-t-il fini par trouver sa voie, par rompre avec le pastiche. Il avait vingt-trois ans quand il publia ses *Incendies*. Sans doute il a fait mieux depuis. Ses deux comédies, il est vrai, ont été sifflées; le public est souvent injuste. En tout cas, publier un volume de vers lorsqu'on n'a pas encore de nom est l'indice d'un cœur bien né. Il est dans ce monde des spéculations plus lucratives. »

Tout en méditant *les Incendies*, Didier se préparait à partir. On peut croire qu'il lui en coûtait. Qu'allait-il faire à Paris? Une enquête, une information. Il entendait mal ce métier. Un juge d'instruction doit être curieux, Didier était le plus incurieux des hommes; il doit être indiscret, Didier était l'homme le moins questionneur du monde. Et quant à jouer le rôle d'un mentor, ne se faisant point d'illusion, il se refusait tout net les qualités de l'emploi. Pour prendre de l'ascendant sur les autres, il faut commencer par croire en soi, par avoir la religion de sa propre importance; or Didier doutait de tout, mais surtout de lui-même. Bref, il n'avait, pour le soutenir dans l'exécution d'une entreprise qui lui semblait héroïque, que le sentiment du devoir, et ce sentiment tout nu et réduit à lui-même abat plus qu'il ne soutient. On ne fait rien de bon dans

ce monde sans une joie secrète d'être et d'agir. Didier se disait que tous les hommes qui ont accompli de grands sacrifices savaient d'avance qu'ils y trouveraient le bonheur; ils suivaient un penchant de leur nature, ils exerçaient un talent. On lui demandait de s'intéresser, de se dévouer à un frère qu'il ne connaissait pas; c'était lui demander d'être vertueux, et le talent de la vertu lui manquait. Il n'avait pas de goût pour ce bel instrument; bien malgré lui, il était obligé d'en jouer, il s'en tirerait comme il pourrait, mais il ne répondait de rien et maudissait l'indiscret raffineur qui avait fait faire dans le temps à son père le voyage de Bordeaux et la connaissance de Justine. — Il faut pourtant bien que chacun vive! aurait pu objecter Prosper Randoce; à quoi Didier eût répondu tout couramment: Je n'en vois pas la nécessité... Pendant qu'il s'occupait à serrer ses papiers, à régler quelques affaires urgentes, il sentait par moments les jambes lui manquer, mais il regardait le portrait de son père et disait : Il le faut!

Il avait décidé de ne pas se mettre en route sans avoir revu sa cousine. Une après-midi, prenant son courage à deux mains, il se rendit aux Trois-Platanes. Il se trouva fort heureusement que Mme d'Azado venait de sortir, ce fut Mme Bréhanne qui le reçut. Quand il lui annonça son prochain départ : — Ah! mon beau neveu, s'écria-t-elle en reculant d'un pas, j'admire comme vous cachez votre jeu. A vous entendre, Nyons était un Eldorado, et la route d'Orange la huitième

merveille du monde. J'ai toujours soupçonné que vous vous moquiez de nous.

— Dieu m'en garde! lui répondit-il. Je suis toujours de bonne foi; mais j'ai l'humeur changeante. Je me suis réveillé l'autre matin avec l'ardent désir de respirer l'air des boulevards. J'ai soif de fêtes, de spectacles, de plaisirs. Ma sagesse s'en est allée à vau-l'eau. J'ai fait mes malles, et je pars.

A ces mots de fêtes, de plaisirs, les yeux de Mme Bréhanne pétillèrent. On eût dit un cheval de trompette qui respire l'odeur de la poudre. — Fourrez-moi donc dans une de vos malles, reprit-elle. Je ne vous gênerai pas, je tiens si peu de place. Je serai bien sage, je vous assure, bien discrète.

— Je vous enlèverais de grand cœur, madame, lui dit-il, si je ne craignais de me faire de mauvaises affaires avec ma cousine.

— Hélas! s'écria-t-elle, vous me rappelez que je suis en tutelle.

Et là-dessus elle se plaignit amèrement du révoltant égoïsme de sa fille, qui la condamnait à vivre en recluse, qui lui imposait sans scrupule le sacrifice de tous ses penchants, de tous ses goûts. — Plaignez-moi, disait-elle, je suis la plus malheureuse des femmes. Ma fille est riche, je ne le suis pas; elle abuse de l'avantage que lui donne sa fortune; elle tient les cordons de la bourse et m'oblige à passer par toutes ses volontés... M. Bréhanne a été d'une dureté sans exemple avec moi, il ne m'a rien laissé; c'était mal récompenser vingt an-

nées de la plus constante fidélité. A sa mort, je me suis trouvée réduite à ma dot. Trois mille francs de rente, ce n'est pas la liberté pour une femme. Notez que M. Bréhanne avait aliéné l'un de mes immeubles sans en faire le remploi. Il avait abusé de l'inexpérience d'une pauvre femme qui n'entend rien aux affaires. J'aurais pu plaider; j'ai reculé devant un éclat qui n'épouvantait point Lucile. Elle a le génie d'un procureur, elle se connaît à la chicane, elle possède sur le bout du doigt la procédure civile. Je n'étais pas de force à lutter; ma pauvre petite cervelle se fût brisée en morceaux contre cette forte tête. Pour m'amadouer, elle m'offrit de me loger chez elle, de se charger de mon entretien. Je suis bonne jusqu'à en être bête; ayez des sentiments de délicatesse, vous serez toujours dupe... Ma fille n'est pas difficile en fait de bonheur : bricoler, tracasser dans sa maison, aller et venir, donner des ordres, faire de la tapisserie, tailler des rosiers, arroser ses plates-bandes, s'assurer qu'une petite fleur bleue s'ouvrira demain et une petite fleur jaune après-demain, — en voilà bien assez pour remplir sa vie... Ah! j'oubliais ses armoires. Une armoire à ranger, c'est sa marotte. Toute petite, elle avait déjà la manie des armoires. Ajoutez qu'elle possède le *Manuel de la vie pratique*... Mon Dieu! elle a pris le bon parti; je voudrais lui ressembler. Que sert d'avoir de l'âme, de l'imagination, de la poésie, quand on est condamné à finir ses jours aux Trois-Platanes? J'ai toujours eu des aspirations; c'est mon tourment.

Et Mme Bréhanne parla encore des étoiles, de l'azur du ciel, des mystères de l'âme, ce qui ne l'empêcha pas de revenir sur cet immeuble que M. Bréhanne avait aliéné sans en fournir le remploi. Les étoiles, le remploi s'entremêlaient agréablement dans son discours. Didier n'était pas homme à la croire sur parole; il savait ce qui en était des vingt années de constante fidélité; il estimait que M. Bréhanne avait eu de bonnes raisons de garder rancune aux aspirations de sa femme, et que Lucile n'avait pas tout à fait tort de tenir la bride haute à sa prisonnière. Néanmoins, si injustes qu'elles fussent, les doléances de Mme Bréhanne achevaient de le prévenir contre sa cousine; elle en recevait des éclaboussures. Après avoir été la garde-malade d'un vieux mari à la tête fêlée, se constituer la geôlière d'une mère coquette! C'en est trop, se disait Didier. Il y avait dans une telle existence une épaisseur de réalité qui l'offusquait. Piétiner dans la vie, passe encore; mais en avoir jusqu'aux genoux! Le moyen de se tirer avec grâce d'une situation si contrainte? Ce n'était pas la faute de Mme d'Azado, mais c'était son malheur. A quoi lui servaient ses yeux, ses cheveux? Sa beauté et sa vie étaient en désaccord, et Didier pensait à ces ouvrages illustrés dans lesquels un méchant texte est encadré d'élégantes et exquises vignettes. Tout en écoutant les jérémiades de Mme Bréhanne, il regardait d'un œil confus le berceau de buis où il avait cru s'agenouiller devant une vision. Les visions ne possèdent pas le *Manuel de la vie pratique*.

Quand il prit congé de Mme Bréhanne, elle lui souhaita tous les plaisirs et tous les boulevards du monde, mais elle lui recommanda de ne pas se laisser étourdir par le tourbillon, de penser quelquefois à la pauvre recluse et de revenir au plus tôt la consoler. Il lui promit tout ce qu'elle voulut; il avait hâte de s'en aller. Quoiqu'il n'eût pas dit trois mots, il était essoufflé comme s'il avait fait longue traite. L'essoufflement se gagne quelquefois par les oreilles.

Le lendemain matin, il fit part de son projet à Marion et lui donna l'ordre de préparer ses malles. La brave femme pensa tomber à la renverse. — Doux Jésus! fit-elle. Que se passe-t-il donc? Quelle mouche te pique, monsieur? Passer l'hiver à Paris! Je te croyais assis; te voilà debout. Aurais-tu retrouvé par hasard au fond d'un tiroir les grandes bottes de ton pauvre père?

— Je ne sais, lui repartit Didier; mais mes jambes se rouillent, j'éprouve le besoin de les déraidir un peu.

— Et ta cousine? dit-elle.

— Eh bien! quoi, ma cousine? Penses-tu qu'elle ne puisse vivre sans moi?

— J'avais fait un beau rêve, reprit-elle; mais ici-bas les choses vont de travers comme un chien qui va à vêpres. Adieu le tambourin! Allez-vous-en, gens de la noce. Et pourtant il me semble...

Un regard de Didier la fit rentrer dans le silence. Elle n'en pensa pas moins. Elle ne pouvait prendre son parti de l'ajournement indéfini des trois poupons; elle les avait si bien vus dans son brouillard!... En allant

et venant des malles à la crédence au linge, elle étudiait furtivement le visage de monsieur. Il y avait du mystère dans ses yeux, il y avait de l'ombre sur son front; mais elle ne pouvait pas deviner que c'était l'ombre portée de Prosper Randoce.

M. Patru vint déjeuner avec Didier. En sortant de table, il avisa sur un guéridon *les Incendies de l'âme*. Il feuilleta le volume, haussa les épaules, poussa des hélas et des holà! — Grand Dieu! s'écria-t-il, que devient la poésie? Muse du galimatias,

> . . . . . Tes nourrissons avides
> Tarissent à l'envi tes mamelles arides.

En voilà un qui a le cœur fauve et le poil farouche! Passe encore si c'était son poil qui fût fauve.

Didier prit la défense des *Incendies*. — Je ne veux pas médire de vos alexandrins, dit-il au notaire; mais vous êtes un classique à perruque. Vous tenez qu'il y a vingt-sept règles à observer dans l'épopée, pas une de plus, pas une de moins. Sans contredit les *Jardins* de Delille sont une merveille; mais on ne peut pas les refaire. Souffrez que nos nouveaux poëtes défrichent des terres nouvelles, ou nous mourrons d'ennui.

— Heureux Prosper Randoce! s'écria M. Patru. A juste titre on te nomme Prosper, puisque le poisson commence à mordre à ton hameçon.

Puis il questionna Didier sur son plan de campagne et lui donna quelques conseils. Il n'avait pas de peine à entrer dans sa situation; lui-même avait eu un frère

très-besoigneux, très-quémandeur, un vrai panier percé, mangeant son blé en herbe et ne faisant œuvre de ses dix doigts, au demeurant le meilleur fils du monde. Pour subvenir aux nécessités de ce bon garçon, M. Patru avait plus d'une fois saigné sa bourse. — Après tout, dit-il à Didier, votre aventure n'est pas si tragique qu'il vous semble. Eh! bon Dieu, qui n'a un frère?... Seulement permettez-moi de vous faire une dernière recommandation. Rappelez-vous que votre père entendait moins payer sa dette en argent qu'en affection, en bons conseils. Si généreux qu'il fût, il avait un certain respect pour ses écus. Il ne blâmerait pas les libéralités que vous faites dans ce pays, parce qu'elles sont en général bien placées; mais il serait désolé de voir son argent s'engouffrer dans les mains crochues d'un dissipateur. Vous n'êtes que son mandataire; entrez dans ses intentions et gardez-vous d'outre-passer ses ordres.

Didier reconduisit M. Patru jusqu'à l'extrémité du plateau. Après l'avoir quitté, il s'assit, les pieds ballants, sur une plate-forme rocheuse en surplomb, d'où le regard commande la ville et ses trois quartiers qui figurent un tricorne de gendarme. Il observa quelque temps des hirondelles qui s'attroupaient au-dessus du clocher de Sainte-Marie et tour à tour se posaient en file sur les balustres ou décrivaient de grands cercles autour des pignons. Ces émigrantes se préparaient au départ. Il eût volontiers troqué son voyage contre le leur.

Tournant la tête, il jeta un regard d'adieu aux Trois-

Platanes : — La mère est par trop extravagante, se dit-il; mais la fille est trop raisonnable. Il y a d'un côté trop d'aspirations, de l'autre trop d'armoires. J'ai du moins cette satisfaction que je puis partir sans regrets et sans remords.

X

Didier tenait à se loger dans le voisinage de la rue de Tournon. Il se mit en quête d'appartements meublés et s'accommoda du premier venu, rue Bonaparte, près de la place Saint-Sulpice. Il y fut vite installé et s'y trouva bien, quoique Baptiste, son valet de chambre, à qui Marion avait recommandé d'avoir grand soin de monsieur, déclarât que le mobilier, un peu fripé, n'était pas tout à fait digne de la majesté de son maître. Il flâna pendant une semaine arpentant dans tous les sens le quartier latin, où il avait vécu jadis et qu'il regrettait de trouver changé; il avait laissé dans certaines rues, maintenant détruites, de vieilles mélancolies et de longs soliloques qu'il eût été bien aise d'y rencontrer. En revenant de ses courses, il prenait toujours par la rue de Tournon, et s'arrêtait quelques instants en face d'une maison où il n'était jamais entré, et qui cependant avait l'air de le connaître, de le guetter, de l'attendre. Les toiles d'araignée pressentent les mouches.

Le huitième jour, il franchissait le pas, frappait à la

porte de la loge, demandait M. Prosper Randoce? Le concierge, qui dormait dans un fauteuil, s'éveilla en sursaut : — Quatrième étage, la porte à droite, répondit-il d'un ton bourru. Didier avait déjà traversé la cour; le concierge le rappela et lui cria : — Ne savez-vous donc pas que cet homme-là n'est chez lui que le matin?

Didier revint le lendemain matin. Bien que d'ordinaire il se mît avec goût, il portait ce jour-là, non sans dessein, un paletot un peu fripé et une cravate négligemment nouée, dont la fraîcheur laissait à désirer. Il monta l'escalier, qui avait bonne tournure, sonna. Une voix lointaine cria : Entrez. Il entra, franchit un vestibule, poussa une seconde porte, et se trouva dans une grande chambre, moitié salon, moitié cabinet de travail, qui prenait jour sur la rue par deux fenêtres cintrées. Près de la fenêtre à droite, il y avait une longue table à écrire, et devant cette table un homme assis, le cou nu, la chevelure en désordre, assez pareille à une crinière de lion, vêtu d'une sorte de cagoule en laine blanche. Cet homme retourna la tête, et Didier ne put réprimer un tressaillement : à vingt-six ans, son père devait avoir ce visage.

— C'est à M. Prosper Randoce que j'ai l'honneur de parler? dit-il d'une voix qui n'avait pas tout à fait son timbre ordinaire.

— Asseyez-vous, répondit l'autre d'un ton brusque, sur quoi, lui tournant le dos, il se remit à écrire.

Didier s'assit; il profita du délai de grâce qui lui

était accordé, pour souffler et se reconnaître. Il promena ses yeux autour de lui. Le cabinet de travail de Prosper ne ressemblait nullement à un paysage de Bohème. Une propreté exquise, un mobilier bien tenu, de l'acajou, du palissandre, des chaises en canne à dossier doré, deux fauteuils capitonnés, un bahut sculpté; devant la table à écrire une grande peau d'ours, sur la cheminée une pendule de marbre à figures, et dans la cheminée un bon feu qui flambait. Ce qui attira surtout l'attention de Didier, ce fut une grande table surchargée de bric-à-brac, de vieux cuivres, de statuettes, de bronzes, dont quelques-uns étaient de prix. Pour la première fois de sa vie, il fit un inventaire : il calcula dans sa tête ce que pouvait valoir cette table et ce qu'il y avait dessus; puis il estima tant bien que mal le prix des six chaises, des deux fauteuils, du bahut, de la pendule. Quand il eut fait son compte, il reporta ses yeux sur Prosper, qui lui tournait toujours le dos et semblait absorbé dans son travail. En face de la table à écrire, il y avait une glace, et dans cette glace Didier pouvait apercevoir la figure de Prosper. Il s'assura de nouveau que son demi-frère ressemblait beaucoup à leur père : c'étaient les mêmes cheveux crépus, le même front étroit, mais élevé, le même nez aquilin, le même menton un peu pointu. Seulement Prosper était plus beau, l'ensemble de ses traits plus régulier.

Prosper continuait d'écrire. Didier perdit patience. Il se leva. — Je vois, monsieur, dit-il, que j'arrive dans un mauvais moment.

Prosper eut l'air ou se donna l'air de se réveiller; il secoua sa tête et ses cheveux ébouriffés comme pour chasser le démon poétique qui le possédait, il repoussa du talon le tabouret sur lequel reposaient ses pieds et qui était apparemment le trépied de Delphes, posa sa plume avec un geste solennel, toisa Didier. — Qu'y a-t-il pour votre service? demanda-t-il sèchement.

— Je ne sais, monsieur, comment vous expliquer... Ma démarche va vous paraître étrange. Je suis un provincial qui se pique de littérature. J'aime de passion les beaux vers, et je gémis de la disette de talents où nous sommes. Un heureux hasard a fait tomber sous mes yeux *les Incendies de l'âme*. Il m'a paru que ce livre nous promettait un poëte. La curiosité m'a pris de connaître l'auteur. J'ai forcé votre porte, je suis venu vous demander la permission de vous voir. Veuillez prendre en bonne part mon indiscrétion.

Prosper Randoce éprouvait une émotion qui tenait de l'attendrissement; il n'était pas blasé sur le succès, l'aventure lui parut fabuleuse. Un quidam qui avait lu *les Incendies*, qui admirait *les Incendies*, qui avait peut-être fait le voyage de Paris tout exprès pour voir l'auteur des *Incendies!*... Comme il avait la vue un peu basse, il avança la tête pour contempler de plus près cet animal rare et peut-être utile. Il le regarda un instant dans les yeux, puis l'invraisemblance de sa bonne fortune l'inquiéta; il craignit de donner dans un panneau, que le quidam ne fût un mauvais plaisant; à tout hasard, il se tira d'affaire par une cabriole.

Se soulevant à moitié de sa chaise : — Comment voulez-vous me voir? demanda-t-il; de face, de profil, en trois quarts, assis, debout, dans une ombre pleine de mystères, illuminé *à giorno?*... Choisissez la pose, l'attitude; je ne vous refuserai rien.

— Avant de faire mon choix, répliqua Didier en souriant, je voudrais connaître votre tarif.

— Tiens, pensa Prosper, ce n'est pas une bête! Il prit aussitôt son parti, avança un fauteuil; mais il lui restait quelque inquiétude. — Homme étonnant, dit-il, noble ami des muses, asseyez-vous là, dans le plus mollet de mes fauteuils. Que pourrais-je bien imaginer pour vous être agréable? Je m'en vais placer un coussin derrière votre tête, un carreau sous vos pieds... Mettez-vous à l'aise, et laissez-moi vous contempler. Vous êtes l'homme miraculeux que j'attendais depuis quatre ans; je vous ai vu en rêve. Apparition divine!... Dieu juste! il est donc vrai que mon pauvre *rossignol* a trouvé au fond des bois un lecteur, et, qui mieux est, un admirateur! Franchement, je ne suis pas de votre force. Je crois bien avoir lu *les Incendies;* quant à les admirer... Entre nous soit dit, ils ne valent pas le diable.

— Vous m'affligez, monsieur; mais peut-être avez-vous raison. Mes amis me plaisantent sur mon goût pour la poésie; ils prétendent que je ne m'y connais pas.

Prosper se mordit la lèvre. — Cet animal, pensa-t-il, est par trop complaisant. Qui diantre lui demandait d'être de mon avis?

— Quand je vous dis, reprit-il d'un ton aigre-doux, qu'ils ne valent pas le diable... eutendons-nous, que diable! entendons-nous. *Les Incendies* sont un péché de jeunesse; mais il y a péchés et péchés...

— Oh! nous nous entendons, interrompit Didier. Quand vous comparez votre péché à ceux des autres, il vous semble véniel. Nous sommes bien près de nous accorder. Dieu me garde de prétendre que *les Incendies* soient un des chefs-d'œuvre de l'esprit humain! Il m'a paru seulement, comme je vous le disais tout à l'heure, qu'ils nous promettaient un poëte. Je pensais en les lisant: l'auteur a quelque chose à dire, un jour il le dira... Un homme qui a quelque chose à dire est à mes yeux un homme à part. J'ai voulu m'assurer que je ne m'étais pas trompé. Je suis un huissier qui vient rappeler à votre talent que le jour de l'échéance est proche, qu'on vous attend, qu'on veut être payé. J'ai la conviction que vous êtes solvable.

Prosper prit confiance. Il se gourma, se carra, se gonfla, passa solennellement sa main dans sa vaste chevelure. Il éprouvait le besoin de se donner un peu d'exercice, il jugea que l'occasion était bonne pour piaffer un peu, pour « déployer son tonnerre. » Se drapant dans sa cagoule, les yeux au plafond, il arpenta la chambre à grand pas.

— Huissier de mon cœur, dit-il, vous avez raison. Oui, il y a quelque chose ici (et il étreignait ses deux tempes des cinq doigts de sa main gauche). Oui, il y a quelque chose là (et il se frappait la poitrine à tour de

202223

bras en secouant la tête comme un cheval qui hoche avec la bride). Vous avez confiance en moi. C'est bien. Un jour vous direz avec une juste fierté : J'avais deviné ce Prosper Randoce... Ce jour-là, tous les incrédules se vanteront d'avoir cru; mais votre gloire ne vous sera point ôtée. Ayant eu part au danger, vous aurez part à l'honneur... Eh bien! oui, mon cher, la tête que voici est une cuve, et dans cette cuve il y a quelque chose qui fermente, qui travaille, qui bout. Gare à l'explosion! Heureusement les douves sont en vieux chêne et cerclées de fer... Que j'aie quelque chose à dire, oh! cela n'est pas douteux. Laissez-moi le temps d'emboucher mon grand porte-voix. Je vous jure par ma première pipe que ma voix portera loin, qu'elle sera entendue de l'univers et d'autres lieux connus... Vraiment cela me fait plaisir que vous ayez foi en moi. C'est de bon exemple; tous mes anciens amis me croient un homme fini. Messieurs, voici un honnête garçon qui est arrivé de la province tout courant pour m'annoncer qu'il ne tient qu'à Prosper Randoce d'être un grand homme... Et pourquoi pas? Je suis un drôle bien découplé; j'ai la taille réglementaire et une volonté d'enragé. Regardez mes coudes, mes genoux, voilà des articulations qui sont encore toutes neuves; cela ne sent pas le cambouis... Il y a, voyez-vous, mon cher, une belle place à prendre. Tout ce qui se fait aujourd'hui ne vaut pas qu'on le ramasse, c'est de la camelote. Les plus habiles ont de la patte; voilà tout. Grand Dieu! qu'est devenu le grand art, la grande poésie, le

grand style? (Il prononçait le mot grand à pleine bouche comme un chauvin d'autrefois parlant de la *grrrande* nation.) Le dieu du jour, c'est le truc. « Aimez-vous la ficelle, on en a mis partout. » Je ne vois au théâtre que des escamoteurs qui filent la carte. Et le public imbécile bat des mains, il trépigne, il brait, il se pâme. Notez qu'il n'est plus besoin de le tromper; il aime à voir clair dans les tours qu'on lui joue; il a vu partir la muscade, il sait où elle est et n'en brait que plus fort... J'aurais pu faire comme les autres. Oh! que nenni! Je veux entrer dans le succès par la voie royale, par la grande porte de la gloire, à grandes guides, sur un char triomphal attelé de quatre chevaux blancs. Je méprise cordialement le public. Le mépris est ma muse. Caligula, je vous assure, était un homme d'esprit, il est certain que si d'un bon coup d'espadon... Non, point de concessions. Ah! public imbécile, public idiot, tu veux des tours de gibecière! Tiens, voilà de l'art, voilà de la poésie, voilà du style, voilà des vers comme on n'en fait qu'à Jersey. Tu regimberas d'abord, tu secoueras tes longues oreilles; mais je te connais, tu finiras par braire. Un homme qui se tient debout finit toujours par avoir raison. On se dit : C'est un phénomène. Ma foi! réussisse qui voudra par les courbettes; moi, je prétends réussir par l'insolence. Je suis en fonds, j'en ai à revendre...

Tandis que Prosper Randoce discourait de la sorte en gesticulant et cheminant à grands pas, Didier, immobile dans son fauteuil, ne soufflant mot, observait

son demi-frère avec une extrême attention. — Il a le tour de visage de mon père, pensait-il; mais, si frappante qu'elle soit, la ressemblance n'est pas parfaite. Ce n'est pas de lui qu'il a hérité ses yeux. — C'étaient des yeux étranges que ceux de Prosper, grands, bien fendus, couleur d'acier, beaux si l'on veut, mais d'une beauté inquiétante, ardents et qui cependant faisaient froid; on y sentait du dessous, et le regard, perçant malgré la myopie, était sans flamme; ce regard disait très-nettement : Je n'aime que moi. Les yeux à part, Prosper était bien le portrait de M. de Peyrols, mais avec un peu moins de noblesse et beaucoup plus de finesse; c'étaient les mêmes traits, mais amincis, affinés, élimés. Paris est une grande meule qui aiguise et qui use; les couteaux de chasse s'y affilent comme des canifs; on en voit qui n'ont plus que le dos et qui ne laissent pas de couper comme des rasoirs.

De son côté, Prosper jetait par instants un rapide coup d'œil à Didier. Il se disait, non sans quelque satisfaction : Comme il m'écoute ! Depuis longtemps il n'avait eu à sa disposition une paire d'oreilles si dévotement recueillies. Ignorant le vrai motif d'une attention si bénévole et si soutenue, il l'attribuait à cette curiosité provinciale qui veut tout savoir pour le plaisir de savoir, dont la candeur happe les mots au vol, dont les patiences sont infinies, — genre de curiosité qui est inconnu à Paris, parce qu'à Paris on n'a pas le temps, parce qu'à Paris les heures sont des minutes, parce qu'à Paris on donne au prochain le court moment qu'on at-

trape entre deux accès de fièvre, parce qu'à Paris on distingue les hommes en animaux nuisibles et en animaux utiles et que les inoffensifs n'existent pas, parce qu'à Paris on ne tient à savoir le fond de rien, attendu qu'on sait d'avance le fond de tout.

Après une courte pause, Prosper se remit à caracoler. — J'ai mal débuté, mon cher, reprit-il. La contagion m'avait gagné. Moi aussi j'ai sacrifié aux idoles. J'ai gâché dans le temps deux méchants vaudevilles qui, après tout, en valaient bien d'autres ; mais j'ai joué de malheur. Le premier est tombé à plat ; une chute silencieuse, une glissade dans la neige ; le second fut sifflé. Vous ne sauriez croire combien ce bruit est désagréable. Le pauvre diable d'auteur a beau se dire que la cabale n'en veut qu'à sa pièce, la joue lui cuit, il sent bien qu'il s'y est passé quelque chose... J'étais moulu, à demi mort. Par charité, un honnête critique saupoudra mes blessures d'une poignée de sel, ce n'était pas du sel attique. Ma foi ! la douleur me réveilla, je criai comme un aveugle. Il m'en coûta cher ; je fus étrillé, écorché vif... La critique, mon cher, est une caverne. Le grand prophète Daniel descendit dans la fosse aux lions ; moi j'ai visité la caverne aux crabes. J'ai vu de près ces horribles bêtes, elles m'ont caressé de leurs pinces ; j'en porte encore les marques... J'eus une colère rouge, et je m'écriai : Et moi aussi je suis de la paroisse ! Et moi aussi, je serai crabe ! A ces mots, le miracle s'opéra ; les deux doigts que voici se changèrent en une paire de pinces qui serraient comme des

tenailles. Je fis de la critique, des nouvelles à la main ; j'avais été mangé, je mangeai... Je me trompe, mon cher, je n'étais pas un crabe, mais un loup bien endenté, à la maigre échine, à l'œil sanglant. Chaque matin, je sortais de mon repaire, cherchant quelque succès à dévorer, quelque talent à étriper, et, s'il se pouvait, un grand homme à fouiller et à vider... J'avais cependant mes jours de clémence. Quand il me tombait sous la main quelque sot livre dont le sot auteur était une nullité avérée, dûment constatée, munie de papiers en règle, j'entonnais un hosanna ; j'affectais d'avoir découvert la pie au nid, je portais le pied-plat sur le pavois. Vous ne sauriez croire quelle tendresse ont les méchants critiques pour les méchants écrivains ; ils s'en servent comme de casse-tête pour assommer le talent, sans compter que de tout temps les boiteux portèrent dans leur cœur les paralytiques... Et puis voilà qu'un beau jour je me lassai du métier. Battant, battu, bâtonnant, bâtonné, je sentis le besoin de vivre en paix. Je rentrai mes griffes, je jetai aux orties ma batte d'arlequin, j'enfilai la venelle, disparus et fis le mort. On ne sut ce que j'étais devenu. Cherchez, messieurs, plus de Scapin !... Je m'étais retiré, mon cher, au sommet de ma grande tour ; perché sur mon esplanade, je causais avec les astres, je fraternisais avec les nuages, je tutoyais le soleil, ou, penchant la tête, je voyais à mes pieds les humains gros comme des cirons, trottant menu comme des fourmis... C'est ainsi que j'ai connu, comme dit le grand Bossuet, les extrémités des choses

humaines. Hier dans le ruisseau, aujourd'hui dans les nues !... En d'autres termes, abjurant Satan et ses trucs, j'ai revêtu la robe de lin des lévites, je me suis fait l'Éliacin du grand art, je lui ai donné mon cœur, et j'espère bien qu'il me donnera autre chose en retour... Je fais du style, et du plus grand. Voyez-vous ce portefeuille en maroquin rouge? Il contient la moitié d'un drame, — œuvre gigantesque, colossale, — toute la synthèse du siècle !... Patience, vous m'en donnerez des nouvelles. Un jour Éliacin sera roi, et les pontifes de Baal plieront le genou devant lui.

L'entreprise sans doute est grande et périlleuse...
Mais ma force est au Dieu dont l'intérêt me guide...
Il faut finir des Juifs le honteux esclavage
Et faire aux deux tribus reconnaître leur roi.

Ainsi parlant, il présentait à Didier le portefeuille rouge. — Pesez-moi ça, lui dit-il. Deux kilos de grand style. Qu'en pensera l'univers?... — Mais en ce moment une réflexion lui vint, il appliqua son lorgnon devant son œil droit, contempla Didier, qui soupesait le portefeuille, s'avisa que son paletot était fripé : C'est quelque pauvre diable, pensa-t-il. Il n'est pas venu ici pour rien. Je gage que le traître s'apprête à tirer de ses larges poches un volumineux manuscrit. C'est un éléphant en quête d'un cornac.

Il fit une pirouette, reprit le portefeuille, et le mettant sous son bras : — Mon cher, s'écria-t-il, vous vouliez voir, vous avez vu. A cette heure vous savez ce que

c'est qu'un grand homme. Arrêtons les frais ; assez de flic-flac ; le rideau tombe, la représentation est finie, éteignons les quinquets. Dieu vous ait en sa sainte garde !

Didier se leva, présenta sa carte à Prosper. — Voici mon adresse, lui dit-il. J'ai vu le grand homme, j'en suis émerveillé. Si vous aviez autre chose à me montrer, je serais enchanté de vous recevoir chez moi.

Cela dit, il s'inclina et sortit.

— Peut-être ai-je été un peu leste, se dit Prosper. Ce grand dadais fait de l'ironie. Il faut que ses moyens le lui permettent.

Ayant examiné la carte avec soin, il la serra au fond d'un tiroir.

XI

Didier rentra chez lui peu satisfait de sa première entrevue avec son frère. Prosper ne lui revenait pas ; de tous les Randoce que lui avait montrés son imagination, c'était le plus déplaisant. Son langage, ses manières, son portefeuille, ses deux kilos de grand style, — il ne lui faisait grâce sur rien. Plus que tout le reste, sa ressemblance avec leur père l'attristait ; désormais il y avait preuve acquise. Quand la vérité déplaît, on ne l'accepte que sous bénéfice d'inventaire ; on se réserve de s'enquérir, on ne se rendra qu'après avoir touché au doigt et à l'œil. Didier avait vu, il avait touché ; plus de doute possible.

Mécontent de son frère, il n'était qu'à moitié content de lui-même. L'expédient que lui avait conseillé M. Patru lui avait mal réussi, il avait entamé la campagne par une fausse manœuvre. — Joli début, pensait-il, et qui promet ! Je n'ai aucun prétexte plausible pour retourner chez Prosper. Me rendra-t-il ma visite ? Il doit avoir une médiocre envie de me revoir. J'ai joué le rôle d'un niais, et mon paletot n'annonçait pas un Mécène. A-t-il seulement pris la peine de regarder ma carte, de noter mon adresse ? Attendons, il sera toujours temps d'aviser.

Pour occuper son loisir, il se procura quelques ouvrages de haut calcul et se remit aux mathématiques, qu'il avait délaissées depuis longtemps. De tous les genres d'études, c'est le plus absorbant, le plus abstrait, celui qui fait le mieux oublier le monde réel. Didier se plongea dans ses intégrales, si bien qu'il passait des matinées entières sans se souvenir qu'il avait un frère, lequel se nommait Randoce et faisait des gargouillades et du style. L'après-midi il se promenait sur les boulevards ; le soir il allait aux Français. Le lever du rideau lui causait toujours une émotion pleine de charme ; il croyait voir se lever devant lui la grande toile peinte de la vie. Allait-il enfin savoir ce qu'il y a derrière ?

Il fut plus de trois semaines sans avoir de nouvelles de Prosper. Il eut quelque velléité de repartir pour Nyons. — Après tout, se disait-il, je suis venu pour voir mon frère, je l'ai vu, et je ne sais trop quel service je

pourrais lui rendre. Il a un air de santé, il n'est point dans la misère; son mobilier est assez cossu, et les jolis bronzes qui garnissent sa table ronde ont dû coûter gros. La chronique veut qu'il ait dissipé son patrimoine; il lui en est sûrement resté quelques bribes dont il a su tirer parti; il faut croire que dans le temps qu'il était crabe il a mis quelque chose de côté. Avec cela je ne vois pas qu'il ait besoin de mes conseils; il est fort content de lui, peu disposé à me consulter sur rien. Les sorcières lui ont dit: Tu seras roi. Il s'apprête à ceindre le bandeau royal. Laissons-le monter sur son trône; si le pied lui glisse, nous verrons à le consoler.

A quelques jours de là, en entrant dans un café du boulevard, Didier entendit prononcer le nom de son frère. Il ouvrit l'oreille et saisit le dialogue suivant:

— A propos, j'ai rencontré Randoce. Il y a des siècles que je ne l'avais vu.

— Personne ne le voit. A-t-il toujours son air de pigeon plumé?

— Point du tout. Je ne sais à quel râtelier il mange; mais le gaillard s'est refait.

— Et il refait les autres. Je n'ai jamais pu souffrir ce garçon. Boutonné jusqu'au menton, cousu de mystère de la tête aux pieds, insolent en diable, c'est le roi des poseurs. On assure qu'il posait déjà devant sa nourrice; le petit gueux se drapait dans ses lisières... Ah! çà, que fait-il? Est-il en train d'abattre une machine?

— Monsieur fait du style. Il n'a rien que deux ou trois chefs-d'œuvre sur le métier; il a découvert la

poésie de l'avenir ; il est en passe de devenir un homme immense.

— Parbleu ! Il est convenu que, lorsqu'on n'a pas de talent, on fait du style et l'on pose pour l'immensité... Et de quoi vit ce géant ? Il me doit deux pièces de cent sous.

— Il ne m'a pas dit son secret. On prétend qu'il joue; d'autres assurent qu'il a hérité. A moins qu'une femme au cœur immense... L'abîme appelle l'abîme. Je me suis laissé conter...

En ce moment, un ami de ces messieurs vint s'asseoir à leur table et se mit à leur conter je ne sais quelle anecdote de coulisses. Il ne fut plus question de Randoce. Didier sortit, résolu à passer un mois encore à Paris.

Le surlendemain, comme il ne pensait à rien moins, Baptiste lui annonça la visite de M. Prosper Randoce. Didier prit le temps de faire un peu de toilette, soigna son nœud de cravate et parut d'un air d'Apollon devant Prosper, qui l'attendait en fredonnant une romance. Les deux frères se regardèrent avec étonnement ; ils avaient peine à se reconnaître. — « Mon provincial à la tournure d'un gentilhomme, » se disait Prosper, qui avait appliqué son lorgnon sur son œil. — « Mon demi-frère a presque l'air d'un galant homme, » pensait Didier.

Ils s'assirent au coin du feu et entrèrent en propos. Prosper avait laissé chez lui, avec sa robe de moine, ses hâbleries et ses façons cavalières. Il avait bon ton, parlait assez posément de toutes choses, avec une certaine

modestie de lui-même. Il était ce jour-là dans une veine de mélancolie douce qui intéressa Didier. Il se plaignit des difficultés de la vie et de l'art. Jadis, disait-il, tout lui semblait aisé; mais depuis qu'il avait renoncé aux vanités de la petite littérature, depuis qu'il avait eu, comme saint Paul, son chemin de Damas et que les splendeurs sacrées de l'idéal lui étaient apparues, il était devenu sévère pour lui-même; il lui venait des doutes sur sa vocation, sur son talent, il avait des phases d'incertitude, de découragement et de dégoût. Dur labeur que celui de l'artiste! Comme Jacob, il doit lutter avec Dieu. Pour éprouver la patience de ses serviteurs, ce Dieu redoutable se dérobe à leurs étreintes, frappe de mort leurs cœurs et leurs bras, les plonge dans l'engourdissement du désespoir et de l'impuissance... Prosper fit un tableau vraiment pathétique des angoisses de l'artiste aux prises avec son sujet, tourmenté du démon, s'épuisant en efforts pour incorporer son rêve dans son œuvre. Didier lui passa, en considération de ses bons sentiments, quelques phrases ampoulées, quelques mots de six pieds, quelques hyperboles par trop huppées. Il profita des bonnes dispositions où il le voyait pour hasarder quelques conseils, qui furent reçus avec déférence; puis on causa de Shakspeare, et Prosper fit paraître un enthousiasme dont son frère fut édifié; bref ils se séparèrent assez bons amis.

Ils se revirent quelques jours plus tard. Prosper fit à Didier les honneurs de son portefeuille rouge, et lui donna lecture de plusieurs fragments de son drame,

qui furent écoutés avec plaisir. A vrai dire, il n'y avait que des moitiés de scènes dans ce portefeuille qui renfermait la moitié d'un chef-d'œuvre, *disjecti membra poetæ*. A son talent de poésie, Prosper joignait un talent de lecture encore plus remarquable ; personne n'était plus expert que lui dans l'art de faire ronfler le vers et d'escamoter les chevilles. Le lendemain, les deux frères confirmèrent leur bonne entente dans une promenade qu'ils firent à Neuilly, et la semaine suivante, revenant du bois, ils dînèrent ensemble au Café anglais. Ce fut Prosper qui composa la carte, ce fut Didier qui la paya. Dans cette occurrence, le pontife du grand art déploya une étonnante vigueur d'estomac et de profondes connaissances de gourmet. C'était un de ses adages que la fourchette est la première des armes savantes.

Je peux assurer que dans ces diverses rencontres sa compagnie ne fut pas toujours également agréable à Didier. Durant des heures entières, il était simple, aimable, bon garçon, presque modeste ; puis tout à coup survenaient de brusques remontées de vanité littéraire. — Sauve qui peut ! disait tout bas Didier, — et il secouait ses oreilles. Il en était venu à reconnaître qu'il y avait dans son frère deux hommes : il appelait l'un Randoce, l'autre Prosper, et il préférait infiniment Prosper à Randoce.

Vers la fin de décembre, il reçut une lettre de M. Patru et il y fit la réponse que voici :

« Vous voulez que je vous fasse son portrait. Il est de

ma taille, plus chevelu que moi, le teint d'une pâleur mate, le corps vigoureux, la figure fine. Je n'aime pas ses yeux; ils ont un éclat dur. Quand ils s'adoucissent, son visage a du charme, et les femmes doivent le trouver séduisant.

« Du reste, votre siége est fait : vous n'aimez pas les gens de lettres, et vous avez décidé que *mon homme*, comme vous l'appelez, est un bohème, un viveur. Je ne suis pas si avancé que vous; je suspends mon jugement jusqu'à plus ample informé. Je procède lentement dans mon enquête ; le métier de questionneur n'est pas mon fait ; mais j'ai des yeux, et je m'en sers.

« J'ai suivi votre conseil : il ne sait pas que je suis son frère. A vrai dire, mon entrée fut gauche; Prosper me prit pour un niais. J'en ai appelé, et j'aime à croire qu'il a réformé sa sentence. Nous nous voyons souvent. Ne vous figurez pas qu'il vive dans un grenier, ni que son habit soit percé par le coude. Il habite un appartement de trois pièces bien meublé; sa garde-robe est bien montée. Quelles ressources possède-t-il? Je n'en sais trop rien. Pour le quart d'heure, il ne gagne pas un sou ; il a renoncé au journalisme pour se vouer tout entier à un ouvrage de longue haleine qui doit régénérer la littérature et immortaliser son nom... Ma phrase est un peu longue, comme ses espérances... Il ne vit donc pas de son travail. Peut-être, après avoir dissipé une partie de son patrimoine, a-t-il su se ranger à temps. Cependant je ne serais pas étonné qu'il jouât. Il a le pouls fébrile, le ton saccadé et l'humeur inégale

d'un homme qui entretient des relations suivies avec le hasard. Il y a huit jours, ses pieds ne tenaient pas à la terre, il avait le geste d'un homme qui fait rafle, et en parlant il ouvrait la bouche toute grande comme pour avaler la mer et les poissons. Avant hier, à son air sombre, je crus deviner qu'il avait été décavé la veille dans un tripot. Peut-être me trompé-je ; peut-être est-il sombre ou serein selon que la rime lui vend plus ou moins cher ses faveurs.

« Vous me demandez s'il a des principes. Quelle question, ô naïf notaire ! Sommes-nous bien sûrs d'en avoir, vous et moi ? Nous sommes d'honnêtes gens, parce que nous ne pouvons être autre chose ; mais connaissez-vous de par le monde beaucoup de vertus raisonnées ?... Franchement, mon homme n'est pas un saint. Preuve de cela, c'est qu'il aime à se vanter de toutes les vilenies qu'il n'a pas faites. L'autre jour, il me conta qu'il avait eu plus d'une fois l'occasion de se vendre, qu'on lui avait fait de superbes propositions et qu'il avait refusé les présents d'Artaxerce. Il m'assura aussi que, dans le temps où il écrivait de la critique de théâtre, il n'avait jamais fait *chanter* personne. Pour ne pas demeurer en reste, je lui contai de mon côté qu'un jour j'étais resté tout seul, pendant cinq minutes, dans la boutique d'un orfévre, lequel était sorti pour chercher la monnaie de mon billet, et que je n'avais rien mis dans mes poches. Je le priai, si jamais il écrivait ma biographie, de ne pas oublier ce trait. Il me répondit que le cas était bien différent. Il avait raison ; mais

je ne pus m'empêcher de regretter qu'il eût tant réfléchi sur cette différence.

« Vous me demandez s'il a du talent ; je suis tenté de le croire. Il m'a lu deux cents vers de sa façon où il y a du souffle, de la flamme, des images fortes et hardies. Je préfère ces vers-là, Dieu me le pardonne ! à tous les *Jardins* du monde ; mais je crains qu'il ne soit paresseux. Il n'est pas le maître de ses idées ; elles sont ses maîtresses, qui le mènent où il leur plaît. Son portefeuille est plein de fragments de scènes. Ces fragments réunis formeront-ils jamais une œuvre ? Voilà le *hic*. Le grand drame auquel il travaille ainsi par morceaux est intitulé *le Fils de Faust*, ce doit être *la synthèse du siècle*. Ces grands mots me font peur. En attendant, il est aussi fier de ce qu'il ne fait pas que de ce qu'il fait. En littérature comme en morale, il attache beaucoup de prix à ses mérites négatifs, et s'il se vante de n'avoir fait chanter personne, il se vante aussi de ce qu'il n'écrit plus dans les journaux, de ce qu'il ne fait ni chroniques, ni feuilletons, ni correspondances, ni nouvelles à la main, ni vaudevilles, ni comédies en prose, ni romans. Quand il me récite cette litanie, je pense à ses deux vaudevilles sifflés et à la fable du Renard. Moi non plus, je n'écrirai jamais de vaudevilles ; mais vraiment il me semble que rien n'est plus facile.

« Comprenez-vous bien la situation ? Mon homme a renoncé à la petite littérature pour se consacrer au grand art. Il fait fi de son talent ; il a juré qu'il aurait du génie ou qu'il mourrait à la peine. A merveille. Je

lui reproche seulement de parler du grand art en termes de métier. Il se pique de faire des vers qui aient du *chic ;* il se pique aussi de faire du style. Ce mot ne me plaît pas ; il me semble qu'on a du style et qu'on n'en fait pas. Ce qui est certain, c'est qu'il prend sa vocation au grand sérieux ; il croit à son étoile ; les dieux eux-mêmes lui ont annoncé qu'il avait mission pour régénérer le théâtre. *Le Fils de Faust* ne sera pas seulement un chef-d'œuvre, ce sera un événement. Aborde-t-il ce sujet, sa vaste crinière se hérisse, son œil lance la foudre, c'est Jupiter tonnant. Et ne croyez pas qu'il joue la comédie ; il est tout le premier dupe de ses exagérations ; ses hyperboles lui montent à la tête, il se grise de ses prosopopées. Les poëtes peuvent être des gens très-sincères dans leurs discours, dans leurs actions ; mais il leur est difficile d'être vrais. Par nécessité de métier, ils se passionnent pour des fables, pour des êtres fictifs ; ils mettent ce qu'ils ont de cœur au service de leur imagination. Quand leur cœur se trouve à sec, il est juste que leur imagination le rembourse de ses frais, et ils en arrivent à ne plus bien distinguer ce qu'ils sentent d'avec ce qu'ils invèntent ; sont-ils pris du cerveau, ils croient avoir un polype au cœur. Randoce est extrême en toutes choses ; aucun mot ne lui semble trop fort pour exprimer ce qu'il croit sentir. Ses admirations sont des enthousiasmes, ses joies des délires, ses mélancolies des désespoirs, ses indignations des fureurs. De quoi qu'il s'agisse, il voit tout de suite le parti à tirer de la situation, les ressour-

ces qu'elle offre à l'éloquence ; sa tête est pleine de personnages tragiques ; sans qu'il s'en doute, ce sont eux qui parlent pour lui, qui brodent le canevas. Il y a des gens qui naissent avec des tréteaux aux pieds. La tirade est la seconde nature de Prosper Randoce.

« Ne médisons pas de la poésie, mon cher notaire. Si Prosper Randoce n'est pas un drôle, rendons-en grâce aux rimes riches du romantisme. Elles ont réparé, je crois, autant qu'il était en elles, le vice de sa première éducation. « Je ne suis pas la rose, dit le proverbe persan ; mais j'ai passé près d'elle. » Prosper n'est pas un Pochon ; seulement, élevé par ce juste, il a grandi à son ombre, sucé le lait de sa docte sagesse. Heureusement, parvenu à l'âge de raison, il a senti s'éveiller dans son cerveau le démon des vers ; une muse, une demi-muse s'est approchée de lui ; pour purifier l'air infect et vicié qu'il respirait, elle a brûlé du romarin, de l'encens, un peu de laurier, puis elle a soufflé sur les taies qui couvraient ses yeux, et pour la première fois il a découvert dans le monde autre chose que les fanges de son ruisseau natal... Mon père avait coutume de dire qu'on ne doit jamais désespérer d'un sacripant qui a de l'imagination ; on ne sait tout ce qui lui passe par l'esprit. Ayant le goût de rêver, il se peut qu'un beau jour il imagine de devenir un honnête homme... Je ne prétends pas, monsieur le notaire, que Randoce adore la vertu. A vous parler franc, sa moralité me semble douteuse. Il est ballotté, tiraillé entre des puissances contraires. Ses instincts luttent contre ses rêves, pha-

lange contre phalange : d'une part tout ce qu'il a hérité de son père adoptif, certaine bassesse native, de fâcheux souvenirs, des calculs sordides, des appétits déréglés ; d'autre part ses ambitions littéraires, des convoitises de gloire, le culte de la rime, de nobles fumées. Pochon tire d'un côté, la poésie de l'autre. Qui sera le vainqueur ?... Ce tiraillement perpétuel est un spectacle curieux, mais fatigant. Je crois voir un ballon auquel est attaché une nacelle qui a plus que sa charge. Le ballon veut monter ; si on le laissait faire, il irait jusqu'aux étoiles, mais la nacelle résiste, le ramène en bas. Pour peu qu'il se dégonfle, patatras ! tout tombera dans le ruisseau... Aider Randoce à gonfler son ballon, c'est le meilleur service qu'on puisse lui rendre. Et voilà pourquoi je ne souris point quand il m'annonce que *le Fils de Faust* sera un événement, ou qu'il se vante d'avoir refusé les trésors d'Artaxerce. Tout cela, c'est de l'hydrogène pour notre aérostat.

« Mon cher monsieur Patru, vous avez une idée fixe. Vous tremblez que mon homme ne me mette à contribution. Je lui ouvrirais de bien bon cœur et ma bourse et mon coffre-fort, si je le voyais dans le besoin ; mais tranquillisez-vous. Il ne m'empruntera pas un sou. Il a rompu avec tous ses anciens amis : il tenait, disait-il, à faire peau neuve ; mais quand on a le goût de la tirade, on ne se peut passer d'un confident. Sa bonne étoile lui a fait rencontrer dans la personne de votre serviteur un honnête homme, un naïf quidam, qui ne se mêle point d'écrire, auquel il peut confier sans inquiétude ses pro-

jets et ses espérances, et devant qui son génie fait la roue, exercice éminemment hygiénique. Notre liaison lui plaît; il en sent le prix. Je suis son écouteur d'office, il n'aurait garde de faire de moi son créancier, cela gâterait tout...»

En lisant cette lettre, M. Patru haussa plus d'une fois les épaules. Il répondit sur-le-champ: — « Exécutez religieusement les volontés de votre père. Si votre frère n'est pas dans la gêne, gardez-vous de lui faire des offres de service, ce serait l'induire en tentation; c'est bien cela qui *gâterait tout*. Je suis un têtu, mon cher garçon. Permettez-moi de me défier. Aidez, si cela vous plaît, à gonfler le ballon, mais pendant l'opération ayez l'œil sur vos poches.»

XII

Le jour même où il reçut la réponse de M. Patru, Didier alla faire visite à son frère. J'ai dit que Prosper Randoce avait la vue courte. Les habiles gens savent se servir de ce qui leur manque.

Quand Didier entra, Prosper, qui était assis devant sa table à écrire, tourna rapidement les yeux vers lui, puis il leva les bras au ciel en poussant une exclamation douloureuse, après quoi il s'accouda, la tête basse et cachant son visage dans ses mains: — « Ah! monsieur Dubief! s'écria-t-il (c'était le nom d'un marchand d'objets d'art), vous êtes un terrible homme. On ne traque pas

ainsi les gens. Ma foi! j'en suis désolé, mais aujourd'hui vous n'aurez pas un sou de moi. Les eaux sont basses. La nuit dernière j'ai joué, et j'ai perdu. Faites ce qui vous plaira, remportez vos bronzes, mon bel ami, et la petite Vénus, et le petit christ d'ivoire. Vous m'arracherez le cœur. Que vous importe? Ces petites bêtises-là, voyez-vous, étaient ma consolation, ma joie, les délices de mes yeux et de mon âme. Je n'avais qu'à les regarder et mon cœur entrait en danse, mes idées prenaient des ailes, il leur poussait des rimes à la tête et aux pieds, comme en avril poussent les bourgeons au bout des branches... Désormais il n'y aura plus rien là, plus rien!...» Et il s'appliqua un grand coup de poing sur le front.

Il avait débité ce petit discours tout d'une haleine et avec une telle volubilité que Didier n'avait pu placer un mot. Celui-ci se fit enfin reconnaître, et Prosper joua la surprise avec un parfait naturel. — Eh quoi! c'est vous, mon cher! dit-il. Prenez-vous-en à mes yeux: ce n'est pas le premier tour qu'ils me jouent; mais aussi que ne parliez-vous? C'est votre paletot gris qui est cause de ma méprise. Cet enragé M. Dubief s'habille de gris comme vous. Franchement je n'avais pas la conscience tranquille à son endroit; une conscience troublée évoque des fantômes... — Et à ces mots éclatant de rire : — Allons, j'en serai quitte pour la peur. « Remettons-nous, seigneur, d'une si chaude alarme.» Asseyez-vous là et causons de quelque sujet plus récréatif.

Didier s'assit : on causa théâtre, mais la conversation

languissait; Prosper semblait distrait. — Qu'avez-vous? lui dit son frère. Vous êtes tout rêveur. Permettez-moi de vous faire une question. Combien devez-vous à M. Dubief?

— Ah çà! qu'est-ce qui vous prend? s'écria Prosper en se renversant dans son fauteuil. Laissez-moi donc tranquille avec ce diable d'homme. Je ne pense à lui que lorsque je le vois ou que je crois le voir.

— Répondez-moi, insista Didier. Combien lui devez-vous?

— Si vous y tenez... Eh! mon Dieu! une bagatelle, une misère,... quinze cents francs. Laissez-moi faire, demain soir je serai en veine :

> J'ai dans le cœur, Hector, un bon pressentiment.
> Et je dois, dès demain, gagner assurément.

— Si M. Dubief est pressant, repartit Didier en regardant Prosper avec attention, je connais un meilleur moyen de vous acquitter. Demandez-moi de vous avancer cette somme.

Les yeux de Randoce s'enflammèrent. Il eut soin de détourner la tête pour dérober son émotion à Didier. Puis faisant un bond : — Ah! pour cela, non! s'écria-t-il. Non, mille fois non. Je ne vous emprunterai jamais un liard, mon cher. Primo vous êtes quelque peu mon ami, et j'ai le culte de l'amitié. Les questions d'argent, voyez-vous, commencent toujours par être délicates et finissent quelquefois par être indélicates... D'ailleurs

vous m'avez l'air d'un charmant garçon, d'une bonne pâte d'homme. Vous seriez le plus commode des créanciers. Avec vous je ne me gênerais pas; je m'acquitterais Dieu sait quand. Votre indulgence serait funeste à ma petite moralité, dont je prends le plus grand soin.

— Ah! par exemple, il ne tiendrait qu'à vous d'être exact, répliqua Didier. Si bon garçon que je sois, je ne m'y opposerais pas.

— Passe encore, poursuivit Prosper, passe encore si j'étais en peine de mon dîner de ce soir. Je ne me ferais pas conscience de recourir à vous;.. mais des bronzes! une Vénus! des amours! c'est du superflu. Tant pis pour moi si j'ai des caprices dispendieux. Faites monter ici l'un de ces bourgeois qui passent dans la rue, le premier venu, et demandez-lui si pour faire de beaux vers Prosper Randoce a besoin de posséder une table en acajou garnie de colifichets! — Maroufle, me dira-t-il, rends-toi justice et bénis la Providence si elle te donne des chemises et un grabat... Ce gros monsieur a pour principe que les greniers ont été inventés pour les poëtes et les poëtes pour les greniers. Peut-être même lui a-t-on conté que les rossignols chantent mieux quand on leur a crevé les yeux...

— Je ne suis pas assez bourgeois pour vous reprocher vos bronzes, interrompit Didier avec un peu d'impatience; mais je suis trop votre ami pour ne pas regretter que la vue d'un paletot gris vous cause de si vives émotions.

— Ne craignez pas pour moi les émotions. Qu'est-ce

que le talent? Une fièvre qui raisonne. Les adoucissants ne lui valent rien. On ne se grise pas de bouillon, et sans une pointe d'ivresse adieu l'inspiration !... Autrefois, mon cher, j'avais à mes trousses toute une meute de créanciers. De tous ces croquants, il ne m'est resté que Dubief. Ne m'ôtez pas Dubief. Je suis un garçon très-rangé. En fait de folies, je me suis réduit à la portion congrue. Tel que vous me voyez, je possède de petites rentes; oh! très-petites par exemple, tout juste assez pour vivre, et (admirez ma sagesse!) c'est bien à cela que je les emploie. J'ai dressé mon budget ou plutôt mes deux budgets, l'ordinaire et l'extraordinaire, le budget des besoins et le budget des caprices... Et tenez, quand je vous disais tout à l'heure, croyant parler à Dubief, que mon escarcelle était vide, je mentais impudemment. Il y a dans ce tiroir un petit rouleau de napoléons qui doit me servir à payer mon terme le mois prochain. Je suis le modèle des locataires, toujours prêt à l'échéance. Vous voyez que je pourrais payer un à-compte à Dubief; mais la sévérité de mes principes ne me permet pas de prendre un centime sur mon budget ordinaire pour payer Dubief. Les virements répugnent à ma conscience. Que diable ! on a des principes ou on n'en a pas. Pour payer Dubief, — c'est un nom générique : mes Dubiefs sont mes caprices, — autrefois, pour payer mes caprices, je faisais de la copie pour un journal à deux sous. J'en pourrais faire encore, ma prose est cotée cher sur la place; mais que les principes sont gênants ! J'ai juré de ne plus écrire une ligne de prose,

et je tiendrai parole. Jouer est plus honnête... Ne faites pas la grimace ; je vous parle d'un petit baccarat, tranquille, discret. Que voulez-vous? j'ai un bonheur insolent. J'ai perdu hier, je me rattraperai demain, et Dubief aura son à-compte.

C'est toujours là qu'il en revenait. Didier fit un effort, accoucha d'un sermon en trois points contre la fureur du jeu. Prosper l'écouta en silence ; il s'était levé et se promenait à petits pas dans la chambre, rentrant sa tête dans ses épaules, comme un homme qui reçoit une averse. Didier était, à vrai dire, un médiocre prédicateur; sceptique par tempérament, il estimait que toutes les vérités morales sont à demi fausses. Une telle disposition d'esprit est peu favorable à l'éloquence; les mais et les si sont un grand rémora pour un orateur. Il ne laissa pas de s'évertuer. — Faisons un traité, dit-il par manière de péroraison. Je vous avancerai les quinze cents francs, vous paierez Dubief, et vous me promettrez de rester quinze jours sans toucher une carte. Il y a commencement à tout. Pendant ce temps, vous inventerez une autre façon de passer vos soirées...

— Et le diable n'y perdra rien, dit Prosper; mais si je ne joue plus, dites-moi, je vous prie, où je me procurerai de quoi vous rembourser.

— Je prendrai patience, j'attendrai jusqu'à la première représentation du *Fils de Faust ;* mais je veux vous proposer autre chose. Vous avez beau dire, vous ne me persuaderez pas que les poursuites d'un créancier et les émotions d'une partie de baccarat aient jamais donné

du génie à personne; je me défie de la fièvre et des fiévreux. Il faut se bien porter pour écrire des vers qui se portent bien; il y a de la joie dans tous les chefs-d'œuvre, la joie d'un esprit qui s'est affranchi de la vie et voit tout d'en haut. Si j'étais poëte, je me ferais un devoir d'être heureux, et à cet effet je tâcherais d'avoir peu de besoins...

— Ta! ta! ta! interrompit Prosper. Je vous vois venir; nous reprenons tout doucement le chemin du grenier. Halte-là! Le grenier ne me plaît pas, et j'ai la sainte horreur des *balançoires*...

Mais vous aviez, disiez-vous, une proposition à me faire.

— La voici : je possède en Dauphiné, près de Nyons, un assez joli castel. J'y retournerai avant peu. Si vous étiez sage, vous partiriez avec moi. Je vous offre un appartement commode, en bon air, en plein jour, autant de pièces qu'il vous plaira. Vous auriez sous la main des bois, des rochers, des solitudes. Silence parfait; nous tiendrions les fâcheux à distance. Pour quelque temps, vous oublieriez Dubief, tous les paletots gris, tous les tapis verts du monde, toutes les petites et grandes servitudes qui grèvent votre vie. Libre de tout tracas, tranquille comme un cerf au ressui, vous auriez le cœur à l'ouvrage et des facilités de composer et d'écrire dont vous seriez confondu. Tout coulerait comme de source, avec liberté, avec bonheur. Quel fraîcheur de style! quelle vivacité de coloris! Je veux qu'avant six mois d'ici *le Fils de Faust* soit parachevé. Et je suspendrai à

la porte de ma maison un écriteau portant : C'est ici que le grand homme écrivit son premier chef-d'œuvre.

Pendant ce discours, Randoce faisait une étrange grimace. — Ma parole ! s'écria-t-il en s'inclinant jusqu'à terre, vous êtes prodigieux. Je vous proclame le premier homme du monde pour dire agréablement des choses lugubres;... mais c'est un enterrement de première classe que vous me proposez-là ! Serviteur à votre seigneurie ! On ne respire qu'à Paris, on ne travaille qu'à Paris, et il y a plus d'esprit dans un méchant pavé de la rue Mouffetard que dans tous les rochers dauphinois dont vous me faites fête.

— Ma seigneurie n'est pas encore sur son départ. Promettez-moi de réfléchir à ma proposition. Vrai, vous auriez tort de la refuser.

— Soit ! j'y réfléchirai. Je suis capable de tout pour obliger mes amis.

Didier se retira ; une demi-heure après, Prosper avait en main quinze billets de cent francs que lui apporta Baptiste. Il les compta et recompta ; il contemplait avec admiration cette petite liasse qui lui paraissait pleine de promesses. — Ah çà ! disait-il, c'est un homme unique que ce Peyrols, un homme des anciens jours, un vrai trésor. Ce qui m'arrive n'est pas de l'histoire, c'est de la légende. Voilà un garçon qui vit à Nyons et qui y lit des vers : premier miracle ; il entend parler des *Incendies* : second miracle ; il les achète et les admire : troisième miracle, plus fort que les deux autres ensemble. Il accourt bride abattue à Paris pour m'ap-

prendre que je suis un grand homme, ce dont je me doutais; je le reçois comme un chien dans un jeu de quilles, il ne se rebute pas, il entreprend de m'apprivoiser, et au premier signe que je lui fais : Baptiste, allez porter quinze cents francs à mon ami le grand homme en lui demandant pardon de la liberté grande... Mais quel est donc ce secret? Apparemment cet aimable gentilhomme s'ennuyait à mourir dans sa gentilhommière; pour se dégourdir, faute de mieux, l'idée lui est venue de jouer le rôle de petit Mécène... A moins qu'il ne soit affilié à la société de Saint-Vincent-de-Paul... Cependant il n'a pas l'air dévot, et sa petite homélie, froide à la glace, était plus philosophique que chrétienne... Prosper, mon ami, gardons-nous d'approfondir ces mystères sacrés, insondables à notre faible intelligence. Ceci du moins est clair...

Et il contempla une fois encore les billets avant de les serrer dans son bureau. Il va sans dire qu'il se promettait de tenir son aventure secrète; la modestie de Didier ne courait aucun risque, Prosper n'était pas disposé à faire bruit de ses libéralités. Il aurait voulu rendre *le trésor* invisible pour tout autre que lui, le mettre sous clef. Il était de l'avis de La Rochefoucauld, qui a dit qu'un honnête homme est un trésor caché, et que celui qui l'a trouvé fait fort bien de ne pas s'en vanter.

Là-dessus, comme pour confirmer le mot de Didier que le bonheur féconde le talent, il se sentit pris d'une furie de travail, et après avoir passé deux ou trois fois la main sur son front ossianique il écrivit d'arrache-

pied une tirade de soixante alexandrins, qu'à peine les eut-il achevés il déclama d'une voix tonnante. Il y en avait sur le nombre deux ou trois qu'un grand poëte n'eut pas désavoués ; le reste était un pâle et maladroit pastiche d'*Hernani*. Après s'être essayé dans le genre de la poésie réaliste, se dégoûtant de la physiologie, il en était revenu aux grands modèles romantiques. Son tort était de trop se ressouvenir en écrivant et de prendre pour des trouvailles de son génie toutes les bonnes aubaines de sa mémoire. Le *Vieillard stupide, il l'aime !* et le *Charlemagne, pardon !* étaient ses deux chevaux de bataille ; il les fourrait partout, avec des dagues, des lances, des échelles de corde, des sons lointains de cor dans l'ombre, des casaques de soie, des chapeaux à plume et toute la défroque fripée du romantisme. Il est dangereux de faire redire à une petite trompette les éclatantes fanfares d'un clairon de haut bruit.

Quand il eut fini, il s'en alla dîner, voyant l'avenir en rose et chantonnant entre ses dents : — Didier, mon ami, si tu n'existais pas, il faudrait t'inventer !

De son côté, Didier faisait ses petites réflexions. Prosper l'avait-il pris, oui ou non, pour M. Dubief. Cet important problème lui tenait l'esprit en suspens ; il ne savait comment s'y prendre pour éclaircir ses doutes. — Je suis tenté de croire, se disait-il, que Prosper est sincère et que Randoce est habile. Prosper part de la main, il n'est pas maître de son premier mouvement, il m'a confessé naïvement qu'il avait des goûts dispendieux et

que le jeu fournit à sa dépense. Randoce l'a laissé dire; ce Randoce me connaît bien, il a deviné que la franchise a des séductions auxquelles je ne résiste pas. Reste à savoir si c'est Prosper ou Randoce qui est myope et lequel des deux a imaginé que mon paletot gris ressemble à celui de M. Dubief.

Didier n'était pas sans se faire quelques reproches; il sentait qu'il avait mal rempli ses fonctions de tuteur, faiblement prêché contre le jeu et mis trop d'empressement à offrir les quinze cents francs. Son laisser-aller, son extrême facilité d'humeur, risquaient, comme le lui écrivait M. Patru, d'induire son frère en tentation. Le lendemain, pour l'acquit de sa conscience, il résolut de se rendre chez M. Dubief, et, tout en marchandant quelque objet d'art, de s'informer si Prosper avait payé sa dette. M. Dubief était un homme à voir, et qui pouvait lui fournir d'utiles renseignements sur son Télémaque. Il se mit en chemin; arrivé à la porte et comme il avait déjà la main sur le bouton, le cœur lui faillit. La petite enquête qu'il s'était proposé de faire répugnait à sa délicatesse; il tourna bride et s'en alla. Cependant il ne tarda pas à se reprocher sa lâcheté, il revint sur ses pas, et, sa résolution faiblissant de nouveau, il perdit une demi-heure à passer et repasser devant le magasin. Enfin, prenant son parti, il entra d'un air délibéré, sous le prétexte d'examiner un charmant groupe d'Andromède et de Persée qui était exposé à la vitrine. Pendant qu'il devisait avec M. Dubief, le nom de Randoce lui vint plus de dix fois au bout de la langue; impossible de

l'articuler, ses lèvres se raidissaient, et il se retira en emportant l'Andromède, dont il n'avait cure, et sans avoir hasardé une question. Pour se consoler, il se dit que souvent on atteint mieux le but par une générosité qui ne prévoit rien que par l'excès des petites précautions. Son frère serait sensible à la délicatesse de son procédé; en s'en remettant à sa parole, il le piquerait d'honneur; lui témoigner une entière confiance, c'était l'aider à gonfler son ballon. Que ne se dit-on pas pour se persuader qu'en suivant son humeur on agit par principes?

XIII

Un soir qu'il neigeait à gros flocons, Didier, renonçant à sortir, s'enveloppa dans sa robe de chambre, chaussa ses pantoufles, et s'établit au coin de son feu. Les pieds allongés sur les chenets, il ouvrit un volume de Shakspeare et relut *le Songe d'une nuit d'été*. Le touchant de sa baguette, Titania le transporta en un clin d'œil dans ce bois « où le thym exhale ses senteurs, où croissent les grandes primevères et les violettes au front penché.» Devant ses yeux voltigeait l'essaim des fées, les unes mouchetant de rubis la robe d'or des primevères, d'autres, les mains enlacées, dansant des rondes au bord d'une claire fontaine, d'autres encore enlevant ses ailes à la chauve-souris pour en vêtir les sylphes ou pourchassant le hibou criard qui, toute la nuit, insulte et

gourmande les esprits de l'air. La tête pleine de rêves, les yeux pleins de visions, Didier avait perdu terre depuis longtemps, quand tout à coup, vers onze heures, un violent coup de sonnette ébranla la maison. L'instant d'après, la porte du salon s'ouvrit, et Prosper entra avec fracas, le chapeau sur la tête, au grand ébahissement de Baptiste, qui n'admettait pas qu'on se présentât si cavalièrement devant *monsieur*. Prosper avait le teint échauffé, l'œil allumé; on pouvait supposer, sans lui faire tort, qu'il avait fait à son dîner de copieuses libations. Il était enveloppé d'un grand manteau couleur de muraille qui lui descendait jusqu'aux talons, et dans l'ampleur duquel il cachait quelque chose. Ce quelque chose était sûrement une femme, car Didier voyait passer par-dessous le manteau, à côté des bottes de son frère, deux petites bottines de prunelle.

— Devinez ce que je tiens là! s'écria Prosper. Combien m'en donnez-vous?

Comme Didier ne sonnait mot : — Sotte quèstion! poursuivit-il. Ce que je tiens là, je ne vous le donnerais ni pour or, ni pour argent, et quand vous m'offririez en échange vos sept châteaux de Bohême, pour rendre le troc égal vous me devriez du retour... Attention, le spectacle va commencer. Il vous est permis de voir, et même de toucher... Compagne de ma misère, consolatrice de mes douleurs, ange de ma vie, muse de mon génie, sortez de la nuit où se dérobe votre beauté.

A ces mots, le manteau s'entr'ouvrit et laissa paraître les deux yeux les plus émerillonnés que Didier eût

jamais vus. — Elle s'appelle Carminette, poursuivit Prosper.

Et, prenant la jeune fille par les deux mains, il la fit pirouetter. — Eh bien! qu'en pensez-vous? Êtes-vous connaisseur? Que vous semble de ce minois chiffonné, de cette coiffure hurlupée? Peut-être préférez-vous la Vénus de Milo. La Grèce ne s'y connaissait pas. Vivent les nez retroussés!... Et vous, ma fille, soyez sage. Monsieur est mon ami et, qui plus est, gentilhomme. Ne cassez rien ici, observez-vous, châtiez votre langage, et quoi que nous disions, ne faites point de commentaires à la hussarde.

Puis, la conduisant devant Didier: — Regardez-la bien, tout à l'heure vous l'entendrez. Vous êtes né, mon cher, sous une heureuse constellation. Vous êtes le premier à qui je montre cette dixième muse. Je la tiens cachée à tous les yeux jusqu'à ce que l'heure ait sonné de la révéler au monde. La petite fille que voici est un prodige, une étoile en espérance; elle dépassera les plus fameux modèles; ce qu'on vante aujourd'hui pâlira devant sa gloire. Un jour tous les cafés-chantants se la disputeront à prix d'or. Elle a cent mille livres de rente dans le gosier. Vous en jugerez tout à l'heure...

Didier ne bougeait non plus qu'une souche. Carminette s'était inclinée vers lui et le tenait sous le feu de son regard. Ces yeux de chat sauvage, dont il sentait l'égratignure, lui causaient un singulier malaise. Il venait de se plonger dans toutes les féeries de Shakespeare; il avait dans la tête des Hélène, des Hermia, des Hip-

polyte, des Titania, toute une légion de fantômes aériens, tout ce qui voltige et bourdonne au fond des bois dans une nuit d'été. Et tout à coup il se trouvait en présence d'une méchante robe de soie reprisée, d'une petite fille qui n'était pas jeune, d'un gamin qui semblait être une femme, d'une femme qui était un à peu près de hussard, — fruit très-vert et très-mûr, commencement qui était une fin. Plus de page à tourner : le premier mot du livre était le dernier. Ni figure, ni beauté, ni grâce, et, chose étrange, les yeux ne pouvaient se détacher de cette laideron. C'était un charme ou plutôt un sortilége; elle attirait le regard comme l'aimant attire le fer. Ni sexe, ni âge; elle avait enjambé la vie d'un seul bond et se trouvait à l'autre bout avec des joues roses. Son sourire disait qu'elle n'avait plus rien à apprendre, et pourtant il y avait de l'ingénuité dans son effronterie. Elle n'eût rien inventé par elle-même, mais elle avait eu d'habiles maîtres qui lui avaient seriné la vie; sa mémoire étant bonne, elle savait sa leçon sur le bout du doigt. Titania et Carminette! quel contraste!... La jeune fille devina tant bien que mal l'impression qu'elle produisait, et sourit. — Mon bon, dit-elle à Prosper, il faut nous en aller. J'intimide monsieur.

— On a vu des héros, dit Prosper, qui se troublaient devant une bergère.

— Ah! permettez, repartit Didier en se faisant une contenance, je suis un provincial qui vois pour la première fois une étoile. Toutes les nouveautés m'étonnent; par bonheur mes étonnements ne durent guère.

— Il a retrouvé sa voix, dit Carminette en essayant un pas de zéphire. Le voilà parti. Tout à l'heure nous aurons un discours... J'aimerais mieux un gloria.

Didier sonna Baptiste, lui commanda de préparer un punch, après quoi Prosper commença en termes pompeux la biographie de Carminette. Cette humble piqueuse de bottines avait été découverte par lui dans un bal public où elle tentait vainement fortune, la plupart des hommes étant trop sots pour soupçonner à la simple vue d'un diamant brut ce que sera le bijou monté. Lui, Prosper, de son œil d'aigle, avait deviné sur-le-champ Carminette et le miraculeux génie qui dormait dans cette tête inculte, comme le feu sommeille dans les veines du caillou. Sans lui, le monde eût à jamais été privé de cette étoile. Il l'avait mise dans ses meubles et s'était chargé de son éducation; il composait pour elle tout un répertoire de chansons qu'il lui apprenait à chanter et à mimer, lui enseignant en outre les quatre arts libéraux, c'est-à-dire à marcher, à danser, à se coiffer et à rire. Le noviciat de Carminette touchait à son terme; bientôt Prosper *lancerait* cette prodigieuse enfant, dont le talent éclaterait comme un coup de foudre sur Paris confondu. Elle était sa fille, son élève, sa découverte, son œuvre, son invention; il s'était imposé pour elle les plus lourds sacrifices; elle le paierait au centuple de toutes ses avances. Un immense avenir était promis à cet immense génie.

On a remarqué que tout écrivain a son mot favori, qui revient constamment sous sa plume. Dans telle page

de Bossuet, on trouve jusqu'à sept fois le mot *grand*, *noble* était cher à Buffon. *Immense* était le mot de Prosper. En lui, hors de lui, il n'apercevait que des immensités.

Carminette l'écoutait en silence faire son éloge; on ne sait ce qu'elle en pensait. Seulement, lorsqu'il parla de ce qu'elle lui coûtait, elle jeta un regard expressif sur sa robe fripée et marmotta sentencieusement entre ses dents : Qui veut se servir de la mule doit la ferrer; et là-dessus elle se mit à trotter dans la chambre, faisant claquer ses doigts comme des castagnettes, furetant partout, ouvrant tous les tiroirs, soumettant tout ce qu'ils renfermaient au triple examen de ses ongles, de ses yeux et de sa langue; puis, s'avisant qu'elle était décoiffée, elle se glissa dans le cabinet de toilette, dont elle sut trouver le chemin comme si elle avait connu tous les êtres de la maison. Elle y mit tout en désordre, cassa deux flacons, et reparut avec une coiffure savamment ébouriffée et très-saugrenue comme son visage. Didier commençait à se familiariser avec elle. Carminette avait beau tourner autour de lui, l'égratigner de ses yeux, le mordre de son sourire, il ne sourcillait pas. Il était en chemin de découvrir que les étoiles sont moins compliquées qu'il ne semble.

Baptiste apporta le punch. Aussitôt que Carminette eut vidé son verre : — Ma chère enfant, lui dit Randoce, le moment est venu de donner à monsieur un échantillon de votre savoir-faire. Attention, ma fille! Faites honneur à votre maître. Beaucoup d'épices et servez chaud!

S'étant levée, le nez au vent, le poing sur la hanche, elle entonna une chanson intitulée *la Vache qui galope*, ramassis d'inepties dont les trois quarts furent perdus pour Didier. Son premier mouvement fut de se boucher les oreilles. Carminette avait une voix aigre, rauque, qui raclait le tympan, des notes de fausset qui le déchiraient; cette voix ne semblait pas humaine : on eût dit tantôt le gémissement d'une porte qui grince sur ses gonds, tantôt le piaulis d'une perruche et tous les cris divers d'un chasseur qui froue. Cependant à peine eut-elle entamé le second couplet que Didier fut pris d'une curiosité plus forte que sa répugnance; il y avait dans cette étrange musique endiablée une sorte de ragoût dont il sentait la pointe. Il se débattit quelque temps contre ce plaisir malsain, puis il y céda et devint tout yeux, tout oreilles. Où la *maestria* va-t-elle se nicher? Carminette avait de merveilleuses façons d'ouvrir la bouche, de la fermer, de lancer la note, de la retenir, de remuer sa tête, ses épaules, ses hanches; elle disait le mot et faisait deviner la chose. Chacune de ses intonations était riche de sous-entendus; ses yeux et ses sourires semblaient jouer de la griffe et emportaient la pièce. Et que dire de ses gestes? Rien de plus admirable que la chiquenaude dont elle accompagnait le refrain de chaque couplet, chiquenaude à jeter en l'air la morale, tous les corps de l'État et tous les cultes reconnus. Cette chiquenaude était un chef-d'œuvre, une protestation sans réplique contre l'ordre de choses établi; cela disait clairement : Il n'y a plus rien. Du reste Carminette savait ce

qu'elle valait et se prenait au sérieux. Comme tous les grands artistes, elle aspirait à la perfection, elle poursuivait son idéal, qui était le sublime de la désinvolture.

En ce moment, elle était presque belle; c'était une muse de carrefour, une muse crottée et *hume-vent*, née d'un ruisseau à l'heure où une étoile s'y mirait, et qui ramassait les fanges de son Hippocrène natal pour les jeter à la face de l'univers. Hautaine, superbe, la narine frémissante, promenant autour d'elle ses yeux effrontés, elle exprimait par son chant, par ses regards, par son geste, une passion qui est, je crois, d'invention moderne, et qu'on pourrait appeler le mépris du mépris.

Elle avait cessé de chanter, que Didier l'écoutait encore. Revenant à lui, il secoua les oreilles, tambourina un instant sur la table; puis se tournant vers son frère, il lui dit d'un ton sardonique: — Permettez-moi de vous féliciter, mon cher ami. Vous me voyez confondu de ce que je viens d'entendre. Vous savez tout concilier. Mlle Carminette est un ange, comme vous dites, et cet ange est par-dessus le marché une affaire d'or.

Mais Prosper n'était pas tout à fait content. A son avis, Carminette avait manqué certains traits, certains effets. Il la reprit de ses fautes avec une gravité doctorale, lui représenta que l'art a des délicatesses infinies où l'on n'atteint que par une longue et persévérante pratique; il lui fit redire un couplet dont elle ne faisait pas assez valoir les beautés. Tel Garcia donnant leçon à la Malibran, tel le Pérugin faisant crayonner dix fois au jeune Raphaël le doux profil d'une madone. La fameuse

chiquenaude laissait aussi à désirer; ce n'était pas encore la chiquenaude idéale qu'avait rêvée Prosper. Il disait à Carminette : — « Polissez-la sans cesse et la repolissez. »

— Vous êtes par trop exigeant, interrompit Didier. Ne la grondez pas; elle travaille bravement à sa perfection. Si elle n'est pas encore accomplie de tout point, il ne s'en faut guère. Je bois à son immense avenir.

A ces mots, il offrit à Carminette un verre de punch, mais elle lui tourna le dos; elle commençait à s'apercevoir que son sourire était pétri de sournoiserie. Depuis qu'elle ne le gênait plus, il l'ennuyait. Elle fut se blottir dans un coin du canapé, et bientôt, allongeant ses jambes de sauterelle sur le damas, elle ne tarda pas à savourer les douceurs d'un angélique sommeil.

Pendant que l'étoile s'endormait, son cornac vidait verre sur verre. Didier espérait que ces fréquentes rasades le rendraient expansif, et qu'adroitement interrogé son demi-frère lui livrerait enfin tous les secrets de sa vie : il n'en fut rien. Plus Prosper buvait, plus il semblait maître de lui-même. Il demeura perché sur les hautes cimes de la théorie et ne mit pas une fois pied à terre.

— Je suis bien aise de voir, lui disait Didier, que le grand art n'absorbe pas tous vos instants. Il vous laisse des loisirs pour composer des pièces... comment dirai-je?... d'un genre plus facile, plus familier. Vous menez tout de front, *le Fils de Faust* et les turlutaines.

— Je fais tout ce qui concerne mon état, répondit-il brusquement. Vous verrez beau jeu, si la corde ne rompt. N'est-ce pas Socrate qui disait qu'il ne faut rien mépriser? Le théâtre de la foire, le grand-opéra, la bohème, le parnasse, qu'importe? L'art est toujours l'art, et tous les quinquets se valent. Je mets du style dans mes turlutaines. Le style est tout. La petite en a, et je vous prie de croire que j'y ai pris peine. Foin des pédants! Tant vaut l'artiste, tant vaut le genre. Que Pierrot s'enfarine! s'il a du style, je le salue roi... Voltaire a dit un beau mot : donne à ton être tous les modes imaginables : — ce qui signifie : tâche d'avoir Carminette, tâche d'avoir des duchesses... De l'un à l'autre pôle étends tes bras immenses!... J'ai Carminette, j'attends encore les duchesses.

Il se leva, s'adossa contre la cheminée, passa sa main dans ses cheveux, et d'une voix sombre et fatidique : — Qu'est-ce qu'un poëte? s'écria-t-il. Un homme complet.

— Tranchons le mot, un homme immense, interrompit Didier en souriant.

— J'ai dit un homme complet, reprit-il. L'homme qui a tout vu, tout compris, tout observé, tout ressenti, voilà le poëte. Il a dix âmes, dix vies; Pipelet n'en a qu'une, et encore!... Il y a deux espèces d'hommes, ceux qui produisent et ceux qui jouissent; le poëte seul est à la fois producteur et *jouisseur;* il produit parce qu'il jouit. Comme le chyle se transforme en sang, ses plaisirs se convertissent en images et en mélodies; il

chante parce qu'il aime, il aime parce qu'il a besoin de chanter. Les rossignols en font autant. Permettez-lui d'être égoïste. Que Pipelet soit heureux, cela n'intéresse que Pipelet, il n'y en a que pour lui; mais quand le poëte jouit, il met l'univers de part dans ses joies. Ses transports sont des félicités publiques... O profond mystère de l'inspiration! Le subtil arome d'une goutte de fin moka, le fumet d'une perdrix cuite à point, le parfum d'une rose ou d'une almée... qu'est-ce que cela? dites-vous. Et moi je vous dis : cet arome, ce fumet, ce parfum, c'est de la poésie latente. L'idée est là, insaisissable, invisible; elle entre au cerveau du poëte, elle en ressort avec des ailes, vêtue d'or, de pourpre, de lumière et d'une impérissable beauté. Voilà ce qu'on appelle un chef-d'œuvre... Donnez donc au poëte le moka, des almées et tous les biens de la terre à discrétion; vous en serez récompensé dans ce monde et dans l'autre... Il est des jours où je meurs d'envie de froisser entre mes doigts des colliers de perles, des aigrettes de rubis, des rivières de diamants. Ce froufrou me ferait venir à l'esprit des idées que personne n'a eues, que personne n'aura jamais. D'autres fois, je rêve d'une tonne d'or... Hélas! mon tonneau est vide, c'est celui de Diogène... Parole d'honneur! les hommes sont stupides. Otez à Pipelet ses écus et donnez-les au poëte, après quoi vous expliquerez à Pipelet que vous l'expropriez pour cause d'utilité publique; vous lui devez, j'en conviens, cette explication. Moi, je voudrais que dans tous les pays civilisés on inscrivît chaque an-

née au budget une somme de dix millions pour procurer des jouissances aux écrivains. Chacun se ferait servir à son goût. Distribués avec intelligence, ces dix millions feraient éclore des chefs-d'œuvre par centaines; un grand siècle s'ouvrirait pour la littérature... Mais quoi! nous nous croyons civilisés et parmi tant de princes qui font profession de protéger les arts, en est-il un seul auquel la fantaisie soit venue de faire asseoir un poëte sur son trône en lui disant : Mets-toi au large, mon garçon, et règne à ma place pendant six mois, à la seule condition que tu nous conteras exactement tout ce que tu auras vu de là-haut.

— Et si le poëte prenait goût au trône et refusait d'en descendre? objecta Didier.

— Ce serait trop d'honneur pour le trône, reprit Prosper. Et s'échauffant en son harnais : — Race de bourgeois encroûtés, de tripoteurs de bourse, de moralistes de caserne, courtisans de la matière, contempteurs des choses de l'esprit, que vous importe que la société ait du génie sur la planche?.., Il faut, morbleu! que cela change. Les temps sont mûrs; nous referons le monde. Dans la société nouvelle, le génie sera l'enfant gâté du législateur. Bien logé, bien nourri, il aura tout sous la main; pour fertiliser son cerveau, on le gorgera de plaisirs. Dès sa jeunesse, on l'environnera de belles choses, de beaux meubles, de belles étoffes, de beaux tableaux, de belles statues, de belles femmes... Des femmes surtout! Il nous en faut beaucoup, et la brune et la blonde, et des beautés malaises, et des

beautés tongouses, des écureuses de vaisselle, des bayadères et des houris. Le poëte qui aurait expérimenté toutes les variétés de l'amour serait plus grand que Shakespeare, plus grand qu'Homère. Quelle richesse de palette! quelle prodigieuse diversité de nuances! Il aurait tous les tons, tous les styles; les âpres et dévorants soleils de l'Afrique, les lunes mélancoliques du Nord, l'infini des savanes, le silence des déserts, le mystère des brouillards, il mettrait le monde entier dans son œuvre... Un sérail! il me faut un sérail. Cou d'albâtre, bouche de corail, étoile du matin, tourment de l'âme, accourez! Mon cœur est de taille à vous loger toutes; vous me donnerez le bonheur, je vous donnerai la gloire... Un sérail et des tonnes d'or! Il ne m'en faut pas davantage, et je compterai mes jours par des chefs-d'œuvre.

Ainsi parlait Randoce, d'une voix de stentor, l'œil étincelant de convoitise, les bras étendus et frémissants. Didier contemplait avec stupeur les mains crochues de son demi-frère, il lui semblait voir deux serres ardentes à la prise, ou, pour mieux dire, deux gouffres béants, prêts à engloutir sans rémission toutes les mines du Potose et tous les diamants du Brésil.

— Peut-être avez-vous raison, lui répondit-il froidement; mais à ce compte le plus grand des poëtes serait le Grand-Turc. Vous alléguerez que c'est un sournois qui s'est donné le mot pour ne rien dire, et que si vous étiez à sa place... Qu'en sait-on ? Voyez mon innocence : j'avais cru jusqu'aujourd'hui que c'est l'ima-

gination qui fait le poëte. Je ne veux pas qu'il pâtisse, la pauvreté diminue l'homme; mais qu'a-t-il besoin d'un trône et de posséder l'univers? Aspirant après ce qui lui manque, il aura de quoi rêver... Et tenez, ajouta-t-il en montrant du doigt Carminette endormie, à quoi tient-il, homme d'imagination, que cette charmante fille ne vous soit tout un sérail? Et qui vous empêche de voir en elle tour à tour, selon les besoins du moment, une piqueuse de bottines, une étoile, une duchesse, une beauté malaise, une almée, une bouche de corail et une tonne d'or?

Prosper fit un haussement d'épaules. Il s'approcha du canapé, et, se croisant les bras, regarda fixement Carminette; puis, l'ayant secouée, il la mit sur ses pieds, l'enveloppa dans son manteau et l'entraîna vers la porte. — Allons-nous-en, ma pauvre fille, dit-il; on se moque de nous. — Au moment de sortir, Carminette, qui avait repris ses sens, se retourna vivement vers Didier, et lui envoya, à travers la chambre, en signe d'adieu, une chiquenaude qui cette fois ne laissait rien à désirer.

Didier arpenta longtemps le salon, les mains derrière le dos. Si Carminette lui avait dit en partant : Je reviendrai demain! — il l'eût prise volontiers au mot. — N'en aurai-je jamais fini avec mes curiosités? pensait-il: je sais ce qu'elles durent. Et par un caprice d'imagination il songea tout à coup à sa cousine, à ses cheveux d'or, à sa couronne de coquelicot, souvenir presque effacé de sa mémoire. Il eut honte des compa-

raisons involontaires qui se présentaient à son esprit; il en demanda pardon à Mme d'Azado. Pendant une heure, il ne fit qu'aller et venir, regardant tour à tour le sofa où s'était couchée Carminette et la cheminée contre laquelle s'était adossé Prosper pour prononcer son discours du trône. — C'est singulier, se disait-il; mon frère et moi nous sommes bien différents l'un de l'autre, et pourtant nous nous ressemblons. Nous avons tous deux en horreur la vie bourgeoise; mais nous n'en sortons pas par la même porte.

Enfin il se mit au lit. Je ne sais si les fumées du punch travaillaient son cerveau; mais jusqu'au jour il vit passer dans ses rêves des Carminettes et des beautés malaises. Il se réveilla tard; à peine eut-il recouvré ses esprits, il fit des réflexions fort différentes de celles de la veille. Ce qui l'y aida fut l'état de désordre dans lequel lui apparut son cabinet de toilette. L'étoile y avait laissé des traces par trop visibles de son court passage : dans un coin, une serviette bouchonnée et mise en tapon, des brosses gisant au milieu du parquet, une cuvette ébréchée, sur la toilette deux flacons brisés. Didier se reprocha sa tolérance et rentra de plain-pied dans son rôle de mentor. — Voilà donc la situation! se dit-il. Mon aimable frère entretient une *prodigieuse enfant* dont il se promet d'exploiter le talent. Dois-je contribuer pour cette entreprise commerciale? où sont passés mes quinze cents francs? Hier, bien qu'il éludât mes questions, Randoce m'a découvert le fond de son âme et de ses yeux. Il a des convoitises infinies; la

question de génie réservée, voilà ce que je découvre d'immense dans son affaire. Lui rendrais-je service en me faisant le caissier de ses appétits? C'est de conseils qu'il a besoin; je lui en donnerai pour l'acquit de ma conscience.

Il fut bien étonné quelques heures plus tard, quand Prosper se présenta devant lui d'un air posé, et, tirant de son portefeuille quinze billets de cent francs, lui dit : — Mon cher ami, je viens m'acquitter de ma dette. Elle me pesait. Vous connaissez mes petites idées sur l'amitié. Ne vous inquiétez de rien; Dubief est payé, voici sa quittance. Et cependant je vous ai tenu parole, je n'ai pas joué; une rentrée sur laquelle je ne comptais plus m'a remis à flot.

Émerveillé de cette aventure inattendue, Didier fit quelque difficulté d'accepter les billets; il dut céder, son frère insistant sur un ton qui ne souffrait pas de réplique. Alors il se leva, ouvrit le buffet où il avait serré l'*Andromède*, et offrit à Prosper cette charmante copie du groupe du Puget. — Vous me permettrez du moins, lui dit-il, de vous faire hommage de ce bibelot. Je l'ai acheté à votre intention; tout à l'heure Baptiste le portera chez vous.

Prosper ne fut pas trop surpris de trouver l'*Andromède* entre les mains de Didier. Ne voyant plus le groupe à la vitrine, il s'était renseigné auprès de Dubief. Le cadeau ne l'étonna pas davantage; il sentait que l'*Andromède* devait lui revenir. Il avait, comme on sait, des principes, et tenait pour certain qu'il y a une Provi-

dence qui rémunère tôt ou tard la vertu. Seulement il faut attendre l'échéance, et le billet est souvent à long terme; on perd quelquefois patience. Mais si rien n'étonnait Randoce, il ne laissa pas d'être content; il connaissait de vieille date ce précieux morceau pour l'avoir marchandé plus d'une fois, et il en savait le prix. La satisfaction brillait dans ses regards; il parla du Puget et des arts plastiques en connaisseur, sans phrases, sans hyperboles, et tint son frère pendant une heure sous le charme de sa parole.

Quand il fut parti : — Ne nous pressons pas trop de le juger, pensa Didier. Il a peut-être de l'honneur. Nous en ferons quelque chose.

XIV

Carminette ne fut pas la seule connaissance que Prosper fit faire à Didier. Un jour il lui proposa de le présenter à une femme auteur dont il lui vanta l'esprit et le talent. — J'ai parlé de vous à Mme Lermine, lui dit-il. Elle désire vous voir; elle aime les originaux. Je vous crierais : En garde chevalier ! si elle ne frisait la cinquantaine. Cependant les restes sont beaux.

C'est à quarante-cinq ans sonnés que Mme Lermine, pour se consoler du déclin de sa beauté, avait fait paraître un recueil anonyme d'élégies, dont personne ne parla, hormis le seul Randoce, qui faisait alors de la critique et réservait son encens pour les médiocrités inoffen-

sives. Il porta aux nues le volume azuré, proclama l'auteur un poëte de génie contre lequel le grand journalisme ourdissait le noir complot du silence. On juge si Mme Lermine lui sut gré de son manifeste; elle lui témoigna dans les termes les plus pressants son désir de connaître « le seul homme qui l'eût comprise, » et de ce jour Prosper fut un habitué de la maison.

Didier crut devoir accepter la proposition de son frère; il était bien aise de passer en revue ses diverses relations. Un mercredi soir, il se laissa conduire par lui chez Mme Lermine, rue Joubert. Chemin faisant, Prosper lui expliqua que M. et Mme Lermine ne vivaient pas dans la meilleure intelligence; il n'y avait entre les deux époux ni convenance d'humeur, ni conformité d'idées. Contre l'ordinaire, c'était le mari qui allait à confesse, c'était la femme qui philosophait.

Fils d'un ancien préfet du midi qui s'était signalé sous la restauration par l'ardeur de son zèle et les allures un peu farouches de son orthodoxie, M. Lermine avait adopté toutes les opinions de son père, en les dépouillant toutefois de leur âpreté. Le plus débonnaire des hommes, doué d'une imagination vive, mais courte, et d'une grande facilité de parlage, c'était un dévot à petites observances et à petites pratiques; on devinait en le voyant qu'il était né marguillier, qu'il obéissait à un ordre d'en haut en siégeant dans un conseil de fabrique et se prélassant au banc de l'œuvre. Aussi généreux que crédule, il avait été la proie de tous les souffleurs de sacristies, de tous les entrepreneurs

d'œuvres pies, qui avaient pratiqué de larges saignées dans son coffre-fort; cependant ce n'étaient pas les inventions des autres seulement qui avaient compromis sa fortune, les siennes n'y avaient pas nui. Aide-toi, dit le proverbe, et le ciel t'aidera. M. Lermine s'était vaillamment aidé. Il ne manquait pas d'ambition et se piquait d'avoir des idées. Champion résolu de la bonne cause, mais n'ayant rien d'un soudard, il brûlait de s'illustrer dans une croisade pacifique contre l'esprit du siècle. Selon lui, c'était en s'emparant des imaginations que l'église pouvait se promettre de faire la conquête des consciences; elle devait s'occuper de ramener tous les arts dans son giron; les yeux charmés ne tarderaient pas à lui livrer les cœurs; il suffisait de dix chefs-d'œuvre imprégnés du génie catholique pour que le monde redevînt chrétien. En conséquence il estimait que le premier devoir de tout bon catholique est de fabriquer des chefs-d'œuvre, et il ne voulut pas en quitter sa part. On sait quels ravages peut exercer une idée fixe dans un cerveau étroit. M. Lermine se crut obligé de prêcher d'exemple, de payer de sa personne. Dans sa jeunesse, il avait manié quelque peu l'ébauchoir; il se persuada qu'il y avait en lui l'étoffe d'un grand sculpteur. Il se fit construire un somptueux atelier, qui fut bientôt rempli de ses maquettes; il prit à sa solde deux praticiens, un ornemaniste, se procura à grands frais les plus beaux marbres, et sonna le massacre. Toutes les carrières d'Italie en frémirent. Ce beau zèle et ces grandes dépenses n'étaient

pas du goût de Mme Lermine. Les honnêtes femmes ont des exigences et quelquefois des aigreurs. Elle fit à M. Lermine des représentations qu'emporta le vent, reprocha au marguillier son éternel conseil de fabrique et la multitude de ses œuvres pies, au sculpteur ses grandes tueries de marbres, à tous les deux les ridicules qu'ils se donnaient. A son dépit se joignirent bientôt des inquiétudes; malgré les censures de sa femme, M. Lermine se contenait toujours moins dans ses dissipations. Elle s'aperçut que ses affaires se dérangeaient, qu'il en était aux expédients. A quoi peut nous entraîner le zèle de la bonne cause! Exact jusqu'au scrupule, M. Lermine ne laissa pas de commettre une imprudence qui pouvait passer pour une indélicatesse. Il possédait en Normandie une terre sur laquelle Mme Lermine avait une première hypothèque; dans un moment de besoin pressant, il fit couper ses bois à blanc estoc et aliéna les futaies qui étaient le plus clair de la sûreté de sa femme. Se voyant lésée dans son gage, Mme Lermine saisit de ses griefs la justice. Le tribunal prononça que les aliénations de M. Lermine mettaient en péril les reprises de sa femme et ordonna la séparation de biens. Cette sentence fut pour le pauvre homme un coup dont il ne se releva pas; de ce jour, il ne fut que la moitié de lui-même. Non-seulement il souffrait cruellement de ne pouvoir plus satisfaire ses goûts, qui s'étaient tournés en fureurs, ni servir les idées qui lui étaient chères; mais l'arrêt du tribunal l'avait comme anéanti. Il se sentait déchu de sa dignité,

il n'existait plus que par la tolérance de sa femme, dont les rancunes triomphaient sans ménagement. « Il y a telle femme, a dit La Bruyère, qui enterre son mari au point qu'il n'en est fait dans le monde aucune mention. Vit-il encore? ne vit-il plus? On en doute. »

— Avant cette malheureuse séparation de biens, disait Prosper à Didier, M. Lermine tenait tête à sa femme. Entre eux, la partie était à peu près égale; chacun avait ses amis qu'il disposait en ligne de bataille. Lutte de principes, lutte d'influence! Il y avait dans leur salon ce qu'on appelait le coin du roi et le coin de la reine. Les deux camps se mesuraient du regard; une défection eût fait horreur, on eût passé par les armes le transfuge. Le roi et la reine comptaient et recomptaient leur troupeau; ils récompensaient les fidèles, travaillaient à faire des recrues. Hélas! c'est l'ordinaire que nos amis nous abandonnent avec la fortune. Dès qu'on le sut ruiné, *le bonhomme* (comme l'appellent les amis de sa femme) vit s'éclaircir les rangs de ses champions; le coin du roi n'est plus qu'une solitude.

A peine fut-il entré dans le salon de Mme Lermine, Didier put constater que son frère était bien en cour. Le coin de la reine lui témoignait une faveur marquée; on semblait croire à son génie, à son avenir; on lui faisait crédit. Prosper se sentait solvable; il remboursait en bons sur sa future renommée. Au demeurant, il était modeste dans ses discours, et ses manières étaient irréprochables. Mme Lermine fit accueil à Didier; elle

ne lui plut qu'à demi. Elle avait encore quelque beauté, de la noblesse dans les manières, de l'agrément dans l'esprit; mais le rôle gâtait tout. Sa physionomie trahissait l'inquiétude d'un amour-propre toujours sur le qui-vive. Elle paraissait attendre beaucoup de Didier, et ses yeux semblaient quêter un compliment; il n'en fallait pas davantage pour le glacer; rien ne lui vint. Il aggrava ses torts par des distractions qu'elle ne lui pardonna pas. Il regardait avec curiosité un homme à la tête grisonnante, à l'œil morne, lequel allait et venait à pas comptés, sur la pointe du pied, comme si de par la loi il lui était défendu de faire du bruit. On eût dit une ombre errant le long des bords du Styx. De temps en temps, il s'approchait d'un groupe, hasardait quelques questions, n'obtenait que des réponses courtes, sur quoi il s'en allait tenter fortune ailleurs, repoussé partout avec perte.

Sur le portrait que lui en avait fait Prosper, Didier reconnut M. Lermine. Touché de commisération, il alla droit à lui, entra en propos. M. Lermine le reçut avec cette défiance que donnent l'habitude de souffrir et la désertion des amis; son sourire doucement ironique semblait lui dire : « Prenez garde! vous vous compromettez. Ne voyez-vous pas que je suis en quarantaine? » Didier tint bon; son exquise aménité et ses manières distinguées firent impression sur le bonhomme, qui finit par céder au charme. Enchanté d'avoir découvert quelqu'un qui paraissait le tenir encore pour quelque chose, il devint expansif, et, prenant Didier par le bras, il

l'emmena dans un coin du salon où ils purent s'entretenir en liberté. Il se trouva que M. Lermine connaissait le Dauphiné et la Drôme; cette contrée lui était chère parce qu'il y avait recouvré la santé. La fontaine de Saint-May, située à quelques lieues de Nyons, et qui passait en vertu, selon lui, la fameuse source minérale de Condillac, lui avait sauvé la vie. En revenant d'une tournée dans les Alpes dauphinoises, il était arrivé à Saint-May languissant, ne digérant plus, incapable de continuer sa route. A peine avait-il goûté de l'eau miraculeuse, il avait senti ses forces se ranimer, son appétit se réveiller, et au bout de quatre semaines il avait rapporté à Paris son estomac de jeune homme. Sa santé se délabrant de nouveau (car il aimait à se persuader que c'était de l'estomac qu'il souffrait), il se proposait de retourner prochainement à Saint-May, et il fit promettre à Didier qu'il irait l'y voir, tant la liaison s'était promptement faite!

Pendant que son frère conversait avec le bonhomme, Prosper tenait pied à boule auprès d'une belle comtesse italienne aux noirs sourcils, dont il semblait fort occupé, et qui elle-même paraissait le regarder d'un œil assez doux.

Les deux frères sortirent ensemble. — Vous vous êtes comporté en preux chevalier, dit Prosper. Vous avez épousé la cause des lis et du malheur.

— J'ai fait un heureux; je ne regrette pas ma soirée.

— Et vous ne vous êtes pas soucié de plaire à Mme Lermine?

— Franchement elle ne me plaît guère.

— Elle est encore belle.

— On s'aperçoit qu'elle l'a été.

Cette réponse rendit Prosper taciturne. Pour renouer l'entretien : — Quelle est donc cette jeune femme avec qui vous causiez d'un air d'intimité? demanda Didier.

Prosper poussa un soupir. — Je ne sais de qui vous voulez parler, répondit-il d'un ton bref, et l'entretien en demeura là.

M. Lermine avait pris Didier en affection; il lui fit plusieurs visites, lui tâta le pouls, l'entreprit sur des questions de doctrine. Il ne voyait pas sans chagrin qu'un si charmant garçon donnât tête baissée dans les erreurs du siècle; mais la contrariété de leurs opinions n'altéra point les sentiments qu'il lui avait voués. Il préférait ce sceptique à tel suppôt de sacristie qui, le lendemain du jour où l'on avait appris sa déconfiture, lui avait adressé des saluts plus courts d'un demi-quart de cercle. De son côté, Didier estimait que tant vaut l'homme, tant vaut sa croyance, et M. Lermine lui paraissait un excellent homme, lequel payait bien cher une peccadille; pour avoir coupé ses bois à blanc estoc, on n'est pas un scélérat.

Dans la pensée de lui être agréable, il retourna plusieurs fois rue Joubert et affronta sans sourciller l'accueil glacial et les noirs sourires de Mme Lermine. Le premier mercredi du mois de mars, en entrant dans le salon vers onze heures, il ouvrit de grands yeux. Une révolution venait de s'accomplir; le coin du roi s'était

reformé. Autour de M. Lermine se pressait un groupe d'officieux dont il était complimenté, fêté, caressé. Lui-même paraissait un autre homme; il avait rajeuni de dix ans, grandi d'une coudée; il portait la tête droite, répondait d'un air de supériorité aux déférences et aux empressements dont il était l'objet. Le camp des amis de la reine était en désarroi; ils se consultaient du regard; on apercevait sur les visages de la curiosité, de l'hésitation, un certain flottement. Mme Lermine avait le teint fort échauffé, elle s'efforçait de faire bonne mine à mauvais jeu; mais on devinait aisément qu'elle n'était pas tranquille, elle avait la voix brève et agitait son éventail d'une main fiévreuse.

Aussitôt qu'il vit paraître Didier, M. Lermine fendit la presse et vint au-devant de lui, les bras ouverts; il affecta pendant toute la soirée de le distinguer de la manière la plus flatteuse. Didier ne savait que penser. Il regardait de temps en temps son frère, lequel avait l'air préoccupé, soucieux. Il le vit tourner à plusieurs reprises autour de cette belle Italienne, qui lui faisait d'ordinaire si bon visage; elle était distraite et paraissait à peine l'apercevoir.

Enfin de guerre lasse, Prosper se dirigea vers la porte et fit un signe à son frère, qui le suivit. — Ah çà! que s'est-il passé? demanda celui-ci quand ils furent au bas de l'escalier.

— Apprenez, mon cher, lui répondit Randoce, que les destins sont changeants comme la lune, et que l'on a bien tort de ne plus croire aux cousins d'Amérique.

M. Lermine en avait un, dévot de profession comme lui, lequel avait établi une maison de banque à New-York. Il vient de mourir en léguant au bonhomme un superbe magot. Il y a discussion sur le chiffre. Cherchez premièrement le royaume de Dieu, et tout vous sera donné par-dessus... Les amis sont revenus, ajouta-t-il. Sonnez, piqueurs! La curée va commencer.

XV

Une semaine plus tard, Prosper entra chez son frère, un matin, pâle comme la mort, la figure renversée. Avait-il vu la foudre tomber à ses côtés? Il fut quelque temps sans mot dire, se promenant à grands pas dans la chambre et comme abîmé dans une rêverie douloureuse; puis se jeta dans un fauteuil, où il demeura immobile, les bras collés à ses jambes, les yeux fixes. De grosses larmes roulaient lentement le long de ses joues. C'étaient de vraies larmes, Didier s'en assura. Il le pressa longtemps de questions sans pouvoir tirer de lui autre chose que des lambeaux de phrases incohérentes, débitées d'une voix convulsive et qui n'éclaircissaient rien : il était le plus malheureux des hommes; après avoir rêvé le bonheur et la gloire, il venait de se réveiller dans un abîme; après tout qu'était-ce que la vie? qu'était-ce que la mort? Charger un pistolet, bagatelle!

Didier s'alarma sérieusement de l'état dans lequel il

le voyait; il lui prit les deux mains, le conjura de lui ouvrir son cœur. Prosper se décida enfin à parler, et voici à peu près ce qu'il raconta. Il avait fait la connaissance, chez Mme Lermine, d'une jeune et jolie femme que la discrétion lui défendait de nommer : tout au plus insinua-t-il en termes couverts qu'elle avait des sourcils noirs bien fournis; mais Didier l'entendit à demi-mot. Cette femme à l'œil clairvoyant et bien ombragé avait deviné son génie, s'était intéressée à son avenir; bientôt elle ne lui avait plus rien laissé à désirer. Prosper confessait lui avoir les plus grandes obligations; elle l'avait tiré des griffes de ses créanciers et de Clichy; depuis lors, dans ses nécessités, il avait eu recours à elle plus d'une fois. Une année durant, ils avaient filé des jours d'or et de soie ; mais la lassitude était venue. Qui s'était refroidi le premier? Il soupçonnait qu'elle cherchait depuis longtemps une occasion de rompre, quand elle avait eu vent de sa liaison avec Carminette... Explications orageuses, éclat terrible. Des paroles irréparables avaient été prononcées; elle lui avait reproché ses bienfaits dans les termes les plus outrageants; la rupture était définitive, et il demeurait avec l'insupportable honte d'être l'obligé et le débiteur d'une femme qu'il n'aimait plus et qui ne voulait plus de lui. Où trouver cinquante mille francs? C'était le montant de sa dette. Depuis trois nuits, il ne dormait plus; il se sentait perdu d'honneur; il ne lui restait plus qu'à se brûler la cervelle.

Pendant que Prosper lui contait ses douleurs, Didier

faisait à part lui la réflexion que se laisser entretenir par une femme et en entretenir une autre avec l'argent mignon de la première n'est pas un cas fort net, ni le plus fier rôle qui se puisse jouer sur la scène du monde; mais Didier connaissait trop la vie pour ne pas savoir qu'on a vu d'assez jolis garçons se tirer gaillardement de cette situation douteuse, et qu'après la rupture ils n'ont pas même pris la peine de laver leurs mains et de nettoyer leurs souvenirs. Il y a des consciences qui à chaque renouveau font maison neuve; ne leur parlez de rien, elles n'y étaient pas. Du moins Prosper avait des remords; c'était une bonne note en sa faveur. Didier le voyait si désespéré, et son chagrin paraissait si vrai, si sincère, qu'il n'eut pas le courage de lui rien reprocher; il se contenta de le regarder en silence; ce regard était éloquent. — Pourquoi ne me dites-vous pas tout franchement, lui demanda-t-il enfin, que vous êtes venu me prier de vous avancer cette somme? Ne vous brûlez pas la cervelle; vous aurez vos cinquante mille francs.

Les joues de Prosper se couvrirent d'une vive rougeur; ses lèvres tremblèrent. Il avait l'air d'un homme qui revient à la vie. — Je ne vous remercie pas, dit-il d'une voix sourde. A celui qui me tire d'un abîme je ne promets pas ma reconnaissance, mais je lui dis : Je vous appartiens; faites de moi ce qu'il vous plaira.

— Je ne vous en demande pas tant, reprit Didier. Je désire seulement qu'en fait de folies vous vous en teniez désormais à celles dont on ne rougit point. Mon amitié

forme le vœu bien sincère qu'à l'avenir votre vie soit digne de votre talent.

— Vous ne pourriez rien me dire, répondit-il, que je ne me sois dit cent fois; mais ces cinquante mille francs, comment vous les rendrai-je?

— Vous me les rembourserez, si possible, sur vos droits d'auteur.

— Merci! s'écria Prosper. Vous croyez en moi, vous croyez en mon avenir. Vous avez raison. Un jour vous serez fier d'avoir cru.

— Et d'avoir joint les œuvres à la foi, fit Didier en souriant.

Mais Prosper ne sourit pas; il se mit à lui démontrer avec une véhémente éloquence que *le Fils de Faust* irait aux nues, ferait recette, que le public était las de féeries, de machines, de trucs et de ficelles, et que dans l'état des choses un grand succès littéraire ne pouvait manquer d'être un succès d'argent. La gloire et l'or, l'or et la gloire, tout viendrait à la fois. — Mais j'ai autre chose à vous dire, ajouta-t-il. Vous m'avez proposé d'aller passer quelque temps chez vous pour y travailler. J'accepte, mon cher. Je veux quitter pour un temps cet odieux Paris. Qui sait si quelque malheureux retour de passion... Peut-être ne suis-je pas si bien guéri que je le crois. Partons, mon cher ami, partons. Vous me logerez où vous voudrez; tout me sera bon, un grenier même; je mérite d'en tâter. Vous me mettrez, si cela vous convient, au pain sec. Je travaillerai comme un nègre, comme un forçat; je suerai sang et

eau pour m'acquitter de ma dette, pour me libérer de cette servitude... Six mois de travail acharné, et *le Fils de Faust* fera sous vos auspices sa glorieuse entrée dans le monde!

Il disait tout cela du ton de la conviction; la vérité seule a cet accent; puis, s'emparant d'une feuille de papier, il y écrivit avec l'agilité d'une main qui avait de la pratique : — « Moi, Prosper Randoce, je reconnais avoir reçu de M. Didier de Peyrols la somme de cinquante mille francs, que je m'engage à lui rembourser au fur et à mesure sur mes droits d'auteur, à partir de la première représentation du *Fils de Faust*. »

— Oh! le bon billet qu'a La Châtre! pensa Didier en empochant le papier... Et Carminette! dit-il tout à coup.

Prosper baissa la tête, poussa un soupir pareil au rugissement d'un lion dans le désert. Il se leva, fit deux ou trois tours de chambre, se parlant à demi-voix et comme en proie au plus violent combat intérieur. S'arrêtant devant Didier :

— J'aurai la force de la quitter, lui dit-il. Dieu sait pourtant ce qu'il m'en coûte.

— Et ce qu'elle vous coûte, ajouta Didier.

— Mais ne me laissez pas le temps de me raviser, reprit-il. Quand partons-nous?

— Dans une semaine, si vous le voulez.

— Une semaine!... Donnez-moi seulement la journée de demain pour régler mes affaires. Après-demain, nous serons en route. Adieu, vous me sauvez la vie.

Vous n'êtes pas pour moi un ami, vous êtes un frère.

A ce mot, Didier ne put réprimer un tressaillement : Ah! pensa-t-il, retranchons-en la moitié, s'il vous plaît. Le reste suffit à mon bonheur.

Il écrivit aussitôt à M. Patru : — « Grande victoire! mon cher notaire. A vrai dire, je viens d'apprendre des choses... mais à tout péché miséricorde. Sur mon invitation, mon demi-frère s'est décidé à quitter Paris, où il menait une vie médiocrement édifiante ; après-demain au soir, nous partirons ensemble. Il vient s'enterrer au Guard pour y travailler d'arrache-pied pendant six mois. C'est toujours cela de gagné. Comme vous le voyez, je n'ai perdu ni mon temps ni mes peines. Veuillez donner l'ordre à Marion de préparer en hâte ce que mon père appelait l'appartement des étrangers, c'est-à-dire le petit salon cramoisi du premier étage avec les deux pièces attenantes. C'est là que je logerai mon hôte. Faites transporter dans ce petit salon les potiches, et les deux statuettes de bronze qui ornent la cheminée de mon cabinet de travail. Faites aussi enlever du grand salon le portrait de mon père. Ayez l'œil, je vous prie, à ce que tout soit en état pour notre arrivée. Dans trois jours, j'aurai le plaisir de vous embrasser et de vous présenter Randoce. Ce lion de Barbarie rugit, mais ne mord pas.»

Sa lettre écrite et cachetée, il la mit lui-même à la poste, après quoi il passa chez son banquier, et de là il fit un saut jusque chez M. Lermine, qui lui rappela sa promesse de l'aller voir à Saint-May. Ils prirent rendez-vous auprès de la fontaine; puis il revint toucher les

cinquante mille francs, et les porta lui-même à son frère, qui lui sauta au cou et le tint longtemps serré contre son cœur dans un étroit embrassement.

Le lendemain, Didier reçut un billet par lequel Prosper le priait instamment de se trouver chez lui vers dix heures du soir, pour y souper avec Carminette. Il n'avait pu prendre encore sur lui d'annoncer à l'étoile son héroïque résolution. Il prévoyait une scène d'attendrissement, de larmes, de désespoir. Il désirait que Didier fût là pour le seconder et pour raffermir son courage, s'il venait à faiblir. En attendant, il partait pour Versailles, où il avait une vieille dette de jeu à régler avec un officier de ses amis. Il ne voulait rien laisser derrière lui, il était décidé à faire peau neuve.

A dix heures sonnantes, Didier entra chez son frère et se trouva face à face avec la seule Carminette. Elle était dans ses atours; sa coiffure hurluberlu était ornée de velours rouges qui animaient son teint. Jamais son étrange et piquante laideur n'avait été si bien assaisonnée, — laideur de haut goût à faire douter de la beauté. La table de trois couverts était servie; une terrine de perdreaux truffés s'étalait sur une nappe bien blanche; aux quatre coins, quatre bouteilles coiffées. Prosper s'était piqué de bien faire les choses pour ce souper d'adieu. Carminette était occupée à tirer des huîtres de leur cloyère et les ouvrait avec la dextérité d'une écaillère de la halle. On sonna; elle courut à la porte et revint, tenant un télégramme à la main. Didier ouvrit le pli : Prosper lui mandait qu'il n'avait encore pu s'a-

boucher avec son homme, qu'il se voyait obligé de passer la nuit à Versailles, qu'il serait de retour le lendemain de bonne heure. Carminette fit la moue, et avec un geste de dépit jeta la dépêche au feu; mais recouvrant aussitôt sa belle humeur :

— Ma foi! chevalier de la chiquenaude, dit-elle à Didier en jouant de la prunelle, j'espère que nous ne prendrons que le demi-deuil. Je suis d'avis que nous soupions sans ce vilain menteur, et que pour le punir nous fassions ce soir des folies.

Elle n'y semblait que trop disposée. Didier, assez contrarié, ne savait trop à quoi se résoudre. Moitié de gré, moitié de force, elle obtint qu'il se mît à table. Elle était si folâtre, qu'un excellent vin de Pomard y aidant, il finit par s'égayer. Tout en mangeant de grand appétit, elle lui faisait mille agaceries et des questions saugrenues auxquelles elle répondait pour lui. Elle devint sérieuse un moment pour dauber sur Prosper, le traitant de pédant et d'avare, se plaignant qu'il lui rendait la vie amère, la tenait de court, la claquemurait, lui laissait porter des robes fripées. Patience! elle n'attendait qu'une occasion pour le planter là. — Allons, se disait Didier, l'heure des adieux ne fera pas couler autant de larmes que je le craignais.

Le repas fini, elle jeta son bonnet par-dessus les moulins, se mit à fringuer et à pirouetter comme une folle, brouillant ensemble tous les airs de son répertoire, mimant toute sorte de rôles avec une étonnante vérité et s'interrompant pour sommer en vain Didier de venir

danser un pas de deux avec elle; puis, s'étant élancée dans l'alcôve de Prosper, elle en rapporta sa mantille, et, s'encapuchonnant à l'espagnole, elle entonna un boléro de manière à prouver au juge le plus difficile que, lorsqu'elle le voulait, elle savait chanter et faisait des roulades comme un rossignol, après quoi elle se remit à tournoyer autour de Didier, avec des yeux enflammés qui tiraient sur lui à brûle-pourpoint. Étant à bonne école, elle avait la cervelle farcie de vers. Elle s'écriait:

> Voilà donc ce mortel qui, bravant ma fureur,
> A mérité le nom de chevalier sans peur.

Didier sentait que sa tête n'était plus bien à lui. Les œillades de ce diablotin en jupons commençaient à lui échauffer le sang; il avait le souffle court et ne savait trop où il en était. Dans un moment où Carminette, le poing sur la hanche, le regardait dans le blanc des yeux, il détourna la tête, avisa l'enveloppe du télégramme, qui était restée sur la cheminée. Cette enveloppe le fit souvenir de Prosper, de sa course un peu bizarre à Versailles, de son étrange dépêche, et tout à coup un trait de lumière traversa son esprit. Il demeura un instant rêveur, tira brusquement de sa poche une poignée de pièces d'or qu'il posa sur la table, se leva, s'approcha de la bibliothèque, en parcourut du regard les rayons, jeta son dévolu sur un volume :— c'étaient *les Ruines* de Volney, — et, s'étant rassis, il dit à Carminette :

— Assez de gambades, ma chère enfant. Votre che-

valier est un peu las. Faites-moi, je vous prie, un bout de lecture. Voici un livre qui ne peut manquer de vous intéresser.

Carminette ouvrit de grands yeux; éclatant de rire, elle s'empara du volume, le jeta en l'air, le reçut sur le bout de son pied et le renvoya au fond de l'alcôve, dont la porte était restée entr'ouverte. Didier compta les pièces d'or; il y en avait quatorze; il en fit une petite pile :

— Si Carminette veut être sage, dit-il, et me faire la lecture, voici de belles dragées qui ont le secret de défriper les robes.

Carminette devint sérieuse. Elle croisa ses bras sur sa poitrine, se mit à aller et venir dans la chambre, et chaque fois qu'elle passait devant Didier, elle lui jetait un regard froid et méprisant. Elle était outrée; les mains lui démangeaient; elle eût de grand cœur souffleté ce bel indifférent; mais elle regardait aussi les dragées et croyait entendre le frou-frou d'une robe de soie. Après de longues hésitations, elle prit son parti, rentra dans l'alcôve, ramassa le volume, et, s'étant assise dans un fauteuil de manière à tourner le dos à son impassible chevalier, elle commença de lire d'une voix sourde et en blaisant. Accoudé sur la table, Didier l'écoutait avec recueillement, grave comme un grand d'Espagne.

Minuit venait de sonner, quand soudain la porte s'ouvrit avec fracas. Enveloppé de son grand manteau, Prosper apparut sur le seuil, de l'air d'un sbire qui

opère une descente dans une maison suspecte. Carminette en était à cette phrase : « Les palais des rois sont devenus le repaire des bêtes fauves ; les troupeaux parquent au seuil des temples, et les reptiles immondes habitent les sanctuaires des dieux. Ah ! comment s'est éclipsée tant de gloire ? » Prosper examina Carminette, puis Didier, et son air farouche fit place à une expression de profond étonnement ; il se dirigea vers la porte de l'alcôve, y jeta un rapide coup d'œil, puis s'approcha de la jeune fille, lui prit le livre des mains, en regarda le titre et partit d'un éclat de rire. Alors il s'avança vers son frère ; mais celui-ci, d'un regard, l'arrêta en chemin, et lui dit d'un ton de froide ironie :

— Vraiment Carminette a d'heureuses dispositions pour la lecture. Cette incomparable fille a bien des cordes à son arc ; mais vous êtes un habile homme, et je vois que, dans l'occasion, vous savez utiliser tous ses genres de mérite.

Et cela dit, il se leva et sortit sans que Prosper prononçât un mot ou fît un mouvement pour le retenir.

Cette nuit, Didier ne se coucha pas. Jusqu'au jour, il se promena en long et en large dans sa chambre ; il était consterné, navré et se demandait avec amertume s'il était donc bien vrai que son demi-frère fût un drôle. Pour la première fois de sa vie, il sentit le rouge de la colère lui monter au front. Quand il se fut un peu calmé, il tint conseil avec lui-même. Après avoir longtemps délibéré, il se dit que le mieux qu'il pût faire était d'attendre ; que, selon toute apparence, Prosper ne tarde-

rait pas à se présenter devant lui pour essayer de se justifier ou du moins de pallier ses torts; qu'il fallait le voir venir; que, suivant l'attitude et le langage du coupable, il prendrait une résolution dans le moment. Il en fut pour ses frais d'attente. Vers le milieu de la matinée, Baptiste lui remit un billet ainsi conçu :

« Mon cher ami, je ne puis partir avec vous. Ne me jugez pas trop sévèrement; il ne tient qu'à vous de vous représenter ce que peut la passion sur un cœur qui n'est pas de bronze. On se croit fort, il suffit d'un sourire et d'une larme pour abattre le plus fier courage. J'aurais dû ne pas revoir cette étonnante fille ; je sens que je ne puis vivre sans elle. Je lui dois mes plus beaux vers, qui ne sont pas ceux que j'ai faits pour elle. Expliquez-moi cela : elle n'est pas pour moi la poésie, elle est le mépris de la prose et du convenu, et j'ai besoin de ce mépris pour vivre. Enfin je l'aime, je l'aime, et je ne puis partir. Aussi bien elle va faire ses débuts; puis-je l'abandonner dans un moment critique dont tout son avenir dépend ? Il me tarde de m'acquitter envers vous; Carminette m'y aidera, et je n'attendrai pas l'échéance. Adieu, mon cher. Soyez indulgent. Vous êtes poëte à votre manière, et les poëtes comprennent tout; dites-vous bien que, quoi que je fasse, une moitié de moi-même juge l'autre. Pourquoi faut-il que nous soyons faits de pièces et de morceaux ? Un jour peut-être, je saurai vraiment qui je suis; dès que je me serai trouvé, je vous jure que je ne me lâcherai plus. »

Après avoir lu et relu cette lettre, Didier prit son

chapeau et courut chez son frère. Il trouva porte close. Le concierge lui apprit que M. Randoce était parti à la pointe du jour pour la campagne, où il se proposait de passer quelques semaines. Didier rentra chez lui, donna l'ordre à Baptiste de faire ses malles et de régler ses comptes. A huit heures du soir, il montait en wagon et prenait le chemin du midi, indigné d'avoir pour frère un homme sans honneur et peut-être un escroc, furieux d'avoir été dupe, maudissant son excessive facilité d'humeur qui, sa paresse aidant, lui avait fait négliger toutes les précautions, et, quand il avait le temps d'y penser, très-navré d'avoir à rendre compte de sa déconvenue au très-narquois M. Patru. Croyez qu'il eût beaucoup donné pour apprendre à son arrivée que le digne homme était retenu dans son lit par une fièvre catarrhale.

TROISIÈME PARTIE

XVI

Didier ne put échapper à l'interrogatoire qu'il redoutait. Ce fut M. Patru qui le reçut à son débotter. Le notaire était monté au Guard pour s'assurer si Marion avait ponctuellement exécuté les instructions de son maître, et si le petit salon cramoisi était prêt à héberger le grand homme. C'était bien à contre-cœur qu'il avait fait transporter dans ce salon les bronzes et les vases qui décoraient le cabinet de travail de Didier. Ce déménagement lui semblait de mauvais augure. Il se défiait de l'humeur généreuse du seigneur Hamlet et commençait à craindre qu'il ne se portât à des excès de libéralité qui eussent choqué son sens juridique et ce grand principe légal qu'on doit à un adultérin des aliments, sans plus.

Au moment où Didier parut, il se promenait dans le jardin, se disant : « Que ce rimailleur fasse le bon

apôtre et réussisse à capter la confiance de son frère, mon gaillard est homme à se dépouiller pour lui. Heureusement je suis là, j'y mettrai bon ordre.» Il fut bien étonné de voir Didier arriver seul.

— Eh bien! votre lion? lui cria-t-il.

— Mon lion a été retenu à Paris par un incident imprévu, lui répliqua Didier d'un ton bref.

— Oh! oh! pensa M. Patru, il y a quelque anicroche dans cette affaire.

Il fit encore quelques questions et n'obtint que des réponses évasives. Il était trop curieux et trop têtu pour quitter si vite la partie; il s'invita sans façon à dîner, revint à la charge entre la poire et le fromage; il fallut bien que Didier s'exécutât. Cependant il n'eut garde de tout dire, ne toucha qu'un mot de Carminette et passa soigneusement sous silence la course à Versailles, le télégramme et la lecture de Volney. Le notaire eut la générosité de ne point faire de remarques, seulement il se dit à lui-même que Didier venait de faire la plus belle école du monde et d'apprendre à ses dépens que gonfler des ballons est un métier périlleux; mais il ne s'écria point, comme c'est l'ordinaire en pareil cas: — Que vous avais-je dit? ne vous avais-je pas prévenu?.., et Didier lui en sut gré.

Pour faire diversion à cet entretien, qui lui offrait peu d'attraits, Didier demanda des nouvelles de sa cousine. M. Patru hocha la tête.

— Eh! répondit-il, la pauvre femme n'est pas sur des roses. Mme Bréhamne devient de jour en jour plus

difficile à vivre; elle est mécontente de tout et s'ennuie à mourir. Ce ne sont que plaintes, qu'aigreurs et chipoteries continuelles. Mme d'Azado s'est mise en quatre pour lui procurer des distractions; elle lui a fait cadeau d'une pouliche douce au monloir et d'un joli groom façon tigre; elle lui a fait venir de Paris une soubrette qui a des doigts de fée et qui la coiffe et l'habille selon tous les préceptes du *Journal des Modes;* elle a battu les buissons pour dénicher tous les joueurs de whist du pays, et presque chaque soir il se joue une petite partie aux Trois-Platanes. Mme Bréhanne est demeurée insensible à tant de bons procédés; elle trouve à redire à tout et pleure d'ennui. Elle avait emporté de Lima, parmi ses bagages, une perruche pavouane qui est morte dans la traversée. Comme elle ne pouvait se consoler de cette irréparable perte, Mme d'Azado a réussi non sans peine à lui en procurer une autre... Sot oiseau, je vous assure, qui a toujours l'air de mauvaise humeur, toujours criant et piaillant! Mme Bréhanne n'était pas depuis huit jours en possession de sa perruche, qu'elle lui avait appris à dire : « Comme je m'ennuie! » On n'entend que ce cri dans la maison... Je me suis à moitié brouillé avec cette folle. Elle m'étourdissait de ses éternelles histoires de succession; à l'entendre, elle a été victime d'un dol, — c'est son mot,— et sa fille s'est fait avantager à ses dépens. Je lui ai fait conter ses petites affaires et lui ai prouvé clair comme le jour, qu'elle avait eu plus que son dû. Elle ne me pardonnera jamais cette démonstration. Elle de-

vrait pourtant me savoir gré des peines incroyables que je me donne pour la marier. C'est un petit service que je serais bien aise de lui rendre. A d'autres le paquet ! mais j'y perds mon latin. « Elle est charmante ! disais-je l'autre jour à un veuf qui me paraît impatient de convoler. — Sans doute, mais j'ai peur de ses yeux ; on y lit qu'elle attend comme le Messie un libérateur pour briser ses fers. — Parbleu ! vous serez ce libérateur. — Eh oui ! me répondit-il en se grattant l'oreille, mais celui qui la délivrera du libérateur... on le garde pour la bonne bouche. » Ce brave homme a, ma foi ! raison. On aperçoit dans les yeux de cette Péruvienne des perspectives infinies de délivrance ; ce sont des coulisses et des messies à perte de vue. Rira bien qui rira le dernier... Votre cousine et vous, ajouta M. Patru, vous avez la main aussi malheureuse l'un que l'autre dans vos essais de domestication. Reste à savoir lequel est le plus difficile d'éduquer une mère ou d'apprivoiser un frère.

Deux jours après son arrivée, Didier se rendit aux Trois-Platanes. Il y fut reçu par Mme Bréhanne, qui, à demi couchée sur une causeuse, conversait avec sa perruche. Elle fit un bond de joie en l'apercevant ; mais son allégresse fut de courte durée. Il lui fit si froide mine, écouta d'un air si distrait ses doléances, répondit à toutes ces questions par un oui et par un non si secs, qu'elle en demeura tout interdite. Après s'être efforcée en vain de dégourdir sa froideur, elle perdit patience, le regarda de travers, décida que son neveu était un sot

par bémol et par bécarre, et le raya sur l'heure du nombre de ses affections. Ce fut la perruche qui hérita de sa part.

A l'instant même où s'accomplissait ce grave événement, Lucile entra; elle ne put s'empêcher de rougir. De son côté, Didier laissa voir quelque embarras; mais ils se remirent bien vite l'un et l'autre. Il s'approcha d'elle et lui tendit la main en disant : *Amigos como de antes* (amis comme devant). Elle la prit et répondit : *Siendo Dios servido* (si Dieu le veut). Mme Bréhanne fut étonnée de cette petite cérémonie. Elle interrompit à plusieurs reprises leur conversation par ses soupirs et ses bâillemens, puis elle sonna et donna l'ordre d'atteler. Quand la voiture fut prête, elle dit qu'on dételât, qu'il allait pleuvoir, et bientôt, s'étant levée, elle déclara qu'elle entendait se promener à pied. Comme personne n'y trouvait à redire, elle se rassit, et l'instant d'après elle sonna de nouveau, commanda qu'on sellât sa jument et sortit pour aller s'habiller, emportant sa perruche, qui ne cessait de crier : « Comme je m'ennuie ! »

Didier s'entretint longtemps avec sa cousine. Il la trouvait changée; c'était toujours le même charme, mais il s'y mêlait un peu de mélancolie. Il y avait en elle un fond de tristesse qu'elle cherchait à cacher et qui rendait sa beauté plus intéressante. Du moins Didier ressentait pour elle une sympathie qu'elle ne lui avait pas encore inspirée. Peut-être lui-même était-il devenu moins indifférent, moins dédaigneux; il avait rabattu de ses fiertés contemplatives. Pour la première fois de

sa vie, il était sorti de son oisiveté superbe, il avait voulu quelque chose, et sa volonté s'était brisée contre un obstacle; rien n'humanise comme une défaite. L'homme qui s'est mesuré, ne fût-ce qu'un jour, avec les difficultés de la vie, est moins intolérant que le rêveur qui regarde tout du haut de son étoile; il a des exigences moins péremptoires, il est plus disposé à se contenter des à peu près, à tenir compte de la force des choses et à pardonner aux hommes de n'être pas des héros, aux femmes de n'être pas des sylphides. Dans son voyage en Allemagne, Didier avait fait la connaissance d'Hamlet; son dernier séjour à Paris lui avait été plus profitable encore. Il y avait acquis un sens qui lui manquait, le sens de la vie et le sentiment de l'intérêt qui est attaché à tout ce qui vit, même à ce qui vit mal. Si après réflexion il avait prêté l'oreille aux refrains argotiers de Carminette, comment s'étonner qu'en ce moment il prît plaisir à interroger sa cousine? Il aurait voulu qu'elle lui contât ses ennuis, il la mettait sur la voie; peut-être en retour lui aurait-il fait part de ses mécomptes. Un soir, à Paris, il avait rougi de colère; aux Trois-Platanes, pour la première fois, il se sentait porté à l'expansion. Si Lucile s'y était prêtée, l'échange de leurs confidences aurait commencé entre eux une entente cordiale, une belle liaison d'amitié. Lucile s'apercevait bien qu'il s'était fait en lui un changement qu'elle ne pouvait s'expliquer, elle lui trouvait des manières plus ouvertes, le ton plus affectueux, plus de cordialité dans l'accent; mais elle ne lui confia point ses

peines, lui parla d'elle le moins possible, se tint continuellement sur la réserve. Il lui avait appris à se défier; avait-il le droit de se plaindre?

Dans le courant de la semaine, il retourna plusieurs fois aux Trois-Platanes; il y passa même une soirée, bien que les personnes qu'on y rencontrait ne fussent guère de son goût, et, dans la pensée de se rendre agréable à sa cousine, il joua au whist d'un air de belle humeur. Dieu sait cependant si le jeu lui en disait! Mme d'Azado parut contente de le voir s'amuser; mais elle ne songea pas à le remercier de son dévouement, et cela refroidit son beau zèle.

Dans ses heures de solitude, Didier pensait souvent à son frère, et l'irritation très-vive qu'il avait d'abord ressentie contre lui tendait de jour en jour à s'apaiser. Pour employer le mot vulgaire, il n'avait pas tardé à mettre de l'eau dans son vin. Je ne sais s'il avait beaucoup lu Spinoza, mais il avait l'humeur et le tour d'esprit spinozistes; il était porté à croire que tout est nature, que la liberté morale est une illusion, que nous ne pouvons rien ou presque rien sur nous-mêmes ni sur les choses, que tout caractère est le résultat de certaines circonstances, d'une certaine éducation, de certaines impressions dominantes, et qu'il est aussi déraisonnable de se fâcher contre un fripon que d'en vouloir à un cheval parce qu'il est atteint du lampas ou rongé d'éparvins. Après tout, si Prosper manquait d'honneur, n'était-ce pas la faute de son père naturel, qui l'avait abandonné, et de son père adoptif, qui l'a-

vait trop éduqué? Il y avait en lui du Pochon; les poiriers produisent des poires et les Pochon des Randoce. C'est la loi de nature.

Le portrait de M. de Peyrols avait été replacé sur son panneau, près de la cheminée du salon. Toutes les fois que Didier le regardait, ce qui lui arrivait souvent, il songeait aux sanglants et amers reproches que s'était adressés son père à son lit de mort, et comme il lui semblait qu'en héritant de ses biens il avait succédé aussi à sa conscience et à ses fautes, il s'accusait de s'être acquitté à trop bon compte des charges de l'héritage paternel. Le portrait de M. de Peyrols était d'une ressemblance frappante, le regard était parlant; ce regard inquiétait Didier. Si peu catholique qu'il fût, il se représentait que l'âme qui avait autrefois animé ces yeux était retenue par ses remords dans une sorte de ténébreux purgatoire et qu'il dépendait de lui de l'en retirer. Il s'était trop vite rebuté ou plutôt il avait ressenti trop vivement le dépit d'avoir été dupe; il aurait dû attendre de pied ferme le retour de son frère, le tenir sur la sellette, l'interroger, le confondre, le faire rentrer en lui-même. Sa lettre prouvait qu'il était capable de se juger; en s'adressant à sa conscience, on avait donc quelques chances de parler à quelqu'un; le cas n'était pas désespéré : mauvais médecin que celui qui plante là son malade avant qu'il râle, et qui gagne au pied sans crier gare.

Ce qui contribuait aussi à calmer les ressentiments de Didier, c'étaient les rancunes que nourrissait l'im-

placable notaire contre l'amant de Carminette. M. Patru avait sur le cœur les cinquante mille francs; il songeait et ressongeait à tous les bons emplois qu'on eût pu faire de cette somme; il enrageait de penser qu'elle avait été gaspillée en folies ou dissipée d'un coup dans un tripot. Ces cinquante mille francs échauffaient sa bile, il ne les digérait pas. Si naguère il avait plaidé la cause de Randoce, c'était pour l'acquit de sa conscience. Au demeurant, il avait trouvé convenable que Didier, pour se donner de l'exercice, se mît à la recherche de son frère et s'assurât qu'il n'était pas dans le besoin; mais étant prouvé que ce poëte était un animal indécrottable, Didier n'avait rien de mieux à faire que de l'oublier : être dupe une fois, passe encore; mais deux fois, c'est immoral.

Ajoutez que M. Patru avait de fortes préventions contre les gens de lettres. Je veux croire qu'elles étaient fondées; mais à toutes les bonnes raisons qu'il alléguait s'en joignait une toute personnelle qu'il n'avait garde d'avouer. Jadis, étant accouché d'un épithalame dont il était fier, M. Patru avait eu l'heureuse inspiration de l'envoyer à un petit journal, lequel l'avait publié, mais en l'accompagnant d'un commentaire où l'auteur était étrillé. Les oreilles lui en cuisaient encore.

— J'avais jugé votre frère sur l'étiquette du sac, disait-il à Didier. Dès que j'ai appris qu'il écrivaillait, j'ai su à quoi m'en tenir. Triste engeance que vos gens de lettres!

— Voilà ce qui s'appelle un jugement sommaire, répondait Didier.

— Mon cher garçon, un homme qui se respecte ne pond des vers qu'à ses moments perdus.

— Je m'imaginais que ce n'est pas trop de toute une vie pour apprendre à les bien faire.

— Ne voyez-vous pas que la littérature est devenue un métier?

— Je ne vois pas que les littérateurs puissent se dispenser de vivre.

— Autrefois la poésie avait une lyre pour enseigne, aujourd'hui un sac d'écus.

— Dans tous les temps, les poëtes ont éprouvé le besoin de boire et de manger. Lisez Pindare; la question d'argent revient souvent dans ses odes. « La pauvreté est un mal intolérable; l'or est le bien le plus précieux que puissent posséder les hommes. » Et de tendre la main!.... Jadis les puissants de ce monde pensionnaient les poëtes, qui les remboursaient en encens. Le grand Corneille comparait un Montmoron à l'empereur Auguste,... moyennant finance. Regrettez-vous ce temps, ces dédicaces, ces agenouillements? Les écrivains d'aujourd'hui tâchent de se tenir sur leurs pieds et fondent leur cuisine sur leur plume. Le prêtre vit bien de l'autel! Je regrette seulement que la plupart soient si courts d'espèces et que des gens de mérite aient souvent tant de peine à nouer les deux bouts.

— Plaignez-les. Race de cancres, vous dis-je! Parmi ces pauvres hères, combien en comptez-vous qui soient

d'honnêtes gens, de loyaux débiteurs, des amis sûrs? Le grand-père de toute cette Bohême, votre fameux Jean-Jacques...

— Eh! mon Dieu, oui, il a mis ses enfants à l'hôpital. A la rigueur, on trouverait des portiers qui en ont fait autant et qui s'en confessent en moins beau style. Monsieur Patru, tous les notaires sont-ils vertueux?

— Ah çà! oui ou non, votre frère est-il un drôle?

— Montaigne eût dit : Que sais-je? et Rabelais : peut-être.

— Voilà un doute qui vous a coûté cinquante mille francs, mon garçon.

— Je voudrais en dépenser deux cent mille et découvrir qu'il est honnête homme!

M. Patru finissait par s'écrier : — Vous êtes par trop naïf, monsieur le gonfleur de ballons.

A quoi Didier répondait en riant : — Vous êtes par trop rancunier, monsieur le faiseur d'épithalames.

Ainsi les rôles étaient intervertis. C'était M. Patru qui, crainte de pire, prêchait à Didier l'inaction; ne pouvant mieux, Didier s'y résignait, non sans regret. Du reste, pour tout dire, il reprenait peu à peu ses anciennes habitudes. Hors quelques visites aux Trois-Platanes et celles que lui faisait M. Patru, il ne voyait presque personne. Chaque matin, il donnait quelques heures à ses affaires, et, le printemps réveillant son humeur marcheuse, il employait le reste du jour à de longues promenades pédestres. Les pins et les rochers de Garde-Grosse, ses vieux et fidèles amis, lui tenaient

le même langage qu'autrefois; ils lui prêchaient cette indifférence suprême, cette impassible ironie qui est l'âme de la nature; les bois tiennent école, et la sagesse qu'ils enseignent consiste à se laisser vivre en regardant couler les heures et les choses. Cette sagesse était bien connue de Didier; il s'en imprégnait de plus belle en humant l'air de la montagne et le parfum de la résine. Il avait forcé son naturel, le naturel revenait; son âme se remettait dans ses plis, et les impressions qui avaient agité pour un temps sa torpeur s'effaçaient de jour en jour.

Mais vers la fin du mois de mai, un coup de sonnette le réveilla en sursaut. Il reçut une lettre qui lui donna fort à penser. M. Lermine lui mandait qu'il était depuis peu en Dauphiné; il s'excusait d'avoir traversé Nyons sans être venu le voir; l'état de sa santé, qui s'était subitement aggravé, l'avait contraint de courir tout droit au remède, et il n'avait fait qu'une traite de Paris à la fontaine de Saint-May. Depuis quatre ou cinq jours qu'il était arrivé, l'eau merveilleuse avait agi; il se sentait un autre homme. Il rappelait à Didier sa promesse, le priait instamment de venir passer une semaine ou deux à Saint-May. Outre qu'il était impatient de le voir et de rompre quelques lances avec lui, il désirait lui demander des renseignements sur un de ses amis, M. Prosper Randoce; de ces renseignements dépendait une décision qu'il avait à prendre. A ces derniers mots, Didier tressaillit. Son frère ressuscitait soudain devant lui. Qu'y avait-il entre M. Lermine et Prosper? Il se

rappelait le ton véhément dont celui-ci s'était écrié : — « Sonnez, piqueurs, la curée va commencer. » Alléché par ce friand spectacle, s'était-il mis en tête d'avoir sa part du régal, d'attraper un lopin? N'avait-il point joué au bonhomme quelque tour de son métier!... Il tardait à Didier d'en être instruit. Adieu la morale des bois! Pendant qu'il lisait cette lettre, le portrait de son père le regardait et le sang lui bouillait dans les veines. Il résolut de se mettre en route dès le lendemain et pria Marion de lui préparer sa valise.

La bonne femme se récria : — Eh quoi! monsieur, tu repars! Mais le monde est-il renversé? que se passe-t-il donc? que nous veut-on? quelle mouche t'a piqué?

Il lui répondit par un mot de son Shakespeare : — Ma brave Marion, lui dit-il en lui donnant une tape sur la joue, laissons tourner la terre, nous ne serons jamais plus jeunes que maintenant.

XVII

Le lendemain matin vers dix heures, Didier se mit en route, monté sur un bidet qu'il avait loué à l'hôtel du Louvre et emportant sa valise en croupe derrière lui.

Le village de Saint-May est situé à quelque vingt kilomètres en amont de Nyons, sur la route d'Orange à Gap. Cette route, qui relie le bassin du Rhône avec le haut pays dauphinois, s'élève par une pente insensible

en côtoyant le cours de l'Aygues, dont la vallée s'encaisse tour à tour entre des parois de rochers ou s'épanouit en ronds-points au débouché des gorges qui s'y déversent.

Il faisait le plus beau temps du monde, et Didier pensait arriver au coup de midi. Il éperonna son cheval, lui fit prendre le trot; mais il s'aperçut que cette allure était peu familière au bidet, qui choppait, buttait continuellement; il finit par lui mettre la bride sur le cou et le laisser aller à sa guise, c'est-à-dire au petit pas. Midi sonnait qu'il n'avait encore fourni que la moitié de la traite. Le soleil était brûlant. Il résolut de pousser jusqu'au village de Sahune, dont il apercevait les toits à sa droite, de l'autre côté de l'Aygues, et d'y laisser passer les heures chaudes. Comme il allait franchir le pont, il avisa au premier tournant de la route, à deux portées de fusil, un bouchon d'assez piètre apparence, mais qui lui parut suffisant pour la halte qu'il se proposait de faire. Il piqua droit sur le cabaret, où, mettant pied à terre, il pria l'hôtesse de lui préparer à déjeuner et de faire donner un picotin à sa monture. Pendant qu'elle lui apprêtait une omelette aux tomates et une fricassée de poulets, Didier, assis à califourchon sur une chaise boiteuse, les coudes appuyés sur le dossier, se mit à relire la lettre de M. Lermine. Il s'embarrassait d'avance des renseignements qu'il serait obligé de donner sur son frère. Il ne voulait ni le charger, ni se porter caution de ses vertus; il se promettait, suivant l'exigence du cas, « d'imiter de Conrart le silence prudent. »

Tout à coup, au milieu de ses réflexions, il entendit le trot d'un cheval sur la grande route. L'homme qui montait ce cheval s'arrêta devant la porte du bouchon et appela la cabaretière d'une voix sonore dont le timbre fit bondir Didier sur sa chaise. L'hôtesse s'approcha du cavalier; sur la réponse qu'elle fit à ses questions, il sauta à terre, s'élança dans la cuisine et ouvrit brusquement la porte de la salle où se tenait notre gentilhomme. Celui-ci demeura pétrifié d'étonnement, comme à la vue d'une apparition. L'homme qui se présentait devant ses yeux, c'était Prosper, c'était Randoce, c'était Prosper Randoce, lequel, ayant aussitôt reconnu son Mécène, se précipita vers lui, les bras ouverts, en s'écriant à pleine tête :

Oui, puisque je retrouve un ami si fidèle,
Ma fortune va prendre une face nouvelle,
Et déjà son courroux semble s'être adouci
Depuis qu'elle a pris soin de nous rejoindre ici.
Qui l'eût dit, qu'un bouchon, aux gourmets si funeste,
Présenterait d'abord Pylade aux yeux d'Oreste,
Qu'après plus de trois mois que je l'avais perdu,
Dans un cabaret borgne il me serait rendu ?

Parlant ainsi, il tenait toujours ses bras ouverts; mais Didier ne bougeant pas plus qu'une statue, il dut rengaîner ses accolades.

— Eh bien ! qu'avez-vous ? reprit-il. Pas un mot, pas un geste ! L'étonnement vous cause-t-il une paralysie de la langue et des bras? Cette aventure est-elle donc si singulière ?... J'accours à toute bride pour vous voir;

je descends à l'hôtel du Louvre; je m'informe de vous : — Il vient de partir pour Saint-May... Vite, un cheval! J'enfourche la mazette, je pique des deux et me voilà!... Dans mes bras, mon sauveur, dans mes bras!

Toujours muet, Didier le regardait d'un air sombre, le sourcil froncé. Prosper s'avisa enfin que son étonnement se compliquait peut-être d'indignation. Il recula d'un pas, et s'adossant à la muraille : — Morbleu! expliquons-nous. Vous me regardez comme si vous alliez me manger. Vous m'en voulez donc bien! De quoi?... Eh oui! j'ai une grosse faiblesse à me reprocher. Je l'ai payée cher, allez! Carminette fait ses débuts. Succès fou, à tout rompre! Le surlendemain, un quidam me l'avait soufflée. J'ai fait beau bruit, comme vous pouvez croire. L'ingrate! ce qui m'afflige le plus, c'est qu'on va me la gâter. Elle est perdue pour l'art; je lui avais donné du style, le sentiment de l'idéal; ils en feront une cabotine. Dans cette occurrence, mon cher, je me suis conduit comme un ancien Romain. On me députe un joli petit monsieur, la bouche en cœur, pour m'amadouer, pour me proposer des dommages-intérêts. Le courtier mignon, l'argent, j'ai tout jeté dans l'escalier; je ne sais si les morceaux en furent bons... Ne vous laisserez-vous pas attendrir par ce récit fidèle de mes infortunes? Pourquoi me faire de si gros yeux? avez-vous regret à vos cinquante mille francs? Je vous les rendrai rubis sur l'ongle, n'ayez crainte; mais un peu de patience! La plus belle fille ne peut donner que ce qu'elle a.

Enfin Didier desserra les dents. — Ne pourriez-vous me dire du moins, demanda-t-il, dans quel tripot vous les avez perdus?

— Un tripot! s'écria Prosper en roulant les yeux. Vous croyez donc que je les ai joués! Je vous avais dit l'emploi que j'en comptais faire; ce que j'avais dit, je l'ai fait. Vraiment vous pouvez croire...

— Je crois tout, interrompit sèchement Didier.

Il ne prévoyait pas l'effet qu'allait produire sa réplique. Il n'avait pas encore vu son frère dans ses fougues. Le spectacle fut intéressant. Prosper commença par balbutier quelques mots; mais, la voix lui manquant, il pâlit comme si une arête lui fût demeurée dans le gosier, et se prit à trembler de tous ses membres, et soudain, se retournant, il allongea dans la muraille deux formidables coups de poing qui ébranlèrent toute la maison, puis il fit un bond prodigieux, s'empara d'une chaise, la brisa en mille pièces; après quoi, avisant sur le dressoir une pile d'assiettes, il la saisit de ses deux mains, l'éleva au-dessus de sa tête, la précipita sur le carreau et se mit à piétiner avec fureur sur les débris. L'hôtesse accourut au bruit, suivie de l'hôte; mais la vue de ce furieux qui, l'air hagard, l'œil en feu, se démenait, trépignait comme un possédé, les intimida, et ils n'osèrent l'approcher. Didier se leva, parvint non sans peine à lui saisir les deux poignets, à le contenir. — Laissez-moi, vociférait Prosper. Tout est fini entre nous. Je ne vous pardonnerai jamais votre injurieux et stupide soupçon. J'ai la quittance; vous ne

la verrez pas..... Et ouvrant son portefeuille : Tenez, la voilà! Aurez-vous l'indiscrétion de regarder la signature?

Didier, à qui cette scène était fort pénible, ne s'occupa que d'y mettre fin. Il déclara qu'il ne voulait pas voir la quittance, obligea Prosper de refermer son portefeuille, lui jura qu'il se fiait à sa parole. Il avait mal débuté; il venait de porter un jugement téméraire; cela le disposait à écarter ses autres soupçons. Qui s'est trop avancé se condamne à trop reculer. Cependant il lui en restait un qu'il aurait bien voulu éclaircir. Comment Prosper pouvait-il expliquer l'aventure du télégramme? Didier était sur le point de l'interroger à ce sujet, mais il jugea plus prudent de remettre à une autre fois ses questions. Il était bon d'attendre que, se trouvant en rase campagne, Prosper n'eût plus d'assiettes sous la main. Il le força de s'asseoir, consola l'hôtesse en l'assurant qu'on lui payerait sa vaisselle et lui commanda d'apporter un second couvert et l'omelette. Prosper se mit à table par complaisance; mais, contre son ordinaire, il ne fit que grignoter négligemment; il était sombre, taciturne, regardait son frère d'un air de reproche, poussait de profonds soupirs.

Cependant, quand il eut sablé quelques verres d'un généreux vin du cru, son front s'éclaircit un peu, et il reprit par degrés son aplomb et sa belle humeur. — Vrai, vous m'étonnez, dit-il enfin en se reculant de la table et se balançant. Je me flattais de vous connaître. Me voilà dérouté. Vous êtes un poëte, vous êtes un phi-

losophe : deux excellentes raisons pour tout comprendre, et tout à coup je découvre que vous avez dans l'esprit, comment dirai-je?... des grosseurs bourgeoises; car puis-je qualifier autrement les gros soupçons que vous aviez conçus, les grosses explications que vous aviez inventées de ma conduite?

Et prévenant les questions de Didier : — Ce télégramme!... Eh! mon Dieu, oui! vous grillez d'envie de m'en parler. Cette affaire vous paraît louche, et je suis un homme à pendre. Dieu sait tous les beaux raisonnements que vous avez faits là-dessus... Voulez-vous connaître la vérité vraie? Dans l'après-midi, comme je me dirigeais vers la gare de Versailles pour retourner à Paris, l'idée me sembla plaisante de vous laisser souper en tête à tête avec Carminette... Je prévoyais les conséquences, direz-vous. Eh oui! mais ce n'est pas ce que vous croyez. Je me disais : Cet homme extraordinaire qui me prêche, qui me gourmande, qui me parle à cheval, je serais curieux de savoir comment il se tirerait de certaines épreuves. Si vous aviez succombé, j'aurais joui de votre confusion; cela m'aurait mis à l'aise. J'aurais eu le plaisir de rabattre votre orgueil de philosophe, de vous tenir dans ma manche; j'avoue que j'eusse moins senti le poids de ma dette, et qu'en l'acquittant je me serais donné l'air de vous faire un cadeau... Vous êtes un homme d'esprit; regardez-moi dans le blanc des yeux. N'y voyez-vous pas qu'il n'en eût été que cela?... Quant à Carminette, je n'étais pas fâché de lui tâter le pouls. Elle me donnait depuis quelque temps

des inquiétudes, que l'événement, hélas ! a trop justifiées. Vous connaissez la manie qu'ont les enfants de casser leur joujou pour savoir ce qu'il y a dedans ; mais il n'entrait pas dans mon plan de vous surprendre. A quoi bon ? Carminette est fille à se vanter de tout ; elle m'eût raconté le fait en éclatant de rire... On compte toujours sans son hôte. Comme je m'applaudissais de mon invention, conçue au sortir d'un bon repas, dans les douces fumées d'un joli petit vin d'Aï, voilà que tout à coup, les fumées se rabattant, le démon de la jalousie me mord au cœur. Je pars comme un trait ; j'arrive la tête en feu, hors de moi, tremblant la fièvre... O spectacle enchanteur ! Carminette lisait les *Ruines*, et vous l'écoutiez de l'air doux et réfléchi d'un chamelier turc qui fait son kief parmi les débris de Palmyre... Vrai, je mourais d'envie de vous embrasser ; mais vos regards glacèrent ma tendresse et mon courage, et j'eus l'air d'un criminel, quand j'étais à peine un coupable.

Et là-dessus, pour mettre Didier en garde contre les jugements téméraires et pour le guérir de *ses grosseurs bourgeoises*, il lui exposa une théorie qui, dépouillée de tout artifice oratoire, revenait à peu près à ceci : que les poëtes peuvent avoir, comme tout le monde, de vilaines pensées ; que, personne n'étant parfait, ils ont quelquefois la manche un peu large ; mais qu'ils sont incapables de suite et de profondeur dans le mal, et qu'il ne faut jamais les soupçonner de noirceurs raisonnées ; qu'en effet leurs préoccupations de métier se jettent le plus souvent à la traverse de leurs petites

combinaisons, et qu'au moment où ils se disposent à faire quelque coup de filet, négligeant le gibier qu'ils guettaient, on les voit s'oublier à prendre de beaux vers à la pipée : les vrais poëtes, disait-il, sont un composé bizarre d'indifférence et de passion ; ils ont de suprêmes nonchalances qui déconcertent leurs convoitises; tour à tour ils désirent tout et ils méprisent tout, et, selon le caprice de leur humeur, ils donneraient tous les trésors de Golconde pour une rime qu'ils cherchent et qui les fuit. Conclusion : les poëtes ne peuvent jamais être que des demi-coquins, vérité qu'il illustra par une foule d'exemples tirés de l'histoire universelle.

Si ce ne sont les termes dont il se servit, ce fut à peu près le sens de sa démonstration, laquelle édifia médiocrement Didier, comme on peut croire. Et cependant il était bien aise de découvrir qu'il avait presque calomnié son frère; il sentait que dans ce moment Prosper disait vrai. Sans doute il regrettait que la vérité lui coutât si peu à dire; ses excuses étaient lestes comme ses procédés ; mais il n'y avait pas d'hypocrisie dans son fait, et l'hypocrisie était, aux yeux de Didier, le seul péché irrémissible. Si son frère, au lieu de casser des assiettes, s'était confondu en humilités et en protestations, il aurait rompu avec lui pour jamais. Il se contenta de lui répondre d'un ton glacial qu'il acceptait ses explications, qu'il ne le soupçonnerait plus de noirceurs raisonnées, que seulement il voulût bien lui permettre de se défier à l'avenir de la largeur de ses manches.

Puis il lui demanda quelle importante affaire l'avait

amené à Nyons. Prosper lui répondit qu'il s'en expliquerait plus tard, que tout à l'heure ils feraient route ensemble, qu'il se rendait comme lui à Saint-May. Les froideurs de Didier l'inquiétaient; il estimait qu'avant de battre le fer, il est bon de le chauffer. Il jura qu'il aurait raison de ses rancunes et de son humeur bourrue, et, pour le déraidir un peu, il lui récita des vers qu'il avait composés sur la trahison de Carminette. Il se trouva que ces vers étaient peut-être les meilleurs qu'il eût jamais faits; ils lui avaient été inspirés par un sentiment vrai; il y avait de la sincérité dans la forme comme dans le fond; une mélancolie douce s'y mêlait à une gaieté facile. Dès les premiers mots, Didier se sentit pris. — Oh! le traître! pensa-t-il. Il essaya de dissimuler son plaisir; mais il adorait le talent et n'avait jamais pu résister à son imagination. Le nuage qui couvrait son front se dissipa. Prosper s'aperçut et s'applaudit de l'effet qu'il produisait, et il battit des mains en entendant son mentor s'écrier : — Faites-nous donc toujours des vers comme ceux-ci.

— Ce qui signifie, lui répondit-il, que je dois m'approvisionner de Carminettes pour le reste de mes jours. Le conseil est bon; j'en profiterai.

Et, s'étant levé, il ramassa deux tessons d'assiettes et répéta le dernier couplet de sa romance en s'accompagnant de ces castagnettes improvisées.

— A quelque chose malheur est bon! s'écria-t-il en finissant. Ce proverbe fut inventé pour les poëtes. Les calamités publiques et privées, les trahisons, les trem-

blements de terre, les pestes et les massacres, tout profite à leur génie, et leur imagination prend son bien où elle le trouve. L'infidèle Carminette m'a inspiré des vers qui ont l'heur de vous plaire, et les assiettes que j'ai cassées me servent à faire de la musique. Tirons parti de tout, voilà la maxime des sages, et que tout finisse par des chansons!

Quand Didier eut réglé les comptes avec l'hôtesse, les deux frères montèrent à cheval et se remirent en chemin pour Saint-May. Le moment des explications était venu. Fièrement campé sur sa selle, droit comme un piquet, le nez au vent, cinglant l'air de sa badine, Prosper se mit en devoir de satisfaire la curiosité de Didier et de lui apprendre quel service il attendait de son obligeance. Il entama un long récit, coupé de fréquentes digressions. Didier l'écoutait de ses deux oreilles et méditait.

Après l'heureuse révolution qui s'était faite dans sa fortune, M. Lermine avait redressé la tête, pris le vent et suivi la première piste qui s'offrait à lui. Il brûlait de se relever de sa défaite, de son humiliation, de rentrer dans son rôle d'homme d'importance et de prouver à tout l'univers, par des arguments sans réplique, qu'il était revenu de mort à vie. Cependant il s'était un peu refroidi sur la sculpture; il lui gardait rancune. Voulant essayer d'autre chose, il s'avisa qu'il rendrait à la bonne cause des services plus effectifs en fondant une feuille hebdomadaire où toutes les productions de la littérature et des arts seraient appréciées et jugées au point

de vue chrétien. Il n'y a plus de critique, disait-il, parce qu'il n'y a plus de principes, et le moyen d'avoir des principes, si l'on ne commence par avoir des dogmes! *Le Censeur catholique* (c'est le titre qu'il se proposait de donner à son journal) devait servir de phare à la jeune littérature, la retirer de la voie de perdition et propager cette grande vérité, que, pour la poésie comme pour l'art, il n'est point de salut hors de l'Église. S'il n'avait consulté que son zèle et la prodigieuse fécondité de sa plume, M. Lermine se serait chargé d'écrire lui seul son journal : il était de force à noircir une rame de papier en huit jours; mais il craignait que son style, dont il faisait d'ailleurs le plus grand cas, ne parût suranné et quelque peu insipide aux lecteurs d'aujourd'hui, lesquels n'ont de goût que pour ce qui gratte le palais et happe fortement à la langue. Aussi désirait-il se procurer un secrétaire dont il aurait fait son rédacteur, en lui commettant le soin de convertir ses élucubrations en tartines de haut goût.

Ce secrétaire devait être un de ces bons garçons qui, selon le mot du poëte, « portent cuisine en poche et poivre concassé. » M. Lermine le dispensait d'avoir des idées, il en avait pour deux; mais il exigeait qu'il eût beaucoup de modestie et beaucoup de talent, des vertus théologales et de l'esprit à faire peur, une foi très-abondante en métaphores, une charité qui emportât la pièce, des soumissions infinies dans l'esprit et les nobles fiertés d'une plume libre et désinvolte. C'était beaucoup demander. Aussi M. Lermine avait-il juré que, si jamais

il mettait la main sur ce sujet précieux, il récompenserait magnifiquement ses services; on pouvait l'en croire, il n'avait jamais compté avec ses fantaisies, et l'argent lui fondait dans la main.

Prosper avait eu vent de ses projets. Il connaissait le bonhomme et tout le parti qu'on pouvait tirer de ses lubies. Malheureusement il était mal placé pour se recommander à ses bonnes grâces. Pendant deux ans, il avait exercé une sorte de lieutenance dans le coin de la reine; il était l'un des suppôts de cette cabale détestée que M. Lermine appelait *les amis de ma femme*, et le bonhomme avait eu plus d'une fois à se plaindre de ses airs dégagés, de ses façons cavalières et de son ton persifleur; mais les grands courages se signalent dans les grandes occasions. Prosper se présenta de but en blanc dans le cabinet de M. Lermine, essaya d'entrer en pourparlers; il essuya des hauteurs, fut assez brusquement éconduit. « Vous vous êtes trompé de porte, lui dit M. Lermine en rompant l'entretien; Mme Lermine est sûrement dans son salon. » Et, rentrant sa tête dans ses épaules : — « Je suis de ces hommes qui ne comptent pour rien, qu'on n'aperçoit pas, qui n'existent pas. » Prosper se retira confus et mortifié; mais il ne se laissa pas abattre par ce premier échec et résolut de poursuivre sa pointe. Il ne manquait pas de pénétration, savait trouver le joint des hommes et des choses. Il composa un prospectus du *Censeur catholique*, et lorsqu'il eut mis la dernière main à cette pièce d'éloquence, il la fit tenir à M. Lermine, qui eut la surprise

et le plaisir d'y reconnaître ses propres idées, rendues dans un style vigoureux, imagé, chargé de couleurs et chamarré de broderies. C'était un chef-d'œuvre de cette dévotion truculente qu'on préfère aujourd'hui aux élévations de Bossuet et à tout le miel de Fénelon.

Deux ou trois jours après, Randoce reçut un billet ainsi conçu : « Monsieur, je suis la sincérité même, et je vous avouerai que je me sens partagé entre l'admiration que je ne puis refuser à votre talent et le peu de goût que m'inspire votre personne. Je réfléchirai et vous ferai connaître plus tard ma décision. »

Sur ces entrefaites, M. Lermine était parti pour Saint-May, et Prosper n'avait pas tardé à se mettre en route pour aller l'y relancer. Il croyait à son étoile, il aimait à brusquer la fortune, il avait juré d'emporter la place d'assaut; mais l'assistance de Didier pouvait lui être fort utile pour triompher des ressentiments de M. Lermine. Didier était en haute considération auprès du bonhomme; patroné par lui, Prosper tenait l'affaire faite. Aussi avait-il décidé de s'arrêter à Nyons pour réclamer ses bons offices et le supplier de l'accompagner à Saint-May. La fortune l'avait bien servi; Didier avait prévenu son désir, et Prosper avait eu l'heureuse chance de le rattraper en chemin. Tout lui présageait un prompt et facile succès; il se promettait de désarmer les préventions de M. Lermine par les agréments de son esprit et la rondeur de ses manières, il lui prouverait que Prosper Randoce était, somme toute, un bon diable. L'éloquence de Didier ferait le reste.

Didier avait écouté dans un profond silence ce récit et ces conclusions. Prosper attendait sa réponse; mais il ne se pressait point de la donner. Il observait le paysage d'un air rêveur et caressait de sa cravache la crinière de son cheval. Son compagnon s'impatienta, et le regardant de travers : — Vraiment vous manquez d'enthousiasme! lui dit-il. Je m'attendais que vous alliez me congratuler, m'encourager. Savez-vous que vous n'êtes pas conséquent? Eh quoi! vous désirez que je me range, que j'apprenne à vivre correctement... Ne voyez-vous pas que les nobles fonctions auxquelles j'aspire vont me guérir radicalement du baccarat et de toutes mes folles amours? On a beau dire, l'habit fait le moine. Que j'entre une fois dans la peau d'un censeur catholique, et je prétends devenir en moins de huit jours un petit saint de bois... Mais parlez donc, mon cher. Faites-moi du moins la grâce d'articuler vos objections.

— Je ne vous cacherai pas que j'en ai beaucoup, répliqua Didier. Et d'abord ce vœu solennel que vous aviez fait de vous consacrer tout entier au grand art, je regrette que vous soyez si prompt à le rompre. Le *Fils de Faust*...

— N'y perdra rien, interrompit Randoce; bien au contraire. Que diable! un ouvrage de cette importance et qui doit révolutionner le théâtre ne peut s'écrire au courant de la plume, tout d'une haleine et dans un temps réglé. Un poëte est-il un artisan qui travaille à la tâche? L'inspiration ne se commande pas. L'esprit

de Dieu souffle où il veut et quand il veut. La poésie a son heure du berger et nous devons attendre son bon plaisir; mais en attendant il faut avoir quelque chose qui fasse aller la cuisine. Vous me direz : Venez vivre chez moi. Nenni, mon cher, je ne mettrai les pieds dans votre castel qu'après vous avoir payé ma dette, et c'est à quoi m'aidera le *Censeur catholique*. Je vous croyais un créancier commode et tout à fait gentil. La peste! vous portez vos cinquante mille francs de créance dans vos yeux... D'ailleurs ne sommes-nous pas dans ce monde pour utiliser toutes nos aptitudes, tous nos talents? Je voudrais en vain me le dissimuler, je chasse au poil et à la plume. Il y a dans votre serviteur un poëte et un journaliste. Il faut que je fasse vivre tout mon monde; à chacun sa place au soleil!

— Autre objection, reprit Didier; j'en passe et des meilleures. Vous sentez-vous réellement une vocation décidée pour la polémique religieuse? Je ne doute pas de votre zèle; mais y a-t-il en vous l'étoffe d'un Nonotte?

— Je me sens fait pour tous les beaux métiers, répondit-il; j'ai toutes les nobles ambitions. Faire des mots contre l'Église est le pont-aux-ânes, tout le monde s'en mêle; mais en faire contre Voltaire, voilà qui vous met un homme en vue! Je vois une place à prendre, je la prendrai.

— Elle est prise. Certain écrivain de ma connaissance...

— Eh oui! il a du talent. Pourtant il ne faudrait pas

le surfaire. Il entonne avec assez de bravoure sa chansonnette; mais aux plus beaux endroits, crac, on n'entend plus que le nasillement d'un sacristain.

— Tout doux, s'il vous plaît! Vous êtes bien sévère. Cet homme est un styliste; il tient école de beau langage, et sa façon d'écrire...

— Est admirable sans contredit; c'est la perfection du style glabre. Pas un seul poil follet; ce style est lisse et uni comme le menton d'un jeune icoglan. Je me défie des écrivains glabres : ils n'ont pas la peine de se faire la barbe; mais je crains qu'il ne leur manque ce qui fait l'homme... Eh! l'ami, avant d'insulter les idées nouvelles, tâchez de prouver que vos mépris sont autre chose qu'une radicale impuissance d'aimer! Narsit se promène d'un air superbe et dégagé dans le sérail d'Ispahan, ses sens sont tranquilles, les beautés qu'il entrevoit n'allument en lui aucun désir, la nature ou certaine cérémonie l'a mis à l'abri des tentations; mais il enrage en secret de n'être pas tenté, et pour se consoler il injurie les sultanes... en prose glabre. Vous voyez, mon cher, qu'il est encore un emploi vacant, celui d'un homme qui parle de ce qu'il connaît et qui ne hait les sultanes que pour les avoir trop aimées.

— J'ai l'esprit très-positif, reprit Didier. Pour faire un civet, il faut un lièvre. Pour faire un censeur catholique...

— Eh morbleu! que savez-vous de mes doctrines? interrompit Prosper en montant sur ses ergots.

— Rien, répondit Didier en souriant, et j'estime que

c'est à peu près tout ce qu'on en peut savoir; mais à considérer la vie que vous menez...

— Vous êtes un pédant, mon cher. On dira de vous comme du président Séguier : il rendait des arrêts et non pas des services... La vie que je mène! A quelles vétilles vous amusez-vous? Ce que je puis vous assurer, c'est que jamais, au grand jamais, l'idée ne me fût venue de faire lire à Carminette les *Ruines* de Volney. Je respectais trop la candeur de cette virginale créature... Parlons raison : ce n'est pas la morale, c'est le dogme qui fait le chrétien. La morale est quelque chose de très-vague, de très-confus et de très-élastique. Où commence-t-elle? où finit-elle? et, comme dit M. Jourdain, qu'est-ce qu'elle chante, cette morale? Connaissez-vous beaucoup de gens qui donnent tout leur bien aux pauvres, qui soufflétés sur la joue droite, présentent obligeamment la joue gauche? Voilà proprement la morale chrétienne. Dès qu'on rabat de cette perfection, libre à chacun de se servir à son goût et de mesurer la dose sur son tempérament... Mais le dogme est une autre affaire. C'est à prendre ou à laisser. Croyez-vous? ne croyez-vous pas? Or apprenez, monsieur le mécréant, que le dogme a toujours été mon fort. Je ne me pique pas d'être grand théologien, je me contente de la foi du charbonnier. Si jusqu'aujourd'hui je vous ai tenu le cas secret, c'est que sans doute j'avais mes raisons.

Et là-dessus il expliqua complaisamment à Didier qu'il était né de parents très-pieux; que son père, quand

il vivait, n'avait jamais manqué de faire ses pâques. Didier ignorait ce détail de la vie de Pochon. Élevé par ce coureur d'offices, Prosper avait joint pendant longtemps les pratiques à la foi. Il convenait que plus tard, emporté par le tourbillon du monde et par l'ardeur de ses curiosités, il avait donné dans les hérésies du jour; mais il n'y avait pas trouvé son compte, et toutes les fois qu'il rentrait en lui-même, il y découvrait un vieux fonds de croyances très-vivaces, qui poussaient chaque année dans son cœur de nouveaux rejets. Il ne savait qu'y faire, il avait l'imagination catholique; le son des cloches lui causait d'étranges frissons; la vue d'une soutane le faisait rêver. La sagesse, disait-il, ne peut expliquer toutes les absurdités apparentes des choses, et il est bon qu'il y ait ici-bas des robes noires pour rappeler aux hommes que leur vie est enveloppée dans le sein d'un éternel mystère comme le fœtus dans les eaux de l'amnios.

Puis, se dressant sur ses étriers : — Au surplus, s'écria-t-il d'une voix tonnante, n'est-il pas d'un cœur bien placé d'épouser le parti du faible contre les puissances du jour? Peuples et rois, tout l'univers se ligue contre un pauvre vieillard qui, fort de son infirmité, indomptable aux destinées, inquiète l'insolence de ses vainqueurs par l'immobilité de son infortune, et leur montre ce que peut une faiblesse qui se tient debout en se couronnant de ses défaites. Voltaire et le dieu Pan triomphent; l'Église est persécutée, demain peut-être elle rentrera dans les catacombes. A qui porte dans sa poitrine le

cœur d'un chevalier, il est doux de revêtir les couleurs de cette auguste victime et de rompre une lance pour elle. Je foulerai le basilic, je mettrai le pied sur le dragon...

— Le malheureux me récite son prospectus! pensait Didier, dont les nerfs étaient fortement agacés par cette vibrante éloquence. L'œil fixé sur ce preux chevalier de l'Église, il songeait à ces malandrins dévotieux qui, tout en guettant leur proie, font faire l'oraison jaculatoire à leur escopette : Seigneur, accordez-moi de viser juste!

A peu de distance au delà de Sahune s'ouvre un tortueux défilé long de près de dix kilomètres. Dans cet étroit boyau creusé par l'Aygues, il n'y a place que pour la rivière et pour la route; encore la route a-t-elle été le plus souvent taillée dans le roc. A droite et à gauche se dressent deux murailles de rochers dont les puissantes assises, qui semblent avoir été tirées au cordeau, simulent par endroits des entablements, des architraves, des créneaux et des corniches; çà et là ces bancs superposés sont interrompus par de larges crevasses où l'on voit se précipiter une véritable cascade de végétation. Térébinthes, arbousiers, halliers et buissons, arbustes et arbrisseaux, toute cette verdure semble faire effort pour résister à la pente qui l'entraîne; elle s'accroche où elle peut pour ne pas tomber et demeure comme suspendue au-dessus des eaux transparentes de l'Aygues. Tout en haut de ces brèches, on aperçoit de la route des têtes rondes d'oliviers qui se chauffent paresseusement au soleil, tandis que la gorge

est dans l'ombre et n'entrevoit qu'un mince pan de ciel à travers l'embrasure de ses remparts. Encaissée de toutes parts, la rivière mène grand bruit, et cette musique assourdissante vint fort à propos pour dispenser Didier de prêter plus longtemps l'oreille aux déclamations de son frère. Celui-ci pérorait sans débrider; se souciant peu qu'on l'écoutât, il se parlait à lui-même, s'appliquait à se convaincre, ou plutôt, comme le pensait Didier, Randoce travaillait à persuader Prosper, et sa turbulente éloquence échauffait par degrés cet obligeant auditeur, qui ne demandait qu'à se laisser faire. Il y avait gros à parier qu'avant même d'arriver à Saint-May, Prosper serait prêt à donner sa tête pour la bonne cause.

Didier ralentit la marche de son bidet et laissa son frère prendre un peu d'avance. A l'un des tournants de la route, il le perdit de vue et il eut quelque velléité de tourner bride. Si sa monture eût été plus alerte à la course, peut-être eût-il cédé à la tentation; mais Prosper était mieux monté que lui. Au moment où il calculait les chances de son évasion, il entendit son frère l'appeler, et, se résignant à son sort, il doubla le pas pour le rejoindre.

— Vous avez entendu la cause, lui cria Prosper. Je compte sur vous.

— Mon cher ami, lui répliqua sèchement Didier, vous voulez à toute force faire de moi votre répondant. Ayez l'obligeance de me dire de quoi vous prétendez que je réponde. De votre talent? M. Lermine est à

même d'en juger; il a lu votre prospectus. De la sincérité de vos convictions? C'est une affaire à débrouiller entre votre conscience et vous. De vos vertus?...

— Vous battez la campagne, interrompit Prosper impatienté. M. Lermine ne vous interrogera ni sur mes talents, ni sur mes convictions. Il vous demandera seulement si je suis un homme commode à vivre, d'un commerce sûr, exact à remplir ses engagements...

— Et faudra-t-il que, pour l'édifier, je lui fasse le détail de mes petites expériences personnelles?

Prosper fut piqué; faute d'assiettes à casser, il sangla un vigoureux coup de cravache à son bucéphale, qui se cabra et faillit le démonter. Quand il l'eut mis à la raison : — Un mot encore et j'ai fini, reprit-il. Avant de me refuser le petit service que je réclame de vous, veuillez songer aux conséquences. Je suis dans une bonne veine, je ne demande qu'à bien faire; mais nécessité l'ingénieuse, a-t-on dit, inventa tous les arts. Il est de beaux métiers, il en est de méchants. Si par votre faute je devais renoncer à gagner honorablement mon pain, ma foi! je me tirerais d'affaire comme je pourrais, car je suis décidé à vivre, je vous en avertis. C'est à quoi je vous prie de réfléchir.

Didier ne répondit pas, et les deux frères cheminèrent quelque temps en silence. Il y avait comme une rupture dans l'air; un mot de plus, et c'en était fait. Ils pressentaient la crise l'un et l'autre, et, se livrant à leurs réflexions, ils n'avaient garde de desserrer les dents.

Bientôt ils atteignirent un endroit où le chemin était en réparation. Une douzaine d'ouvriers, Piémontais la plupart, s'occupaient à déblayer les débris d'un éboulement. Un tombereau dételé et chargé de gravats avait été placé en travers de la route et obstruait tout l'espace libre que laissaient entre eux deux gros tas de cailloux. S'adressant au charretier, qui, assis sur un des brancards, fumait sa pipe sans se déranger, Didier le pria poliment de lui ouvrir le passage. Le Piémontais, qui était un brutal, fit la sourde oreille. Didier n'était pas en humeur de rire; il réitéra sa demande d'un ton vif. Le charretier prit la mouche; ayant posé sa pipe, il ramassa son fouet, dont il leva le manche sur la tête de Didier. Celui-ci étendit le bras pour s'emparer du fouet, mais déjà Randoce s'était élancé à terre; il fondit sur l'agresseur, qu'il saisit à la gorge, et, profitant de la surprise que lui causait cette brusque attaque, il le précipita au bas du talus, où le butor roula sans se faire de mal. Pensant qu'il reviendrait à la charge, Prosper l'attendit de pied ferme; le charretier ne demanda pas son reste; les pieds dans l'eau, il se contenta de vociférer et d'exhorter ses camarades à épouser sa querelle. Cette petite aventure avait rendu à Prosper toute sa belle humeur : les cheveux au vent, les poings serrés, il fit face aux manœuvres et leur cria d'une voix éclatante qui fit retentir tous les échos du défilé :

Paraissez, Navarrais, Maures et Castillans,
Et tout ce que l'Espagne a nourri de vaillants.

Les terrassiers, qui se sentaient dans leur tort, n'eurent garde d'accepter son défi; les uns se mirent à rire, les autres tirèrent la charrette de côté. Prosper s'élança d'un bond sur son cheval, et nos deux cavaliers se remirent en chemin.

Il suffit souvent de bien peu de chose pour changer le cours de ce que Descartes appelait nos esprits animaux. Didier, qui tout à l'heure jugeait son frère avec une extrême sévérité, sentit soudain son irritation se calmer et faire place à des sentiments plus modérés. Il ne disait pas comme don Fernand : « Les Maures, en fuyant, ont emporté son crime; » mais il était charmé du petit acte de vigueur que venait d'accomplir Prosper. Dans le moment où celui-ci, faisant face aux manœuvres, leur avait lancé son défi tragi-comique, Didier avait été frappé de sa beauté. Il était trop artiste dans l'âme pour que les apparences et les accessoires n'eussent pas beaucoup de prise sur son jugement. Bref, il inclinait à voir son demi-frère sous un jour moins défavorable, et, revenant sur ses premières impressions, il se dit qu'après tout c'est à Dieu de sonder les cœurs et les reins, et qu'il n'était pas impossible que, sans être un chrétien bien fervent, Prosper eût gardé des habitudes de son enfance une disposition prochaine à croire. Il se dit aussi que le commerce d'un homme aussi honorable que M. Lermine ne pourrait que profiter à Randoce, qu'en entretenant des relations suivies avec le bonhomme il apprendrait peut-être à se contraindre, à se respecter. N'avait-on pas vu plus d'une fois des démar-

ches intéressées devenir une occasion de salut pour les pécheurs ? Le tentateur se prend souvent dans ses propres piéges, et, si l'enfer est pavé de bonnes intentions, Dieu sait tirer parti des mauvaises. En d'autres termes, le métier fait l'homme, et quand il rapporte, à moins d'avoir le cœur bien ingrat, au bout de deux ans de pratique on est de bonne foi. Tout philosophe qu'il était, Didier estimait qu'un Prosper dévot vaudrait mieux qu'un Prosper exploiteur de Carmincttes.

Une autre considération le frappa aussi, et il s'étonna de n'y avoir pas songé plus tôt. M. de Peyrols avait été un catholique à gros grain; mais, bien qu'il n'allât guère à confesse, il s'était toujours montré respectueux pour le clergé, bienveillant pour les œuvres pies, et ce n'était pas de lui que Didier tenait son scepticisme religieux. Il se représenta que, si son père revenait au monde, il verrait sans déplaisir son fils naturel employer son esprit à la défense de l'Église, et qu'il le pousserait volontiers dans cette voie.

Tous ces raisonnements, bons ou mauvais, furent cause qu'il regretta d'avoir refusé un peu brutalement à Prosper d'intercéder en sa faveur. Je ne sais si ce dernier s'aperçut de ce revirement favorable à ses intérêts; mais il eut le bon esprit de ne point rouvrir la discussion. Il se mit à causer littérature avec un heureux abandon, et redevint tout à coup le Prosper des bons jours ou, pour mieux dire, des bonnes heures. La conversation s'anima. Insensiblement Didier mit toutes voiles dehors. Les deux frères étaient à peu près assu-

rés de s'entendre sur certains sujets; si leurs goûts n'étaient pas les mêmes, ils avaient du moins de communes répugnances: tous les deux ils professaient la sainte horreur du convenu.

Enfin ils arrivèrent en vue d'une petite combe qui débouche sur la rive droite de l'Aygues. Le village de Saint-May occupe l'entrée de cette gorge; il est perché sur une butte flanquée de courtines et de bastions naturels, précédée d'un rocher arrondi qui s'élève majestueusement en forme de tour, et dont la rivière baigne le pied. Rien de plus romantique que ce colossal donjon et que ce village environné de précipices. C'est un site digne de l'Arioste; quelque château d'Alcine a dû s'élever jadis sur cet emplacement, et l'on ne serait pas surpris de voir apparaître au bas du sentier en limaçon qui rampe autour du rocher un écuyer bardé de fer, lequel, sonnant de la trompe, s'en viendrait proposer aux passants quelque hasardeuse prouesse ou la délivrance d'une princesse enchantée. Un pont de pierre fait communiquer la route de Nyons avec le sentier qui monte au village. Près de ce pont se trouve une hôtellerie qui n'a point l'air d'un palais, et en face de l'auberge, de l'autre côté du chemin, une fontaine ornée de cette inscription : *Siste, bibe, vale et redi.*

— Mon cher, je crois que vous voilà au gîte, dit Prosper en apercevant les premières maisons de Saint-May. Quant à moi, comme je me ferais une conscience de m'imposer à personne et de gêner votre liberté, mon intention est de pousser jusqu'à Rémuzat. C'est là qu'un

muletier doit m'apporter ce soir mon bagage et venir prendre ce cheval pour le remmener à Nyons. Agissez comme vous l'entendrez: vous êtes meilleur juge que moi de la situation. Si M. Lermine vous paraît bien disposé à mon endroit, veuillez m'en aviser dès demain; sinon je retournerai à Paris par le plus court.

Au moment de leur arrivée, M. Lermine était devant la porte de l'auberge, causant avec quelqu'un. Quand il vit paraître Didier, il leva les bras au ciel et s'écria : *Ad nos, ad salutarem undam!* mais en reconnaissant son acolyte il fronça le sourcil. Prosper se hâta de faire un signe d'adieu à son frère, salua profondément M. Lermine, et, piquant des deux, s'éloigna au galop dans la direction de Rémuzat.

XVIII

M. Lermine commença par conduire son hôte dans la chambre qu'il lui avait fait préparer. Ils se retrouvèrent au bout de quelques instants près de la fontaine, et il fallut que Didier goûtât de l'eau merveilleuse. Il ne se fit pas prier pour la trouver excellente, et ce ne fut que justice, car cette eau n'a pas sa pareille pour la légèreté et la saveur, sans compter qu'elle fleure la violette comme la fameuse fontaine de Trevi.

Ils allèrent ensuite se promener jusqu'au village, et chemin faisant M. Lermine mit Didier au courant de toutes ses petites affaires. Il était de ces hommes qui

aiment à se raconter, plaisir dont il était sevré depuis quelque temps. Il lui parla de sa santé, de ses projets, de ses espérances, avec l'effusion d'un homme qui a pensé se noyer et qu'un miracle ramène à fleur d'eau. Il reconnaissait dans tout ce qui lui arrivait le doigt de la Providence ; il se promettait de ne pas demeurer en reste avec elle ; en fondant son journal, il entendait lui payer le principal et les arrérages. Son intarissable babil fatiguait un peu Didier, mais il n'en marqua rien. Le contentement du bonhomme était si naïf et son amour-propre si bienveillant pour autrui, que c'eût été conscience de le désabuser. Didier, qui ne se faisait point d'illusions sur son propre compte, était fort tolérant pour les illusions des autres ; ce qui était sincère trouvait grâce devant son ironie.

En rentrant, ils se mirent à table. L'hôtesse leur fit bonne chère. M. Lermine l'ayant prévenue longtemps à l'avance de son arrivée, elle s'était pourvue d'un cordon bleu, sûre d'être libéralement remboursée de tous ses frais. Vers la fin du repas, M. Lermine, qui avait affecté jusqu'alors de ne point parler de Randoce, entra brusquement en matière.

— Je vous avais écrit, dit-il à Didier sans exorde, que je désirais vous demander certains renseignements. Selon toute apparence, vous êtes membre de l'académie silencieuse d'Amadan, et, comme le docteur Zeb, vous aimez à répondre sans ouvrir la bouche. Pour vous dispenser de toute explication, vous êtes arrivé ici de compagnie avec M. Randoce. C'était me dire

très-clairement : Ayez confiance, je réponds de lui comme de moi.

— Ah ! permettez, fit Didier. M. Randoce m'a rejoint en chemin...

— Bah ! pas de défaites ! interrompit M. Lermine en souriant. Ne vous en défendez pas, vous voulez du bien à ce jeune homme. Je vous avouerai que j'avais de fortes prévéntions contre lui ; je le soupçonnais d'être avantageux, libre de propos et de manières, peu scrupuleux, peu sûr, d'une moralité glissante, sujet à manger dans la main, l'un de ces hommes qui en prennent long comme le bras quand on leur donne le bout du doigt, et qui en toute chose confondent l'abus avec l'usage. Voilà l'idée que je me faisais de lui. Évidemment je m'étais trompé. Je me flatte de vous connaître : un vrai gentilhomme tel que vous doit être difficile en amitié, sévère dans ses choix, d'où je conclus que M. Randoce a des travers, mais que le fond est excellent. Autrement l'auriez-vous admis dans votre intimité ?

Un peu embarrassé, Didier se contenta de s'incliner en signe d'assentiment.

— Il est bien entendu, poursuivit M. Lermine, que je ne vous demande pas de me garantir la sincérité de ses convictions ; c'est une affaire à discuter entre lui et moi. Sur ces questions, un mécréant comme vous n'a pas voix au chapitre ; mais je suis enchanté que vous me répondiez de son caractère. Ce garçon possède un talent hors ligne que je serais bien aise d'employer

pour la bonne cause. Si jamais nous entrons en affaire, il n'aura pas, je vous jure, à se plaindre de moi. Tenez écoutez ceci...

Et à ces mots il tira de sa poche un manuscrit, qu'il se mit en devoir de lire à haute voix. C'était le fameux prospectus dont Didier connaissait déjà plus d'un passage. M. Lermine déclama cette pièce d'éloquence d'une voix grave et lente, soulignant presque chaque mot, faisant ronfler les chutes de phrases, s'interrompant par des : eh bien! que vous en semble? On eût dit à son air ravi un gourmet qui déguste un vin de bon cru. Quand il eut fini : — Mais à propos, dit-il, où donc s'en est allé votre protégé?

— M. Randoce était incertain de l'accueil que vous lui feriez, il a jugé convenable d'aller attendre votre décision à Rémuzat.

— Voilà un trait de modestie qui me paraît de bon augure. C'est un vrai trésor qu'un sage ami. Convenez que c'est vous qui lui avez donné ce conseil.

— Je vous répète, reprit Didier, que ce matin j'étais parti seul de Nyons, mais qu'à Sahune...

M. Lermine l'interrompit encore. Le menaçant du doigt : — Ah! monsieur le philosophe, je vous surprends en flagrant délit de restriction mentale! — Et il ajouta : — C'est égal, il est assez plaisant que le directeur d'un journal catholique reçoive son rédacteur en chef de la main d'un hérétique... Bah! chrétiens ou non, tous les honnêtes gens sont de la même confrérie.

Le lendemain matin, à la demande de M. Lermine,

Didier dépêcha une estafette à son frère. Si satisfait que fût Prosper des nouvelles qu'il recevait, il sut modérer ses empressements et ne se rendit à Saint-May que dans l'après-midi. Le trio fit une longue promenade dans la montagne. Le bonhomme avait ses jours de malice, il voulut que Prosper achetât son bonheur; il affecta de le traiter cavalièrement, de lui tenir la dragée haute, ne lui parlant de rien, faisant peu d'attention à sa personne, si ce n'est que de temps à autre il lui décochait une épigramme. Prosper était trop fin pour ne pas s'apercevoir qu'on le mettait à l'épreuve; il prit tout en bonne part, se tint modestement à sa place, sans impatience comme sans bassesse. Au retour, M. Lermine voulut le retenir à dîner; Prosper trouva un prétexte honnête pour refuser. Quand il fut parti, M. Lermine dit à Didier : — Je commence à croire que vous avez raison; je jugeais mal ce jeune homme. Il ne manque ni de réserve ni de savoir-vivre. On travaillait à le gâter. Avec l'aide de Dieu, nous en ferons quelque chose.

Le jour suivant, toutes les glaces fondirent; ce fut une débâcle. M. Lermine conduisit Prosper dans sa chambre, où ils restèrent enfermés pendant trois heures. Ils sortirent de cette conférence très-enchantés l'un de l'autre, chacun disant : « J'ai trouvé mon homme. » On fit encore une promenade, et cette fois ce fut Prosper qui tint le dé de la conversation. Il eût volontiers tiré au plastron sur Didier pour se faire la main; mais celui-ci refusa le combat, non qu'il craignît la discussion, mais il lui répugnait de ferrailler

contre la batte d'Arlequin. Comme Prosper démontrait par d'invincibles arguments que le secret de l'art c'est la foi, il se contenta de lui répondre : — Vous voulez dire la bonne foi. — Et dans un moment où ils se trouvaient en tête-à-tête : — Vous avez un don précieux, lui dit-il, celui de vous croire sur parole.

— Croire! lui répliqua Prosper. Rien n'est plus aisé. Pendant quinze jours, soir et matin, affirmez sous serment, parlant à votre barrette, que Mahomet a tenu la lune dans sa manche, — le quinzième jour vous en serez aussi convaincu que le grand-mufti.

— A supposer, reprit Didier, que j'aie quelque chose à gagner avec Mahomet.

— Toujours pédant! répondit-il en faisant une pirouette.

Du reste il faut bien lui rendre cette justice, qu'il ne se comportait point en pied-plat, on ne lui pouvait reprocher de faire bassement sa cour. Point de courbettes, point de flatteries, point de ces manéges de grossière invention auxquels recourent les génies subalternes. Toute son habileté consistait à deviner M. Lermine à demi-mot; il pénétrait tous ses sentiments, entrait avec une rapidité merveilleuse dans toutes ses idées, et les exprimait avec une verve, une éloquence emphatique, qui ravissaient le bonhomme, lequel, transporté d'aise, lui donnait par intervalles de petites tapes sur l'épaule, ou, se tournant vers Didier, semblait lui dire : Parez-moi donc cette botte!

Au bout de trois jours, le pigeon était entièrement

domestiqué et ne demandait qu'à se laisser plumer. C'était un véritable ensorcellement, et Prosper avait la partie belle. M. Lermine s'applaudissait d'avoir découvert dans l'un de ses ennemis jurés l'instrument providentiel de ses desseins; ce sont là de ces petites surprises que Dieu ménage à ses élus, son aventure avait un air de miracle. Aussi se livrait-il avec un plein abandon au charme qui le fascinait, et ses préventions avaient fait place à un engouement dont s'inquiéta Didier. Il se fit un devoir de donner quelques avis au bonhomme, lui représenta que Prosper était jeune, avait la tête chaude, les passions vives, que dans son propre intérêt il importait de ne pas lui lâcher la bride. Il en eût dit davantage, si M. Lermine ne l'avait interrompu. — Halte-là! mon cher Peyrols, fit-il. Vos façons d'agir sont plaisantes. Vous commencez par vendre chat en poche, après quoi vous criez gare. Je vois que vous voudriez vous mettre à couvert de tout reproche. Sachez que, si jamais j'ai à me plaindre de votre protégé, c'est à vous que je m'en prendrai : sans votre puissante recommandation, il n'eût pas triomphé de mes défiances; mais n'ayez crainte, plus je l'étudie, plus je suis édifié de ses sentiments. Je lui expliquai l'autre jour les devoirs d'un journaliste chrétien, et je vis qu'il avait réfléchi sur ces matières. — Eh oui! me disait-il, nous sommes au service du bon pasteur, et nous l'aidons à paître ses brebis.

Ces mots de pasteur et de brebis firent faire la grimace à Didier; il se défiait des saintes bucoliques de

Prosper. Il se souvint de cet évêque grec très-pieux, lequel dans sa jeunesse avait été voleur de moutons, et qui appelait cet heureux temps « sa vie pastorale. »

Un matin il prit son frère à part, essaya d'avoir avec lui un entretien sérieux. — M. Lermine m'a déclaré, lui dit-il, que, si jamais vous lui donniez quelque sujet de plainte, il s'en prendrait à votre serviteur. Vous prétendez avoir quelque amitié pour moi, et vous savez que j'ai beaucoup à vous pardonner. Tâchez que dans cette occasion-ci du moins je n'aie pas à me repentir de ma complaisance.

— Vous pouvez dormir sur vos deux oreilles, repartit Prosper. Quel sujet de plainte voulez-vous que je donne à ce digne homme? Lui et moi, nous sommes faits pour nous entendre; il a l'humeur très-donnante, j'ai l'humeur assez recevante; cela s'arrange à merveille, et vous voyez que nous avons été mis au monde pour faire notre bonheur réciproque. Je lui fournirai d'excellente copie, et je la lui ferai payer le plus cher possible. C'est le fond du commerce, et vendre cher est très-licite, pourvu que la marchandise ne soit pas avariée et que le marchand fasse bon poids.

— A la bonne heure! Vous me parlez un langage que je comprends; j'aime mieux cela que les pastorales dont vous le régalez.

— Quand donc vous déferez-vous de votre pédanterie? lui répliqua Prosper en haussant les épaules.

A la fin de la semaine, quelques instances qu'on fît pour le retenir, Didier résolut de regagner ses pénates.

Bien qu'il eût quelque amitié pour M. Lermine, il était excédé de ses éternels *alleluia*, de sa fontaine, de son journal, de ses visions cornues et de ses sourires mystiques. Aussi bien M. Lermine avait de très-longs tête-à-tête avec Prosper, et Didier s'ennuyait de garder le mulet. Si pittoresque que soit le site de Saint-May, l'étroitesse de cette gorge étranglée entre deux parois de rochers lui donnait la mélancolie; il se sentait comme à fond de cale; l'air et le jour lui manquaient; il lui tardait de revoir les collines basses, les horizons larges de la vallée de Nyons. S'étant procuré un cheval, il prit congé de M. Lermine, qui le remercia chaudement de sa visite et lui promit qu'aussitôt sa cure terminée il irait passer un ou deux jours au Guard.

XIX

Il paraît que Sahune est un lieu prédestiné aux rencontres. Comme la première fois, Didier y arriva sur le coup de midi. Étouffant de chaleur, il fit une halte dans ce même cabaret où huit jours auparavant Prosper lui était apparu. L'hôtesse le reçut froidement, et sa première question fut pour s'informer si le casseur d'assiettes venait à sa suite. Il la rassura en priant qu'on se hâtât de le servir.

La nappe était mise quand une chaise de poste qui arrivait grand train s'arrêta devant l'auberge. Une femme en descendit, accompagnée d'une camériste.

Elle ouvrit la porte de la salle à manger, mais en apercevant Didier elle fit un geste de surprise et se retira précipitamment. Bien qu'elle fût voilée et qu'elle n'eût fait que paraître et disparaître, Didier avait reconnu Mme Lermine. Cette seconde rencontre l'étonna plus encore que la première. La reine à Sahune! Il se souvint que, quelques jours avant, M. Lermine, lui montrant un pli cacheté, lui avait dit avec un sourire moitié malin, moitié béat : « Voici une missive qui est une vengeance. » Toujours incurieux des affaires d'autrui, Didier avait laissé tomber ce propos sans en demander l'éclaircissement. Il y avait toute probabilité que cette vengeance et ce pli étaient à l'adresse de Mme Lermine. Le bonhomme n'avait pu se tenir de lui annoncer triomphalement que l'ancien coryphée du coin de la reine venait de passer dans son camp avec armes et bagages, et de lui prouver par cet argument sans réplique l'irrésistible ascendant de son étoile renaissante. Didier raisonnait juste, mais ses explications n'expliquaient rien. Qu'en recevant cette mortifiante nouvelle Mme Lermine eût éprouvé quelque dépit, cela se comprenait de soi; mais quitter Paris sur l'heure, venir apporter soi-même sa réponse à Saint-May, un simple dépit ne produit pas d'ordinaire de si violents effets. — A moins de supposer, se disait Didier, que la reine s'est résolue à venir humblement implorer la paix et noyer ses dernières rancunes dans les eaux limpides de la miraculeuse fontaine.

Las de chercher le mot de l'énigme, il s'était mis à

déjeuner, quand l'hôtesse lui annonça que l'étrangère qui venait d'arriver demandait à lui parler. Il se leva et trouva dans la cuisine la camériste, qui le pria de la suivre.

— Madame est souffrante, lui dit-elle; ce voyage si précipité l'a fatiguée. J'espère que ce ne sera rien. Ma dame ne veut jamais écouter mes conseils; elle n'est plus d'âge à faire des folies.

Tout en bavardant, elle le conduisit en haut d'un escalier de bois, et, frappant trois coups à une petite porte en niche, elle lui fit signe d'entrer et se retira.

Didier trouva Mme Lermine, assise dans un fauteuil dépenaillé, près d'une fenêtre. Elle était très-pâle; ses traits amaigris et défaits annonçaient moins la fatigue que les ravages d'un violent chagrin. Elle ne laissait pas d'avoir grand air dans son accablement. En voyant entrer Didier, elle releva la tête et lui montra du doigt une chaise. Il s'assit et garda le silence, attendant qu'elle l'interrogeât. Elle parut chercher péniblement les premiers mots d'une phrase qui ne venait pas, puis, détournant les yeux, elle regarda une estampe enluminée qui décorait la muraille. Ne sachant que penser ni que dire, Didier lui adressa quelques questions banales, elle y répondit à peine. Enfin elle fit un effort sur elle-même et lui demanda s'il arrivait de Saint-May, s'il avait vu M. Lermine. Il n'avait pas achevé sa réponse que, portant brusquement son mouchoir devant sa figure, elle fondit en larmes; tout son

corps fut agité d'un tremblement convulsif, une crise de nerfs se déclara.

Didier, aussi inquiet que surpris, s'élança dans le corridor, appela la camériste, qui accourut au secours de sa maîtresse. Pendant qu'elle lui prodiguait ses soins en personne qui avait la pratique de ces sortes d'accidents, Didier redescendit à la cuisine, où il tint pied à boule, pensant avec raison que, la crise passée, Mme Lermine le ferait rappeler. Il n'avait pas encore de soupçons, mais il avait cette anxiété vague qui les précède. C'est ainsi qu'un voyageur, avant que l'orage éclate, le sent déjà peser sur lui et tient ses regards attachés sur le point de l'horizon qu'embrasera tout à l'heure un premier éclair.

Au bout de vingt minutes, la camériste reparut, et, lui faisant force excuses, le pria de remonter auprès de Mme Lermine, qui l'attendait. — De grâce, monsieur, lui dit-elle, engagez madame à ne pas pousser jusqu'à Saint-May, ce voyage ne peut lui faire que du mal.

Didier retrouva Mme Lermine à la même place et dans la même attitude. A peine eut-il fermé la porte qu'elle lui cria : Vous voyez, monsieur, l'état où je suis. Puisque vous savez tout, dispensez-moi d'explications inutiles et qui sont au-dessus de mes forces.

— Je ne sais ce que vous voulez dire, madame, reprit Didier en s'approchant d'elle.

Elle lui répondit d'un ton de méprisante amertume : — Oh ! monsieur, vos mérites me sont connus. L'homme

dont j'ai juré de ne plus prononcer le nom m'a déclaré que vous étiez le phénix des amis, le confident de toutes ses pensées, son conseil. Vous avez cherché à lui inspirer des goûts solides, vous lui avez appris qu'il est dangereux de fonder sa fortune sur la chimère d'une affection de femme, que les affaires sont plus sûres... Et je suis bien trompée, ou c'est grâce à vos libéralités que ce galant homme est parvenu à faire ce qu'il appelle une retraite honorable.

Pendant qu'elle parlait, Didier ressentit dans tout son corps une commotion douloureuse : — O le malheureux ! dit-il à demi-voix ; puis avec un accent de loyauté où se révélait le gentilhomme : — Je sais tout, madame, s'écria-t-il, parce que vous m'avez tout dit ; mais je vous jure qu'hier encore...

Elle l'interrompit d'un geste impérieux : — Et que nous importe, à vous et à moi ?... Attacheriez-vous par hasard quelque prix à mon estime ?

Et comme il revenait à la charge et protestait avec chaleur de son ignorance et de sa bonne foi : — Vous nous faites perdre un temps précieux, reprit-elle. Suis-je en état de vous entendre ? j'ai une prière, une seule à vous adresser. Daignerez-vous m'écouter ?

Il s'inclina. — Une femme, continua-t-elle, de mon caractère et de mon âge (car on a pris soin de m'apprendre mon âge) peut supporter bien des choses. Elle peut se consoler d'une infidélité, se résigner à une trahison... Je ne suis pas bien exigeante ; je consens à vivre après avoir placé mon cœur en si bas lieu que

je n'y puis songer sans rougir... Mes souvenirs, mes misères, j'accepte tout; mais enfin il est des efforts impossibles, il est des insultes qu'on ne dévore pas... Quoi ! je serais exposée à revoir cet homme chez moi, à rencontrer ses regards ! Persuadez-lui, monsieur, persuadez à cet homme d'honneur que j'ai le droit de tenir ma honte à distance. Qu'il s'éloigne ! qu'il me fasse la grâce de ne plus exister pour moi ! Il a tant de ressources dans l'esprit... Ne peut-il inventer quelque autre gagne-pain que d'exploiter le mari après avoir rançonné la femme ?... Je serai ce soir à Saint-May. Je ne sais ce que j'y ferai, ce que j'y dirai. Voulez-vous nous épargner à tous une scène affreuse ?... Regardez-moi bien, monsieur; ne sentez-vous pas que je suis capable de tout ?

Elle disait vrai. Didier ne s'apercevait que trop qu'elle ne se commandait plus, qu'elle avait la tête perdue. Il s'empressa de lui dire qu'il attendait ses ordres, qu'il se mettait entièrement à sa disposition.

Elle prit un carnet sur la table, en arracha un feuillet où elle écrivit rapidement ces mots : « Rompez avec M. Lermine et partez sur-le-champ; sinon je dirai tout. » Et présentant ce feuillet à Didier : — Allez, monsieur, lui dit-elle, partez en hâte. Vous avez quelques heures à vous; je n'arriverai à Saint-May que vers le soir. Si vous réussissez, je consentirai peut-être à vous tout pardonner.

— Je n'ai rien à me faire pardonner, répondit Didier.

Cinq minutes après, il était en selle ; enfonçant ses deux éperons dans le ventre de son cheval, il le lança à toute bride. A Paris, il avait fait connaissance avec la colère ; en ce moment, il était travaillé d'une rage sourde qu'il sentait couver dans son cerveau comme une tempête qui s'amasse. Il avait des bourdonnements dans les oreilles, des tintements dans les tempes. Il lui semblait que, s'il eût tenu entre ses mains une barre de fer, il l'aurait ployée et pétrie comme une cire molle. Dès que son cheval ralentissait le pas, il lui serrait l'éperon et le faisait repartir de plus belle. En moins de trois quarts d'heure, la pauvre bête atteignit Saint-May, blanche d'écume, les flancs ruisselants de sueur.

En arrivant devant la porte de l'auberge, Didier, sans mettre pied à terre, héla le garçon d'écurie et le pria de s'informer si M. Randoce était là. M. Lermine reconnut sa voix et accourut. — Par quel heureux hasard ?... s'écria-t-il.

— M. Randoce est-il à Saint-May ? interrompit brusquement Didier.

— Non. Il est à Rémuzat ; il y travaille. Dans deux heures, il viendra dîner ici, et nous reverrons ensemble son ouvrage. Eh ! eh ! je ne le laisse pas respirer, ce garçon. Avant de lui accorder ses lettres de maîtrise, je lui fais faire son chef-d'œuvre ;... mais vous ne m'expliquez pas...

— J'ai rencontré le messager en m'en allant. Il m'a remis un pli... Ce sont des lettres très-pressées pour Randoce. Je soupçonne qu'elles ont rapport à une

affaire qui me concerne aussi. J'ai voulu en conférer avec lui. Peut-être sera-t-il forcé de retourner à Paris sans délai.

— Oh ! oh ! doucement ! reprit M. Lermine. Que signifient ces mystères d'État?... Je n'entends pas cela. Nous sommes occupés, lui et moi, à convenir de nos faits. Il nous reste plus d'un point à débattre.

— La vie est pleine de contre-temps, poursuivit Didier. A propos, j'ai rencontré Mme Lermine à Sahune. Dans quelques heures, elle sera ici.

— Mme Lermine ! s'écria le bonhomme en reculant de trois pas. Mme Lermine vient à Saint-May ! Êtes-vous bien sûr?...

— Sûr, très-sûr, lui cria Didier, et il repartit au galop.

Quatre heures sonnaient quand il entra brusquement dans la petite chambre d'auberge où travaillait Prosper.

— Qui est là ? demanda celui-ci du ton d'un homme qu'on dérange.

— J'en suis fâché pour vous, mais c'est moi.

— Vous ! soyez le bienvenu. Quelle que soit la raison qui vous ramène, vous arrivez à propos. J'ai quelque chose à vous montrer. Je viens de composer un article... C'est un morceau friand. Vous m'en direz tantôt votre avis... Mon cher, tout marche à merveille. Les fers sont au feu. L'affaire était bonne, elle devient superbe. En attendant mieux, j'ai demandé douze cents francs par mois et une voiture. M. Lermine me marchande un

peu; mais quand il aura lu ceci !... Et il agita en l'air son papier.

— Je suis un fâcheux, répondit tranquillement Didier. Je vous apporte une nouvelle qui troublera, je le crains, votre béatitude.

— Quelle nouvelle, morbleu !... Vous avez l'air d'une chauve-souris qui s'est fourrée étourdiment dans un galetas et qui se donne au diable pour savoir comment s'en aller... Ma foi ! mon cher, je suis de si belle humeur que je défie toutes vos nouvelles de troubler la sérénité de mon âme;... mais prenez un siége, et parlez posément. Eh bien ! cette nouvelle ?

— La voici : j'ai rencontré tantôt... Devinez qui ?

— Serait-ce Dubief ?... Dites de ma part à cet Arabe que je ne lui dois plus un sou.

— Vous n'y êtes pas. C'est une femme, et la femme qu'aujourd'hui vous vous souciez le moins de voir.

— Voilà parler, fit Prosper d'un ton plus grave, et vous êtes un habile homme pour orienter les gens.

— Je ne vous ferai pas languir, reprit Didier en élevant la voix et pesant sur chaque syllabe. M^me^ Lermine, qui, pour le dire en passant, arrivera tout à l'heure à Saint-May, m'a chargé de vous rappeler qu'elle a été votre maîtresse.

Prosper tressaillit et changea de couleur.

— Je vous croyais plus fort, continua son frère. Vous me mettiez au défi de vous émouvoir, et dès le premier mot vous voilà tout interdit... Allons, remettez-vous.

Cet esprit si fertile est-il à court d'invention ? N'avez-vous point d'histoire à me conter ?

Prosper reprit toute son assurance et croisant les bras : — Je conviens, dit-il, que vous m'avez étonné. C'est que vous avez une manière un peu brusque d'attaquer les questions. Vous allez droit au fait, point de préambule. Cette méthode produit d'abord quelque impression ; l'inconvénient est qu'à la longue on s'y habituerait... Eh bien ! mon cher, puisque Mme Lermine a jugé convenable de vous apprendre que j'avais été son amant, il faut que cela soit, et je ne m'inscris pas en faux. Mon Dieu ! oui, je l'aimai, elle m'aima ; je ne l'aime plus, elle ne m'aime plus. Jusque-là nous sommes d'accord ; mais il y a cette différence entre nous, que je ne lui reproche rien et qu'elle jette feu et flamme contre moi... Que voulez-vous? tout passe, tout casse, tout lasse. Quand nous avons rompu, j'étais bien las, je vous jure. Savez-vous bien ce que c'est qu'une femme qui a passé tout le temps de sa jeunesse sans entendre battre son cœur et qui se décide à s'embarquer pour Cythère à l'âge où les autres femmes remisent ?... Je vous dis cela pour votre gouverne, et puisse mon expérience vous profiter ! Défiez-vous des femmes qui aiment sur le tard. Elles ne sont pas contentes si au moment décisif on ne donne dans le respect très-humble jusqu'à en mourir ; elles exigent qu'on leur demande pardon de la liberté grande, et que le plaisir ait toujours la main au chapeau. Ajoutez à cela le souci perpétuel de leur réputation, des inquiétudes, des terreurs, un luxe de

précautions, des profondeurs de mystère... Quel métier pour le pauvre diable ! Madame lui reproche de ne pas sentir assez tout le prix de ses faveurs ; elle a voulu le rendre heureux, — œuvre pie, pure charité ! Et il faut bon gré, mal gré qu'il se confonde en remercîments, qu'il s'abîme dans la reconnaissance, qu'il s'extasie devant l'immensité de ce sacrifice... Du haut de cette chute, trente années de vertu le contemplent !... Ma foi ! je n'en pouvais plus. Si j'étais resté plus longtemps dans cette galère, adieu mon talent ! Le devoir avant tout. Je suis comptable du mandat que j'ai reçu, et ce mandat m'oblige à faire de beaux vers. Je n'ai consulté que ma conscience et j'ai sauvé mon talent; le reste est peu de chose... Voulez-vous un cigare, mon cher ?

— Vous vous calomniez. Le reste, c'est la caisse ; vous l'avez sauvée aussi. Il n'y a de changé que le caissier. Que ce soit le mari, la femme, qu'importe ? un grand esprit ne s'arrête pas à ces détails.

Prosper lui jeta un regard qui n'était pas tendre. — Ah ! cà, croyez-vous par hasard que je doive quelque chose à Mme Lermine ? elle et moi, nous sommes quittes. Si elle m'a fait quelques avances d'argent que je lui ai remboursées, en revanche je lui ai procuré des plaisirs que sans moi elle n'eût jamais connus : *primo* de jolies petites fumées de gloriole littéraire. Moi seul dans tout Paris j'ai eu le front de vanter ses élégies. N'est-ce rien cela ! Et puis je l'ai initiée à tous les mystères, à tous les enchantements de la passion. C'était une fièvre, une ivresse. Deux ans d'adorations ! croyez-vous qu'il ne

m'en ait rien coûté ? J'aurais voulu vous y voir... Sans compter que je m'étais fait le rabouteur de tous ses vers boiteux. Combien de ces invalides j'ai pansés, rhabillés, raccommodés ! Elle avait fait de ma chambre un hôpital... Allez, après l'apurement de nos comptes, c'est elle qui me redoit, et j'ai ma décharge en règle... Mais prenez donc un cigare, mon cher.

— Si votre conscience est si nette, poursuivit Didier en se contenant, et qu'il vous paraisse si simple, si naturel, de mettre à contribution un homme dont vous avez possédé la femme, d'où vient que vous m'ayez fait mystère de vos relations avec Mme Lermine?... Peut-être me trouvez-vous bien curieux?

— Eh ! parbleu ! vous l'êtes aujourd'hui; mais vous ne l'étiez pas il y a trois mois. Vous êtes-vous donné la peine de me questionner? Cette belle Italienne... Vous vous y êtes laissé prendre. Était-ce à moi de vous désabuser? Et d'ailleurs réveillez vos souvenirs, noble Caton ! A Sahune, je vous ai fait voir une quittance qui vous eût tout révélé. Il ne tenait qu'à vous de la lire.

Didier ne pouvait dire non; il convint en lui-même de la justesse de cette riposte et maudit une fois de plus son indolence, qui le rendait avare de paroles et de mouvements. Il ne répondit rien; mais présentant à son frère le court billet de Mme Lermine : — Lisez et méditez ! lui dit-il.

Prosper lut et se mordit les lèvres jusqu'au sang. — — Fort bien, dit-il avec colère; on me menace, je ne reculerai pas d'une semelle.

— Vous reculerez. C'est moi qui vous le demande et qui au besoin vous l'ordonne.

— Oh! là, ce langage m'est nouveau... Et quel droit avez-vous de me donner des ordres?

— Le droit d'un homme qui, en dépit de tout, vous veut encore du bien... Savez-vous ce que vous allez faire? M. Lermine vous attend à dîner. Une circonstance imprévue vous rappelle à Paris. Écrivez cela. Je lui remettrai le billet. La diligence de Gap passe ici dans deux heures. Vous partez. Une fois à Paris, vous trouvez un prétexte pour rompre, et l'honneur est sauvé.

— Je ne partirai pas! s'écria Prosper en frappant du pied.

— Vous partirez, c'est moi qni vous le dis, répéta Didier sans s'échauffer.

— Sur mon honneur! vous êtes plaisant, très-plaisant. On voit que les paroles ne vous coûtent rien. Quoi! vous pouvez vous imaginer que sur une menace en l'air je m'en vais renoncer bêtement à une affaire superbe qui me promet gloire et profit. Douze cents francs par mois! cela se trouve-t-il dans le pas d'un cheval? Non, mille fois non, je ne partirai pas. Les déclarations de guerre de Mme Lermine ne m'effrayent point. Elle ne sonnera mot, soyez tranquille. Comment donc! pour satisfaire son dépit, cette femme si soucieuse de sa réputation irait se perdre de gaieté de cœur, se mettre à la merci de son mari, qu'elle n'a jamais aimé, qu'elle a cruellement humilié, et qui désormais la mènerait à la baguette! Les coups de tête, les

coups de théâtre, tout cela est bon pour le discours. Quand on en vient au fait, néant !... Je la connais. C'est une très-bonne femme, qui était faite pour ne jamais sortir des sentiers battus. Par malheur l'idée lui est venue qu'elle était poëte, qu'elle avait la vocation, la bosse... Aussitôt il lui a poussé sous les aisselles deux petites ailes, oh ! très-petites, — des ailes d'angelot, des ailes de roitelet... Et de temps à autre elle prend sa volée, elle s'enlève de terre, monte, monte, tremblote une minute dans l'espace :... mais elle en a bien vite assez, les petites ailes ne la portent plus, elle redescend tout doucement, et la revoilà bonne femme comme devant... Tantôt vous l'avez surprise dans un de ses accès de fièvre romantique et d'existence aérienne ; à l'heure qu'il est, vous pouvez m'en croire, elle a repris terre, elle s'est posée. Adieu ses audaces ! Elle ne dira rien.

— Partirez-vous ? ne partirez-vous pas ? s'écria Didier.

— Eh ! mon Dieu ! oui, je partirai, mais avec vous et pour Saint-May. Vous m'avez empêché d'achever mon article. C'est égal. Le temps de passer un habit, et nous partons ensemble.

A ces mots, Didier ne se contint plus. Sa colère fit explosion, éclata comme une bombe, et d'une voix de tonnerre que ni Randoce ni lui-même n'avaient jamais entendue : — Vous n'avez ni cœur ni honneur ! s'écria-t-il, et si Mme Lermine se tait, c'est moi qui parlerai, car je n'entends pas me rendre complice d'une trahison ni prêter les mains à votre avilissement ! . .

Et lui tournant le dos, en trois bonds il fut dans la rue. Cette vive apostrophe avait pétrifié Prosper. Quel était le Didier qui venait de lui parler sur ce ton? Il ne soupçonnait pas l'existence de ce personnage. Dès qu'il fut revenu de sa stupeur, il se mit à la poursuite de son frère, mais il ne put l'atteindre. Celui-ci était remonté à cheval et courait à franc étrier.

XX

Didier trouva M. Lermine près de la fontaine, conversant avec un médecin de Rémuzat qui était venu faire sa tournée dans les environs. Il lui déduisait fort au long toutes les aventures de son estomac, ses souffrances, ses guérisons subites. Le docteur, qui était narquois, insinuait discrètement qu'il y avait un peu de miracle dans cette affaire et qu'il faut être en état de grâce pour trouver à l'eau de Saint-May une odeur de violette. M. Lermine était le plus sociable des hommes, il voulut retenir le docteur à dîner; mais celui-ci s'excusa, répondit qu'il avait encore deux malades à voir, qu'on ne l'attendît qu'au dessert.

Quand il fut parti, le bonhomme, montrant à Didier une chaise de poste dételée, lui annonça d'un air perplexe que Mme Lermine venait d'arriver. Ce voyage, qu'il traitait d'escapade, l'intriguait fort. Qu'était venue faire la reine dans une hôtellerie de campagne? On avait eu grand'peine à la loger. Cette personne si

délicate, si douillette, s'était accommodée d'un taudis dont elle n'aurait pas voulu pour sa femme de chambre en temps ordinaire. Didier répondit en souriant qu'après Austerlitz l'empereur François était venu chercher le vainqueur dans sa tente pour lui demander la paix. Sur cette réponse qui le charma, M. Lermine serra tendrement la main de son cher Peyrols.

— Et votre mystérieux message? lui dit-il. Quelle affaire si importante peut rappeler M. Randoce à Paris? Croyez-vous que je lâche ainsi ma proie? Ce garçon m'appartient, vous m'en avez fait cadeau. Nous devons signer au premier jour notre traité, et je ne puis lui donner de sitôt la clef des champs.

Didier lui répondit vaguement que les affaires étaient les affaires, mais que sans doute Prosper ne partirait pas sans lui faire tenir de ses nouvelles. — Mon cheval est rendu, ajouta-il, et je me vois forcé de remettre mon départ à demain. Je serai des vôtres ce soir, et si Randoce nous fausse compagnie, je tâcherai de vous consoler.

Là-dessus, tandis que M. Lermine continuait de promener sur la place sa rêverie et ses inquiétudes, Didier mena lui-même à l'écurie son cheval; puis, s'étant glissé dans l'auberge, il se trouva nez à nez avec la camériste, qui guettait son arrivée et qui le conduisit sur-le-champ auprès de sa maîtresse. Un seul coup d'œil suffit pour le convaincre que son frère s'était trompé, que Mme Lermine ne s'était ni ravisée ni calmée, qu'elle persistait dans ses grandes résolutions. Si

petites que fussent ses ailes, l'oiseau tenait le haut des airs et ne songeait pas encore à se poser.

— Eh bien?... dit-elle à Didier en le regardant d'un air d'exaltation.

— Madame, je vous demande en grâce de me confier le soin de vos intérêts. Laissez-moi faire, je m'engage...

— Je ne vous demande pas de promesses, interrompit-elle avec hauteur, je vous demande une simple réponse. Vous avez vu M. Randoce; vous lui avez remis mon message. Je sais qu'on l'attend ici ce soir. Aura-t-il l'audace de venir?

— J'espère que non, madame; mais en tout cas...

— En voilà assez, dit-elle. Je suis édifiée, je sais ce qu'il me reste à faire.

Didier insista, lui dit tout ce qu'il put imaginer pour la calmer, lui représenta les conséquences funestes d'un éclat; il ne demandait qu'un peu de temps et promettait de faire entendre raison à Prosper; il le connaissait, il était sûr de son fait, répondait de l'événement. A tout ce qu'il put dire, Mme Lermine secoua la tête et refusa de l'écouter; ses raisons, ses prières, n'avaient point de prise sur cette âme profondément ulcérée. Comme il s'obstinait, elle le congédia par un geste superbe, digne d'Hermione ou de Roxane.

Didier se retira d'auprès d'elle exaspéré, ne sachant à quel saint se vouer. Une seule ressource lui restait : il conservait un faible espoir que Prosper aurait fait de salutaires réflexions, et que s'il n'était pas parti pour

Gap, du moins il ne viendrait pas à Saint-May. Comme il sortait de l'auberge, M. Lermine et lui se croisèrent sur le seuil ; le bonhomme s'en allait chercher des nouvelles de sa femme. L'instant d'après il reparut, disant que Mme Lermine, exténuée de fatigue, n'avait pu le recevoir. Sept heures sonnèrent, Prosper ne venait pas. M. Lermine en fit ses plaintes à Didier, qu'il rendait responsable de son mécompte ; il boudait comme un enfant qu'on menace de lui ôter son joujou. Au plus fort de ses jérémiades, il battit des mains. — Ah ! le voilà, s'écria-t-il, — et Didier aperçut Prosper qui s'avançait d'un air vainqueur, la tête haute, une rose à sa boutonnière, une chansonnette aux lèvres. Il salua gracieusement M. Lermine, et, tout en répondant à ses gronderies, il attacha sur Didier à plusieurs reprises un regard hautain et provoquant.

L'aubergiste vint les avertir que le dîner était servi. Ils se mirent à table. Durant tout le repas, Prosper causa d'un ton animé ; jamais il n'avait eu plus de liberté dans le geste, ni plus d'aisance dans les manières. M. Lermine était un peu distrait ; il avait des absences ; le mystère du voyage de sa femme irritait sa curiosité ; il lui tardait de découvrir le pot aux roses. Quant au troisième convive, à demi suffoqué par son indignation, il gardait un morne silence, tenant conseil avec lui-même, sombre et terrible comme la statue du commandeur, mais n'ayant pas le tonnerre à ses ordres.

On venait de desservir, et M. Lermine, sortant de sa

rêverie, commençait à causer affaires avec M. Randoce, quand la porte s'ouvrit et Mme Lermine entra. Il se fit sur-le-champ un profond silence, chacun devinait qu'il allait se passer quelque chose. La figure de la reine avait quelque chose d'effrayant; l'immobilité de ses traits, la solennelle lenteur de sa démarche, tout annonçait qu'elle venait de prendre une grave et irrévocable résolution. Didier sentit que désormais l'orage ne pouvait être conjuré; il se croisa les bras et attendit l'événement. M. Lermine, ému sans savoir pourquoi, avança une chaise à sa femme et s'enquit obligeamment de sa santé. Prosper se leva pour la saluer, et s'inclina devant elle avec une politesse cérémonieuse. Sa physionomie ne trahissait aucun trouble; mais son visage s'était subitement allongé; les lignes en étaient devenues plus dures, les angles plus aigus; c'était son ordinaire dans ses mauvais moments.

Mme Lermine s'assit. Elle semblait reprendre haleine, se recueillir; peut-être, avant de faire le saut périlleux, mesurait-elle du regard la profondeur de l'abîme. Elle avait le teint défait, les pupilles contractées; d'instant en instant des bouffées de fièvre montaient à ses joues pâles, qui se couvraient d'une subite rougeur. M. Lermine la considérait avec une inquiétude croissante; il s'alarmait de son silence comme les marins s'effrayent de ces bonaces qui couvent des tempêtes dans leur sein. Didier se pencha vers son frère et lui dit tout bas à l'oreille : Partez !... Prosper ne lui répondit que par un imperceptible haussement d'épaules.

Au même instant, Mme Lermine, se penchant vers son mari, lui dit d'une voix lente et qui accentuait chaque mot : — Vous m'avez écrit que vous étiez sur le point de signer un traité avec M. Randoce. J'arrive de Paris tout exprès pour vous dire que cela ne se peut pas... Et elle répéta : Cela ne se peut pas; non, cela ne se peut pas.

— Et pourquoi donc, ma chère Thérèse? lui demanda-t-il en essayant de sourire.

Elle remuait déjà les lèvres pour lui répondre, quand ses yeux rencontrèrent les prunelles ardentes de Prosper, qui la contemplait fixement. On eût dit un dompteur de bêtes féroces s'efforçant de réduire par l'ascendant magnétique de son regard une hyène en revolte qui menace de se jeter sur lui. Mme Lermine ne put soutenir l'assaut de ce regard, et détourna la tête, comme vaincue; mais, reprenant courage, elle envisagea de nouveau Prosper, et un sourire de mépris effleura ses lèvres. Le dompteur sentit que son pouvoir échappait; ce fut à son tour de trembler. Le duel de ces deux regards et de ces deux volontés épouvanta le bonhomme, et il avait déjà tout deviné quand Mme Lermine, étendant le bras vers Prosper, murmura d'une voix saccadée : Cet homme a été mon amant.

M. Lermine se dressa brusquement comme soulevé par un ressort; il avait l'air hagard d'un somnambule; la table, les bougies, les murs, il voyait toute la chambre tourner autour de lui. Dans ce grand désarroi de son esprit, il ne lui vint qu'une idée, celle-là même

qu'avait exprimée César mourant par ce mot fameux : Et toi aussi, Brutus! Il se tourna vers Didier et lui dit : — Je vous croyais un gentilhomme et mon ami. J'avais bien placé ma confiance!

Quelqu'un venait d'entrer et avait entendu ces mots. C'était le médecin de Rémuzat, qui, après avoir achevé sa tournée, accourait, selon sa promesse, pour vider quelques flacons et faire un bout de causerie avec sa nouvelle connaissance. Il ne s'attendait pas à l'étrange scène qui frappa ses yeux. Mme Lermine était au bout de ses forces et de son romantisme; son imagination se dégrisa tout à coup; la crise prévue par Prosper se produisit, mais plus tard qu'il ne l'avait espéré : la nature triomphant de son exaltation, la pauvre femme se sentit défaillir, son visage se décomposa; elle saisit fortement le bras de son mari, comme un naufragé se cramponne à sa planche de salut, et poussant un cri de désespoir : — Henri, dit-elle, je me suis empoisonnée, sauve-moi, et j'en passerai par tout ce qu'il te plaira.

M. Lermine tourna ses yeux égarés vers le médecin, qui s'approchait de lui, et, le reconnaissant, il lui cria: — Docteur, sauvez ma femme! Le docteur était taillé en Hercule; il enleva Mme Lermine dans ses bras et l'emporta hors de la chambre en courant, suivi du mari, qui, trébuchant, s'embarrassant dans les chaises et les tables, avait peine à trouver son chemin. Didier resta seul. Prosper avait disparu comme par magie.

Didier se mit à sa recherche, il fit le tour de la maison, de la place, sans le trouver; il s'en consola facile-

ment, il n'avait plus rien à lui dire, la mesure était comble, il se promettait d'oublier que Randoce était son frère. Il rentra dans l'hôtellerie, où régnait le plus grand émoi; tout le monde était en l'air, on allait et venait, on ouvrait des portes, on les refermait; partout des bruits de pas, de voix, des chuchotements mystérieux, que dominaient par intervalles des plaintes aiguës. Didier s'approcha d'une servante qui faisait chauffer des linges, et lui demanda des nouvelles. Elle lui répondit brusquement que la pauvre dame était mourante. A son air, on eût juré qu'elle lui mettait cette mort sur la conscience. Didier se retira dans la salle à manger, s'y promena en long et en large comme une âme en peine. Il était loin de se considérer comme un empoisonneur; mais il ne pouvait nier qu'il n'eût sa part de responsabilité dans cette tragique aventure. M. Lermine avait eu foi dans sa garantie; le pavillon avait couvert la marchandise. Les reproches du bonhomme lui étaient amers. On connaît l'histoire de cette princesse qui ne put dormir de toute une nuit parce qu'on avait glissé sous son matelas trois petits pois chiches. Elle prouva par là, dit la légende, qu'elle était une vraie princesse. A ce compte, Didier était un vrai prince, son honneur était douillet. Le sentiment d'avoir prêté à de fâcheuses interprétations lui causait un malaise insupportable; il s'était compromis, sa loyauté était en souffrance. Aussi se promettait-il de ne pas quitter Saint-May sans avoir revu M. Lermine et l'avoir forcé d'entendre ses explications.

Cependant le calme se rétablit peu à peu dans la maison. Les allées et venues avaient cessé, les portes ne battaient plus. Le docteur entra dans la salle à manger, s'essuyant le front; il avait grand besoin de se rafraîchir. — Tout va bien, dit-il. Notre adorable furie est hors d'affaire. Elle avait pris de la morphine; mais la dose n'était pas suffisante. Je crois que cette brave femme ne voulait se tuer qu'un peu, tout juste assez pour savoir ce que c'est et pour attendrir son mari. Dès qu'elle s'est vue glisser sur la pente fatale qui conduit à la barque à Caron, elle s'est raccrochée à la vie. Heureusement pour elle, nous avions de l'émétique sous la main. Elle me criait du haut de sa tête : Docteur, je ne veux pas mourir... Parbleu! je n'avais pas de peine à l'en croire... Des infusions de café, du repos, et voilà qui est dit, n'en parlons plus.

Didier remercia le docteur des bonnes nouvelles qu'il lui apportait : — Eh! seigneur don Juan, vous en êtes quitte pour la peur, reprit celui-ci. Après tout, vous êtes excusable... — Et faisant claquer sa langue : — Vraiment cette femme a de beaux restes; mais les jeunes gens aujourd'hui manquent de prudence, ils se font prendre.

Didier ne se donna pas la peine de le tirer d'erreur. Il lui témoigna seulement son désir d'obtenir une audience de M. Lermine.

— Oh! pour cela, ce sera difficile, répondit le docteur. Ce brave homme a l'air de vous en vouloir beaucoup. Laissez-le tranquille, il est occupé à dire son chapelet.

Didier insista. Le docteur sortit et revint l'instant d'après, rapportant que M. Lermine l'avait renvoyé bien loin, qu'il refusait absolument de voir Didier. — Ce bon vieillard me paraît têtu comme un âne rouge, ajouta le docteur. Je vous défie de le faire revenir de sa décision... Au surplus, laissez donc, les explications n'ont jamais rien expliqué. — Didier ne perdit pas courage; s'étant procuré de l'encre et du papier, il écrivit en hâte un billet qu'il fit porter par une servante à M. Lermine. Vingt minutes après, son billet lui fut rapporté sans avoir été ouvert; il était accompagné de ces lignes tracées au crayon :

« Je suis fermement résolu à ne plus vous revoir, monsieur. J'ai eu grand tort de me figurer qu'un incrédule pouvait être un homme sûr, et que les règles du monde peuvent tenir lieu de principes. C'est une erreur dont vous m'avez guéri, je n'y retomberai pas. D'ailleurs qu'avez-vous à m'apprendre? Je sais tout. Vous aviez imprudemment prêté à votre vertueux ami une somme considérable; dans l'espoir de recouvrer vos avances, vous avez tâché de lui procurer un emploi lucratif. Ce calcul est fort naturel : quand il s'agit de rentrer dans son bien, on ne regarde point aux petites choses. Tout n'est pas désespéré, cherchez bien, vous trouverez à ce chevalier d'industrie quelque autre bonne place, on n'a pas toujours la main malheureuse; mais il me semble que les plus simples bienséances vous interdisent de rester plus longtemps dans cette maison. Votre obstination est une bravade de mauvais goût;

puisque vous n'avez pas à craindre que je vous en demande raison. »

Didier déchira cette réponse avec colère et ne songea plus qu'à partir. Il se trouva que, des muletiers étant arrivés dans la soirée et la place manquant pour héberger leurs bêtes, son cheval avait été emmené au village. Dans son impatience, il voulut aller lui-même le chercher; mais il eut beaucoup de peine à reconnaître la maison qu'on lui avait indiquée. Il fit deux fois le tour du village, cognant à toutes les portes, n'obtenant que des réponses vagues et faisant maugréer contre lui les gens qu'il réveillait. Ces contrariétés, qui lui survenaient par surcroît, le poussèrent à bout; il était d'une humeur massacrante et se tenait à quatre pour ne pas chercher querelle à tout le monde.

Le soleil était levé depuis une heure quand il put enfin se mettre en route. En repassant devant l'hôtellerie, il maudit mille et mille fois Saint-May et sa fontaine, dont le paisible et perpétuel murmure semblait insulter à ses ennuis. Cette fontaine était la cause première de tout, et en dépit du proverbe il put jurer, sans crainte de se démentir, qu'il ne boirait plus de son eau; puis il éperonna son cheval, qui était encore las de la longue course qu'il avait fournie la veille. Il eut quelque peine à le faire trotter; il était écrit que Saint-May lui serait jusqu'à la fin un lieu fatal et qu'il n'en pourrait sortir sans encombre. Quel ne fut pas son étonnement quand il aperçut à deux cents pas devant lui Prosper, lequel, assis sur un boute-roue, paraissait l'attendre, et

aussitôt qu'il le vit, fut se camper au milieu de la route comme pour lui barrer le passage! Prévoyant une tentative de justification qui d'avance lui inspirait un invincible dégoût, Didier essaya de lancer son cheval au triple galop; mais le malencontreux animal résista, refusa de presser le pas, et au moment où il atteignait Prosper, comme celui-ci allongeait déjà le bras et l'allait saisir par la bride, il s'arrêta de lui-même, trouvant l'occasion bonne pour faire une halte.

Les deux frères se mesurèrent du regard pendant quelques secondes. Prosper avait l'œil injecté de sang, une figure de déterré. Il rompit enfin le silence; d'un ton bref : — Hier vous m'avez insulté; vous me devez une satisfaction que vous ne me refuserez pas.

Didier continua de le regarder sans lui répondre. Il était frappé de stupeur, n'ayant pas prévu le cas.

— Je n'ai pas perdu mon temps, reprit Prosper. J'ai déniché à Rémuzat deux sous-officiers qui consentent à me servir de témoins. Le jour, l'heure, le lieu, les armes, je laisse tout à votre choix. Vous conviendrez qu'on ne peut être plus accommodant.

Didier poussa un soupir. — Je ne me battrai pas, répondit-il tranquillement, et il poussa son cheval; mais Prosper le retint par la bride.

— Y pensez-vous? cria-t-il d'une voix stridente. Est-ce un gentilhomme qui me parle ?

— Je ne me battrai pas, répéta Didier en cherchant à dissimuler la violence de l'effort qu'il se faisait.

— Je saurai bien vous y forcer... — Et à ces mots

Prosper ôta précipitamment l'un de ses gants et le lui jeta à la figure. Didier laissa échapper un cri; il devint pâle comme un mort. Ses doigts se crispèrent autour du manche plombé de sa cravache, qu'il leva sur la tête de Randoce; mais son bras demeura suspendu en l'air comme arrêté par une invisible main. Éperdu, frémissant, on eût dit qu'il se débattait contre une puissance surhumaine, qu'il se sentait aux prises avec quelque chose de plus fort que sa volonté. Le tragique et mystérieux combat qui se livrait en lui bouleversait sa figure, et l'expression en était si étrange que Prosper interdit recula jusqu'au bord de la route. Ce qu'on ne comprend pas fait peur. Penché vers son frère, Didier ne le quittait pas du regard; tout à coup, se redressant, il lança la cravache à tour de bras sur la cime d'un arbre où elle resta prise; puis il se remit en marche, sans que Prosper tentât de le suivre ou de le rappeler.

Deux heures plus tard, il arrivait à Nyons. La première chose qu'il fit en rentrant au Guard fut de prendre un bain, après quoi il chercha dans son esprit quel dérivatif il pourrait trouver à ses idées noires, quel antidote contre les souvenirs qui l'obsédaient, contre le dégoût et l'amertume qui lui gonflaient le cœur. Il monta dans sa chambre, essaya de se distraire avec ses auteurs favoris, Shakespeare et Montaigne; mais le remède fut impuissant, il était incapable d'attention, ses yeux glissaient sur le papier sans pouvoir s'y fixer, les lignes tremblotaient, se confondaient, et les pages aimées restaient muettes.

Un autre expédient se présenta tout à coup à lui. Il prit son chapeau, partit comme un trait, s'achemina au pas de course vers les Trois-Platanes. Quand il y arriva, Mme d'Azado se promenait dans son jardin en passant en revue ses plates-bandes. Elle reconnut son pas, tourna la tête, et, le saluant de la main, attacha sur lui ses grands yeux limpides. Ce regard fit sur Didier l'effet d'une rosée délicieuse qui le pénétrait de toutes parts et lui rafraîchissait le sang; pendant quelques minutes, il goûta le calme le plus profond et se sentit comme délivré de ses souvenirs. Lucile savait qu'il était allé à Saint-May, dans les petites villes les nouvelles courent vite; mais à la façon dont il l'aborda elle eût pu croire qu'il revenait de la Chine, il semblait vraiment qu'il ne l'eût pas vue depuis un an. Elle fut surprise et un peu effrayée de la vivacité exceptionnelle de ses manières, de l'éclat de ses regards, de la chaleur qui animait son langage. Elle avait appris à se défier de l'imagination de son cousin; instruite par l'expérience, elle redoutait les sautes de vents. La charmille était à deux pas ; elle jugea convenable de s'en éloigner et ramena tout doucement Didier du côté de la maison. Qu'elle lui fît une seule question, il lui disait tout; son secret flottait sur ses lèvres, prêt à lui échapper; il était sous le charme de ce regard qui avait subitement endormi sa colère; il aurait voulu associer Lucile à ses peines, lui en faire l'hommage; il lui semblait en cet instant qu'un chagrin partagé avec elle c'était presque le bonheur. Lucile ne se doutait guère de ce qui se

passait en lui; elle supposa que, par un retour imprévu d'illusion, Didier s'imaginait avoir retrouvé sa sylphide. Elle se trompait, c'est à la femme qu'il s'adressait et à son cœur, qui se révélait dans la douceur de ses yeux. En vain essaya-t-il d'exciter sa curiosité, de lui arracher une question. Elle ne lui parla que de son jardin, dont elle désirait changer l'ordonnance. Que fallait-il semer ici, planter là? Un cyprès semblait malingre; fallait-il l'abattre? Serait-il bon d'élaguer les platanes? Didier sentit se dissiper peu à peu le bien-être qu'il avait d'abord goûté; un violent dépit s'empara de lui; il prit un air et un ton de glace, et ne tarda pas à se retirer.

— Les femmes! les femmes! murmurait-il en s'en allant. Les plus honnêtes sont incapables d'amitié.

QUATRIÈME PARTIE

XXI

— Qu'avez-vous? à quoi pensez-vous? Ne peut-on savoir ce qui vous trotte par la tête? Depuis quinze jours, je ne vous reconnais plus. Au diable vos distractions! Vous n'êtes pas à ce qu'on vous dit; vous avez le regard perdu dans l'espace; on jurerait que vous conversez avec les esprits... Et tenez, je suis persuadé que vous n'avez pas entendu le premier mot de la petite histoire que je viens d'avoir l'honneur de vous conter.

C'est ainsi que M. Patru parlait un soir à Didier.

— Vous me calomniez, répliqua celui-ci. Faut-il que je vous répète mot pour mot le pathétique récit que vous venez de me faire? Vous êtes allé voir Mme d'Azado, vous l'avez trouvée en larmes, vous l'avez questionnée; elle vous a honoré de ses confidences. Sa mère lui avait fait une scène odieuse, l'avait accablée de ces injures gratuites que son imagination fournit

sans compter à une femme en colère. Vous avez bien voulu m'apprendre que ce jour-là Mme d'Azado était vêtue d'une robe de soie noire relevée d'agréments rouges... Permettez-moi de vous représenter que ces détails ne font rien à l'affaire, et que vous avez tort de prendre exemple sur les romanciers contemporains, qu'on accuse d'abuser de la description... Mon Dieu! que prouve votre récit? Que vous êtes le confident de Mme d'Azado et que je ne le suis pas. A chacun ses fonctions ; elle vous conte ses peines, elle me consulte sur son jardin, vous écumez son cœur, je fais élaguer ses platanes... Après tout, je connais des gens plus embarrassés qu'elle. Sa mère veut à toute force s'en aller à Paris. Qu'elle lui donne la clef des champs!

— Voilà qui prouve comme vous m'écoutiez!,.. J'ai pris la peine de vous expliquer que Mme Bréhanne ne se soucie plus de Paris ; cette femme est sujette aux déviations; aujourd'hui elle brûle de retourner au Pérou, elle soupire après Lima. Il paraît que c'est une ville où l'on s'amuse et dont elle a gardé les meilleurs souvenirs. Je ne parle pas de ceux qu'elle y a laissés. Pour certaines femmes, rien ne vaut ces sociétés à demi réglées, où règne le plus charmant laisser-aller. En France, tout est permis, mais chaque chose a son nom. Au Pérou, le vocabulaire n'est pas fait; quel que soit le sac, on n'y met pas d'étiquette. Bref, Mme Bréhanne a reçu l'autre jour d'une Péruvienne ou d'un Péruvien, je ne sais, une longue missive qui lui a fait verser des torrents de larmes. Tel un Suisse expatrié qui entend

chanter le *Ranz des Vaches*. C'est dans ce bel accès de *heimweh* qu'elle a fait une scène à votre cousine, la traitant de fille barbare et dénaturée.

— Paris ou Lima, que Mme Bréhanne aille où il lui plaît. Je n'y vois pas d'inconvénient.

— Ni moi non plus. Seulement, avant de partir, elle exige que sa fille la mette en état de faire quelque figure là-bas, et sa fille sait trop quel emploi cette folle ferait de sa liberté... Votre cousine est à plaindre. La conduite de sa mère fut cause qu'à dix-sept ans elle épousa un vieux roquentin qui avait un coup de hache à la tête ; elle eût épousé le diable, la maison paternelle n'était plus tenable... Et maintenant elle a sur les bras cette mère coquette, que l'âge n'assagit point et qui la traite de fille dénaturée parce qu'elle se permet de gêner *ses aspirations*... Je vous disais donc que, pour distraire de ses projets son aimable pupille, votre cousine se propose de lui faire faire un voyage. Six semaines à Paris; au retour, le Rhin, la Suisse. Mme Bréhanne s'est fait longtemps prier; enfin elle a daigné consentir, c'est une grâce qu'elle veut bien octroyer à sa fille... Je vous jure sur mes panonceaux que, si cette femme était à moi, je l'étranglerais de mes deux mains.

— Vous avez les passions vives, monsieur Patru.

— Que voulez-vous? les hommes de ma génération sentent et parlent fortement. Vous autres, jeunes gens d'aujourd'hui, les *mais* et les *si* vous glacent le cœur, et vous avez remplacé la passion par les *distinguo*...

Race d'ombres chinoises, vraies figures de paravent!

— Tout doux, monsieur le notaire. Apprenez-moi, je vous prie, ce qui me vaut cette incartade.

— Je suis un franc égoïste, reprit M. Patru, je n'aime personne, c'est bien connu; mais j'ai une chienne d'imagination qui me tourmente. Moi, vieux tabellion, qui ai déjà un pied dans la tombe, je ne puis me rappeler sans émotion les larmes que j'ai vu verser à votre cousine. Oui, ce souvenir trouble mon sommeil et mes digestions. Je revois la scène, cette belle jeune femme languissamment accoudée sur le bras de son fauteuil, ses grands yeux humides, sa robe de soie noire...

— Relevée d'agréments rouges, interrompit Didier.

M. Patru se fâcha. — Morbleu, votre indifférence m'indigne. Quel âge avez-vous? De quel métal infusible êtes-vous fait?... Elle est belle comme le jour et l'idée ne vous vient pas de la consoler.

— Ma cousine a peu de sympathie pour moi, répondit sèchement Didier. Elle me tient à distance, et je crois ne pouvoir lui être plus agréable qu'en ne me mêlant point de ses affaires.

M. Patru haussa les épaules et fit deux ou trois tours dans la chambre, puis s'arrêtant devant Didier : — Ne peut-on savoir du moins, monsieur l'homme de bien, ce que vous êtes allé faire à Saint-May?

— Je vous ai déjà répondu que j'étais allé voir un vieux bonhomme de ma connaissance, et qu'il m'a fait boire d'une eau délicieuse qui sent la violette.

— A d'autres! Quand vous n'écoutez pas ce qu'on

vous dit, c'est à ce bonhomme que vous rêvez! et les gros soupirs que vous poussez sont à son adresse!

— De tout temps vous m'avez reproché de manquer de gaieté.

— Il y a trois semaines, vous aviez l'air ennuyé; aujourd'hui vous avez l'air triste : c'est bien différent... Voulez-vous savoir ce qui se dit? On cause beaucoup dans ce pays, et les causeurs prétendent que vous êtes amoureux... Ne riez pas. Sahune possède une cabaretière qui a la langue très-affilée, et Rémuzat un docteur des plus bavards. La cabaretière a parlé, le docteur a parlé, les échos ont répondu. C'est toute une histoire. Il est question d'une belle inconnue, d'un rival, d'assiettes cassées, d'évanouissements... Je vous fais grâce du reste.

— Oh! les petites villes! fit Didier en hochant la tête. Et tout ce ramage à propos d'un bonhomme et d'une fontaine!

Puis, montrant du doigt un globe terrestre en métal et le faisant tourner sur son pivot : — Voilà le grand consolateur, dit-il au notaire. Vous me reprochez de ne pas savoir consoler ma cousine. Voulez-vous que je lui fasse cadeau de mon globe ou du pareil?

— Je vous entends, répondit M. Patru. Quand vous avez du chagrin, vous faites tournoyer cette petite machine, tous les pays de la terre défilent en une seconde sous vos yeux avec tous les milliers de misérables qu'ils renferment, et votre chagrin s'évanouit dans ce tourbillon. Bonne idée! sage philosophie! Comment se dé-

soler d'une égratignure, lorsqu'on réfléchit qu'à chaque heure du jour et de la nuit il est quelques mandarins chinois qui subissent le supplice de la cangue ou quelques hauts fonctionnaires japonais qui se disposent à s'ouvrir le ventre ?

— Ce n'est pas seulement cela, monsieur Patru. Observez un peu la figure que fait la France sur cette sphère. Le département de la Drôme n'est qu'un point. Et Nyons, s'il vous plaît? Nyons n'existe pas. Quand je regarde ce globe, j'ai le bonheur de n'être plus averti de mon existence.

— A merveille! mon cher garçon, dit M. Patru en gagnant la porte. Votre globe vous rend encore un autre service : il vous dispense de répondre aux questions que l'on vous fait. A votre aise! Sournois vous êtes né, sournois vous mourrez;... mais soignez-vous, vous avez mauvais visage. C'est le dernier conseil que je vous donne, car je fais le serment solennel qu'à partir de ce jour vous me serez aussi indifférent que le Grand-Turc.

Didier se rendit le lendemain aux Trois-Platanes. Mme d'Azado lui dit : —Nous partons, mon cousin. Vos exemples sont contagieux; l'envie de courir le monde nous est venue. — En parlant ainsi, elle souriait. Si M. Patru ne l'eût averti, Didier aurait peut-être été dupe de ce sourire. Il n'y a que les grands courages qu se passent de l'espérance, et c'est parmi les femmes que ce genre de courage est le plus commun.

Mme d'Azado était venue à Nyons dans le dessein

d'oublier le Pérou et de recommencer la vie. Ses vœux étaient modestes ; elle ne demandait que la paix. L'amour avec ses joies lui était soudainement apparu : illusion plus courte qu'un éclair ! le mirage s'était évanoui. Que n'avait-elle du moins la paix? Elle devait dépenser son temps et ses forces dans une lutte ingrate contre des prétentions chagrines qui de jour en jour devenaient plus intraitables. Le voyage qu'elle se proposait de faire lui causait d'avance quelque souci. Hors de chez elle, Mme Bréhanne avait l'humeur plus agréable, mais elle était de difficile garde. Les pérégrinations plaisaient à son inquiétude, d'abord parce qu'elle aimait à changer de place, puis elle spéculait sur le futur contingent; elle prévoyait des rencontres, des aventures, s'imaginait que sur le pont d'un bateau à vapeur, ou en traversant le vestibule d'un hôtel, ou dans une gare, elle allait voir surgir tout à coup l'homme de ses rêves. Une fois en route, elle était toujours dans l'attente, guettant les occasions, tremblant de les laisser échapper. Elle avait, disait M. Patru, des yeux qui battaient le rappel; en voyage, c'était un roulement perpétuel, et Mme d'Azado devait s'occuper sans cesse de la tenir en bride, de réparer l'effet de ses indiscrétions, de mettre la sourdine à son tambourin.

Didier éprouvait une sympathie croissante pour sa cousine; il était frappé de la conformité de leurs situations : la destinée leur ayant donné à tous les deux une brebis à paître, ils étaient aussi embarrassés l'un que l'autre de l'ouaille incommode dont ils avaient pris la

conduite. Il y avait cependant cette différence entre eux, qu'il pensait en avoir fini avec son frère, et que Mme d'Azado avait passé avec sa mère un bail à terme indéfini. Lucile ne se départant pas de sa réserve, il fit semblant de croire à sa gaieté et qu'elle n'allait à Paris que pour son plaisir. Comme elle se proposait de visiter à son retour les bords du Rhin et la Suisse et qu'il avait fait ce voyage, il lui traça son itinéraire, lui recommanda les sites qui l'avaient intéressé. Mme Bréhanne écoutait leur entretien sans y mêler son mot: elle avait décidé que Didier était incapable de la comprendre; mais tous les noms de châteaux qu'il prononçait lui faisaient battre le cœur et se gravaient dans sa mémoire. Serait-ce au Gutenfels ou au Rheinfels qu'elle rencontrerait son libérateur?

Lorsque Didier se leva pour partir, Mme d'Azado lui dit: — J'ai une faveur à vous demander. Vous me ferez plaisir en venant une ou deux fois pendant notre absence donner un coup d'œil à ce qui se passe ici. Je serais heureuse de retrouver tout en bon état.

— L'étrange commission que vous donnez à votre cousin! dit Mme Bréhanne. Il a de bien autres affaires en tête.

— Quelles affaires, madame? demanda Didier. Je ne connais pas d'homme moins affairé que moi.

— Il faut se défier de l'eau qui dort, répliqua-t-elle. Les langues ne manquent pas dans ce pays et nous avons des oreilles.

A ces mots elle sortit en riant. Didier se retourna vers

sa cousine, qui le regardait : — Je ne sais ce que veut dire Mme Bréhanne, fit-il ; mais, quoi qu'on ait pu vous conter, j'espère que vous n'en croyez rien.

— Que vous importe? Vous êtes indifférent aux critiques comme aux éloges.

— Vous êtes peut-être la seule personne dont l'opinion ne me soit pas indifférente, répondit-il avec quelque vivacité.

Elle parut hésiter un moment, puis elle lui dit : — Mon opinion très-sincère est que vous vous connaissez comme personne à toutes les choses de goût, et que si vous daignez vous occuper un peu de mes plates-bandes, j'aurai, dans six semaines, du plaisir à les revoir.

XXII

En s'en retournant, Didier prit par les arcades. Comme il passait devant le *Café du Commerce*, dont la porte ouverte était masquée par un rideau de serge, il entendit prononcer quelques mots qui le firent s'arrêter : —Je l'ai vu, de mes propres yeux vu, disait un des habitués assis près du seuil. C'est le même jeune homme qui avait loué un cheval à l'*Hôtel du Louvre* et qui était parti ventre à terre pour Saint-May. Il est monté ce matin vers onze heures au Devès. J'étais dans mon jardin, je l'ai vu passer. Il avait l'air d'un homme qui médite un mauvais coup. Était-ce une vengeance, un

suicide? qu'en sait-t-on?... Il serait bon d'avertir M. de Peyrols pour qu'il se mette sur ses gardes; mais votre Didier est un homme inabordable et qui tient à distance les questions et les conseils. Il n'y a que les mendiants qui soient à leur aise devant lui.

Didier entra dans la salle, où il se fit aussitôt un grand silence. En vain promena-t-il ses yeux autour de lui comme pour provoquer une explication; personne ne dit mot. Il s'assit à une table, prit un journal. Pendant qu'il lisait ou faisait semblant de lire, il était le point de mire de tous les regards. Chacun des assistants faisait sa remarque: l'un observait que Didier avait le teint brouillé et les yeux battus, un autre qu'il était brusque dans ses mouvements, un troisième que son nœud de cravate était moins élégant qu'autrefois. Tout cela prouvait qu'il y avait anguille sous roche, qu'il s'était passé quelque chose. Quoi? C'est ce qu'on ne savait. Il courait plusieurs versions sur l'aventure de Saint-May: belle matière à controverse!

Didier posa son journal et regarda de nouveau les curieux qui l'observaient. Ils détournèrent la tête et se mirent à causer de leurs petites affaires. Il sortit, prit le chemin du Devès. Ainsi se nomme cette butte rocheuse à laquelle est adossé Nyons, et dont le sommet pelé est couronné d'une chapelle. Didier gravit jusqu'au sommet, battant les buissons, interrogeant du regard les ravins, dont le silence semblait raconter une histoire. Le Devès est un mont propice au suicide; il se termine par une étroite plate-forme flanquée de rochers à pic. Parvenu

sur la plate-forme, Didier en fit le tour. Il n'aperçut qu'un bûcheron et une chevrière; ni l'un ni l'autre n'avaient vu celui qu'il cherchait.

Il s'assit sur un tas de pierres, le visage tourné vers la vallée. Il questionna sa conscience. Si on fût venu lui annoncer en ce moment que son frère s'était tué, n'aurait-il point eu de reproches à se faire? Il n'était pas tranquille à ce sujet. La vérité est la dette la plus sacrée; de quel droit l'avait-il refusée à Randoce? Il aurait dû l'aborder avec ce mot: Je suis votre frère. La parfaite sincérité est la meilleure des politiques; les cœurs les plus rebelles ont peine à lui résister. Grâce à sa diplomatie, Prosper n'avait pu voir en lui qu'un important qui s'arrogeait le privilége de lui donner des conseils, ou un niais qui venait à l'étourdie se jeter dans ses filets. L'importance est odieuse, la niaiserie exploitable à merci. Il avait mis la conscience de son frère au large et son ingratitude à l'aise.

Ce qui l'étonnait le plus, c'est qu'il raisonnait de sang-froid sur la conduite de Randoce. Plus de colère, plus de mépris: les passions violentes répugnaient à sa nature; après un court bouillonnement, son âme était retombée dans son inertie ordinaire. Il ne lui était resté qu'une sourde mélancolie, le chagrin d'avoir échoué par deux fois dans une mission qu'il avait à cœur, le sentiment amer de son impuissance et de ses maladresses, où se trahissait l'apprenti qui jamais ne passera maître; mais, comme une neige fond au soleil, son courroux s'était évanoui. Il y avait dans son cœur

une fuite invisible par laquelle tout s'échappait; affections, haines, douleurs et joies, ce cœur infidèle ne pouvait rien garder: la vie le gênait, il ne respirait que dans le vide. En ce moment, un nuage roussâtre s'était arrêté au milieu du ciel et sous l'influence d'un ardent soleil d'été il semblait se dissoudre peu à peu dans l'air. Didier voyait cette masse opaque se rétrécir et s'échancrer d'instant en instant, comme rongée par la lumière; bientôt ce ne fut plus qu'un flocon, le flocon devint un point, et ce point disparut. Il reconnut dans cette nue disparaissante l'image de ses sentiments; ils s'évaporaient sur place, et ses orages intérieurs se dissipaient par enchantement, sans que la foudre eût grondé, sans que l'éclair eût sillonné la nuit.

Cependant Didier cessa de raisonnner; l'inquiétude le reprit. Il fit pour la seconde fois le tour de la plateforme. Chemin faisant, il aperçut à terre près d'une touffe de lavande un papier qu'il ramassa: le papier était couvert d'un griffonnage au crayon, et Didier n'eut besoin que d'y passer les yeux pour reconnaître les pattes de mouche de son frère. L'un des côtés du feuillet ne portait que ces quatre mots placés les uns au-dessous des autres : *sort*, *mort*, *silence*, *immense*. Sûr de sa mémoire, Prosper, en composant des vers, n'écrivait d'habitude que les rimes. Sur le revers, on lisait:

« A l'horizon, dans la direction du Rhône, nuages gris de perle, teintés de rose, espèce *cumulus*. Placer ces nuages dans la scène III de l'acte II.

« S'informer comment se nomme un gros oiseau tacheté de blanc, qui vole par saccades; ce volatile peut servir. L'ajouter à la liste de mes en-cas.

« Amener le fils de Faust au sommet du Devès. Il veut se tuer, prend dans ses mains des feuilles de lavande, les respire. (La lavande a des rameaux grêles, des feuilles lancéolées; épi terminal muni de bractées aiguës.) Un ermite sort de la chapelle. Dialogue à tirades, rimes riches, style truculent, carré, faisant contraste avec le style irisé, chatoyant, moiré, satiné, de la scène de boudoir qui précède. L'ermite est un radoteur, une façon de Lermine, un esprit à cheval sur des coque-cigrues. Tableau ironique de la vie humaine; de l'ironie, beaucoup d'ironie et encore plus de carrure. Bref, l'ermite entreprend de consoler le fils de Faust, et celui-ci l'empoisonne de ses doutes; le médecin gagne le mal de son malade, qui s'en porte mieux. Scène très-byronienne... Conclusion : le fils de Faust ne se tue pas. »

Je m'en doutais, pensa Didier, en pliant en quatre le feuillet et le serrant dans sa poche. Il était pleinement rassuré; Randoce n'était allé chercher sur le Devès que le rêve du suicide. Il y avait trouvé par surcroît des nuages gris de perle et un gros oiseau tacheté de blanc; c'était jouer de bonheur.

Didier se remit en chemin. A chaque détour du sentier, il s'attendait à voir paraître son frère, et le cœur lui battait avec force. Il craignait qu'en l'apercevant sa colère ne se réveillât; il n'avait pas eu le temps de se préparer à cette rencontre. Quelle conduite devait-il

tenir? il consultait sa raison et sa raison se taisait; l'événement le prenait au dépourvu. Pour se calmer, il se répétait à lui-même ses maximes favorites. « Il est aussi absurde de se fâcher contre les hommes que contre les choses. Les choses nous résistent, nous gênent et nous oppriment, elles ne sauraient nous offenser; elles ne nous voient pas. Les volontés humaines sont des forces de la nature, brutales et aveugles. Il faut lutter contre elles sans passion, comme on lutte avec l'eau et avec le feu. — Il est utile de croire à sa propre liberté, il est plus utile encore de ne pas croire à celle d'autrui; notre paix intérieure est à ce prix.—Sans doute Prosper est coupable; mais combien n'est-il pas de coupables que l'opinion ménage, de souillures que le monde respecte, d'infamies à qui la fortune sourit! Ne condamnons personne, la justice n'est pas de ce monde, et c'est bien assez que le malheur se mêle de nous juger.»

Didier revint au Guard sans avoir aperçu son frère ni de près ni de loin; il passa toute la soirée dans une extrême agitation. L'attente lui avait toujours été plus insupportable que le mal. Nul doute que Prosper ne fût à Nyons, le papier trouvé sur le Devès en faisait foi. Quels étaient ses projets? Didier se perdait en conjectures, il raisonnait sur ce cas en mathématicien, tâchait de dégager l'inconnue du problème; mais les données lui manquaient. Si les volontés humaines sont, comme il le pensait, des forces naturelles, toujours est-il qu'elles ne se laissent pas calculer comme l'action d'une machine: étranges machines que le moindre choc démonte,

qui cherchent elles-mêmes leur secret sans le pouvoir trouver et ne sont assurées de rien hormis de leurs étonnements!

Vers minuit, comme Didier tournait et virait dans sa chambre, il s'arrêta tout à coup, il venait d'entendre une plainte, un gémissement. Il ouvrit sa fenêtre; la lune éclairait; il n'aperçut rien que les ombres dormantes des amandiers et un frisson de lumière argentée dans la pièce d'eau. Il referma la fenêtre, pensant que les oreilles ou le cerveau lui avaient tinté; mais l'instant d'après il entendit un bruit de pas, puis un second gémissement. Il regarda de nouveau; un homme se tenait debout au pied de la muraille. — Qui êtes-vous? que voulez-vous? cria Didier. — Point de réponse. Pour ne réveiller personne, il descendit sur la terrasse par un escalier de dégagement, degré fort roide tournant en vis. L'ombre avait disparu. Il se mit à sa recherche, fit le tour du jardin, poussa jusqu'au pavillon en encorbellement qui le terminait du côté de la vallée. Il en trouva la porte ouverte. Un homme était là, accroupi sur le carreau, les bras croisés, la tête nue, et cet homme était Randoce.

Didier se sentit pris tout à coup d'une lassitude spontanée; il se comparait à un acteur qu'on vient appeler pour rentrer en scène; son rôle est ingrat, il en a joué les premiers actes de son mieux, mais sans succès, et il est au bout de ses forces. — Voilà le troisième acte qui commence, se disait Didier. L'entr'acte a été trop court, je n'ai pas eu le temps de respirer.

Il prit son parti, s'approcha de Prosper et lui dit : — C'est moi que vous êtes venu chercher ici? Que me voulez-vous? — Prosper ne répondit pas. Il regardait fixement Didier sans avoir l'air de le reconnaître, frissonnant, tremblant comme la feuille. A ses cheveux hérissés, au désordre de son vêtement, on eût pu croire qu'il venait de passer huit jours dans les bois, et, à l'expression de sa figure, qu'il y avait joué du couteau. — Allons, se dit tristement Didier, je croyais avoir tout vu; il se présente à moi sous un nouvel aspect : son répertoire est inépuisable.

Il lui adressa plusieurs questions et ne put lui arracher un mot. Prosper continuait de claquer des dents et semblait ne rien voir, ne rien entendre. Didier le saisit par les deux mains, réussit non sans peine à le mettre debout, puis, le soutenant par le bras, il l'emmena hors du pavillon et s'achemina avec lui dans la direction du château. Prosper ne résistait pas, mais il ne s'aidait point; à plusieurs reprises ses jambes se dérobèrent sous lui, et il fût tombé si son frère ne l'avait retenu.

Ils atteignirent le bas de l'escalier; ce fut une affaire d'arriver en haut. Le degré était étroit et obscur, et tantôt Randoce, la tête pendante, s'affaissait sur lui-même comme un linge mouillé, tantôt il se roidissait comme une barre de fer; impossible de lui faire plier le jarret : l'ankylose était complète. Didier le hissa comme il put de marche en marche, le portant, le tirant, plus d'une fois en danger de chute périlleuse.

Après bien des bronchades, il parvint à l'amener sain et sauf dans sa chambre, où un fauteuil le reçut, puis il essaya de nouveau de l'interroger; mais quelque ton qu'il prît, douceur, véhémence, tout fut en pure perte, et il ne put avoir raison de cet obstiné mutisme. Prosper le regardait toujours de ses grands yeux troubles et fixes; c'était le regard d'un yoghi de l'Inde dont l'âme est absente et court les espaces, laissant son corps se tirer tout seul d'affaire. Comme il ne cessait de trembler, Didier le frictionna, lui fit avaler de force quelques gouttes d'un cordial, après quoi il courut à l'armoire au linge, en tira des draps, prépara un lit dans la chambre voisine, et déshabilla de ses mains son frère, qui se laissait aller comme une masse inerte.

Quand il l'eut fourré entre ses draps, Didier approcha un fauteuil du chevet, s'assit, ouvrit un livre. De temps en temps il se levait et regardait : Prosper conservait la même attitude, les yeux ouverts, attachés au plafond, immobile comme une statue; on eût pu le croire atteint de catalepsie, mais il avait la respiration régulière, le pouls bien battant. Une ou deux fois il entr'ouvrit la bouche comme s'il allait parler; mais sa gorge se serra, et la voix expira sur ses lèvres. —Joue-t-il la comédie? se demandait Didier... Il était probable que Prosper avait ressenti ce soir-là de violentes émotions et qu'il avait les nerfs en mauvais état; il était probable aussi que sa volonté entretenait de sourdes intelligences avec ses nerfs et qu'il aidait à la nature. Tous nos sentiments sont incomplets, c'est notre imagination

qui les complète; peut-on reprocher à un poëte de savoir son métier? Les Randoce se conduisent avec art, mais sans feinte; ils ont le génie du drame et mettent la vérité en scène. Leur cervelle est un magasin de décors.

Cette nuit parut, comme on peut croire, mortellement longue à Didier. Il comptait les quarts d'heure. Tour à tour le nez sur son livre et faisant semblant de lire ou se redressant pour examiner son malade, il lui prenait des impatiences qu'il avait peine à maîtriser. Comme le matin commençait à poindre, il lui vint une idée, il s'avisa d'une expérience à faire. Se parlant à lui-même, il se prit à dire : Le malheureux! Je lui ai déclaré l'autre jour qu'il n'avait ni cœur ni honneur. Le mot était dur; mais n'a-t-il pas indignement abusé de ma confiance? Se doute-t-il seulement de ce que c'est que l'amitié?

Prosper ne bougea pas. — Décidément l'homme est sourd, pensa Didier, essayons de parler au poëte, et, tirant de sa poche le papier qu'il avait ramassé sur le Devès, il en lut à haute voix ce passage : « S'informer comment se nomme un gros oiseau tacheté de blanc qui vole par saccades. Ce volatile peut servir. L'ajouter à la liste de mes en-cas. »... Les vrais poëtes prennent-ils de telles précautions? continua-t-il. J'en suis fâché, voilà qui semble annoncer une imagination stérile.

A ces mots, Prosper reprit vie comme par miracle; il se mit brusquement sur son séant. — Une imagination stérile! s'écria-t-il d'une voix forte et distincte

Permettez-moi de vous dire que vous n'y entendez rien. Consultez un homme du métier, il vous apprendra que tous les poëtes ont des trous à boucher.

— J'ai poussé le bouton, la porte s'est ouverte, — pensa Didier, et s'approchant de son frère : — Je suis tout prêt à passer condamnation, lui dit-il; mais convenez que vous entendez, que vous parlez.

Il eut lieu de regretter, l'instant d'après, que Randoce ne fût plus muet. Le lion parut sortir d'une profonde léthargie; mais son réveil ne fut pas aimable, ses yeux prirent une expression sinistre, il rugit.

— Mort et furie, je suis donc chez vous! s'écria-t-il, chez mon insulteur! L'homme qui me parle est celui qui a levé sur moi sa cravache! Eh! qui êtes-vous, je vous prie, pour me mépriser? Où sont les rudes combats que vous avez livrés, les tentations que vous avez vaincues? Par quelles victoires se sont signalés cet honneur si chatouilleux, cette probité si hautaine? Vous n'avez eu que la peine de vous laisser vivre. Pendant que vous vous bercez dans votre hamac, il y a des malheureux qui se collettent nuit et jour avec la destinée. Si ces pauvres diables bronchent dans le combat, s'ils touchent la terre du genou et qu'un peu de boue rejaillisse jusqu'à leur front, où prenez-vous le droit de les condamner? Monsieur l'homme d'honneur, drapez-vous, si cela vous plaît, dans votre vertu immaculée; mais demandez-vous ce qu'elle vous a coûté, et ne jugez personne. La belle merveille d'échapper aux éclaboussures quand on traverse la vie sur un nuage d'or!

Mettez pied à terre, et nous verrons beau jeu... Hé! vous croyez que je suis l'un de ces hommes avec qui l'on refuse de se battre! J'ai juré que je vous forcerais d'aller sur le terrain. A l'heure de midi, devant tout le monde je vous infligerai tel affront que vous serez obligé d'en découdre. Voilà deux jours que je vous guette; mais vous perchez sur les nues. J'ai vainement battu le pavé, ne voyant rien venir, me rongeant les poings. J'avais perdu la tête, j'étais fou, fou à lier...

— Une folie intermittente, interrompit froidement Didier en lui montrant le feuillet qu'il avait posé sur la table.

Son flegme exaspéra Randoce, qui eut un véritable accès de fièvre chaude. Il fit un bond de trois pieds, lança au milieu de la chambre le traversin, les oreilliers, la courte-pointe, puis, s'élançant à terre, il courut vers la porte. Didier y fut avant lui et donna un tour de clef. Il eut besoin de tout ce qu'il avait de voix, de poumons, de raisonnement, de patience et surtout de vigueur musculaire pour réintégrer ce fou dans son lit. Encore fallut-il l'y retenir de force; il s'y démenait comme le diable dans un bénitier. — Ne m'approchez pas, laissez-moi, s'écriait-il à pleine tête. Vous voulez vous assurer de la personne de votre débiteur. On vous les rendra, vos cinquante mille francs. De Saint-May j'ai couru à Paris. Le peu que j'avais, mes meubles, mes bronzes, mes livres, j'ai tout vendu. Et puis j'ai joué, j'ai gagné, j'ai perdu. De ce naufrage j'ai sauvé deux cents francs. Ils sont là, dans la poche de mon habit,

Prenez toujours cet à-compte; vous n'attendrez pas longtemps le reste. Il n'est pas de métier si vil que je ne consente à faire pour m'acquitter, car de rester votre débiteur, plutôt gratter la terre avec mes ongles!

— Je ne veux pas de votre argent, répliqua Didier, et si vous devenez raisonnable vous saurez pourquoi. J'ai un secret à vous révéler; mais je ne veux pas le dire à un fou.

— Quel secret? le secret de Polichinelle... Je ne veux rien entendre. Pourquoi m'avez-vous fait venir ici? Pour m'insulter de nouveau... — Et d'une voix aiguë : — Eh bien! oui, voilà qui est convenu, j'ai l'imagination stérile!...

Didier s'empressa de réparer l'effet qu'avait produit ce mot malencontreux. — Vous vous trompez, dit-il, et prenez la mouche mal à propos. Vous avez de l'imagination, vous en avez à faire peur. Je crois à votre talent, vous le savez bien, et plût à Dieu que je pusse avoir la même confiance en votre caractère!

Randoce s'apaisa tout à coup; ses traits dépouillèrent leur expression farouche; il s'attendrit, ses yeux se mouillèrent. Il confessa en larmoyant qu'il avait eu des torts; c'était la faute de Didier, qui l'avait aigri par ses reproches, révolté par ses hauteurs. Il y avait manière de le prendre. Somme toute, il ne demandait qu'à bien faire, jamais il n'avait refusé d'écouter un bon conseil; mais Didier n'avait pas su trouver le joint, il s'était armé des sévérités d'un censeur quand il aurait dû parler en ami. Un cheval qui a de la race est

sensible aux aides, les brutalités le révoltent. Après ce chapelet, il en défila un autre; il se plaignit de la dureté des temps, il accusa les rigueurs de la société, qui traite les gens de lettres en marâtre; elle les abandonne à tous les hasards; la vie a ses nécessités; chacun se tire d'affaire comme il peut; pourquoi n'y a-t-il point de prytanées pour les poëtes? On exige qu'ils soient des saints, qu'on les mette à l'abri des tentations!... Ce discours l'échauffant, sa colère se ralluma; mais ce nouvel accès dura peu : quelques coups de poing lancés dans le vide, quelques éclats de voix, ce fut tout, après quoi il geignit tout doucement, comme un enfant qui affecte de bouder sa nourrice pour qu'elle le console et le dorlote.

Il faisait déjà grand jour. Didier n'en pouvait plus. — Si j'en juge par ma propre lassitude, lui dit-il, vous devez avoir grand besoin de repos. Calmez-vous, tâchez de vous endormir. Nous causerons plus tard.

A ces mots, il se retira, brisé, moulu, roué de fatigue, mais fermement décidé à tenter sur nouveaux frais une troisième expérience, dont, je ne sais pourquoi, il augurait mieux que des deux autres.

Aussitôt il descendit au salon et passa un linge sur le portrait de son père pour en ôter la poussière ; puis il fut trouver Marion et l'avertit qu'un hôte leur était arrivé, qu'il désirait qu'elle eût pour cet étranger beaucoup d'égards et d'attentions.

La brave femme se récria, selon sa coutume. — Ah çà ! monsieur, dit-elle, tes hôtes arrivent comme des

larrons, pendant la nuit! Par où donc est entré celui-ci, par la fenêtre ou par les greniers?

— Tu es trop curieuse, lui répondit-il. Tâche seulement de faire ce que je te dis. Tu as la mauvaise habitude de t'étonner à tout propos. Notre hôte, qui s'appelle M. Randoce, a la voix un peu forte; si jamais tu l'entends crier à ébranler les carreaux, tu ne feras semblant de rien, et tu te garderas de te signer et de pousser des hélas! Il a parfois les mouvements un peu brusques; s'il lui arrivait de casser d'un seul coup toute une pile d'assiettes, tu en ramasserais les morceaux sans lui faire de gros yeux.

— Et si jamais il lui arrivait de mettre le feu à la maison, je dirais amen! interrompit-elle tout ébaubie.

— En ce cas, nous aviserons, lui dit-il en souriant, mais rassure-toi, le personnage en question ne brûle que les planches.

Ce dernier mot, qu'elle ne comprit pas, porta son épouvante au comble. — Un casseur d'assiettes, un boute-feu? murmura-t-elle. Ah! monsieur, que dirait ton pauvre père, s'il te connaissait de pareils amis?... Et en rentrant à l'office elle enjoignit à Baptiste de faire désormais tous les soirs une ronde.

Vers la fin de la matinée, Didier porta lui-même à Prosper son déjeuner; il le trouva sur son séant, une feuille de papier sur ses genoux, un crayon à la main.

— J'ai composé ce matin une centaine de vers, lui cria Randoce, tous frappés au bon coin; quelques-uns

sont des meilleurs que je puisse pondre. La scène de cette nuit m'avait mis en verve. Que voulez-vous? les imaginations stériles tirent parti de tout... Et il ajouta : Quand donc vous déferez-vous de ce que j'appelle vos grosseurs bourgeoises ? Tout vous étonne, tout vous scandalise. Mon oiseau tacheté de blanc vous est resté sur le cœur. Vous traitez cela d'ornements postiches. Shakespeare aperçut un jour un nid d'hirondelles au-dessus de la voussure d'une porte cochère, et il se dit aussitôt : Je pendrai ce nid à la porte du palais de Macbeth!... Voilà comment en usent les vrais poëtes. Tout leur sert, ils se fournissent partout de métaphores et de catachrèses ; à proprement parler, c'est à cela que leur sert la vie. On ne saurait avoir trop de prévoyance, il entre tant d'ingrédients dans le moindre ragoût! Notre homme est-il à court, il s'en va vite à la provision. On raconte que Gœthe passa deux heures à contempler un joli petit caillou blanc. M'est avis qu'il se demandait dans lequel de ses poëmes il pourrait placer ce caillou finement taillé et serti d'or. Ce sont nos placements, à nous autres, qui valent bien ceux des agents de change. Le sujet, dites-vous, tirez tout de votre sujet... Le sujet, morbleu ! c'est le poisson ; mais à quelle sauce le mettra-t-on ? c'est là que se révèle le génie. Donnons ordre aux sauces, mon cher, et vive Margot !

Il déjeuna de grand appétit, vidant tout à la fois son assiette et son sac à paroles, après quoi le sommeil le prit soudain au beau milieu d'une phrase, dont une

moitié lui resta au gosier ; il ferma les yeux, poussa un profond soupir et s'endormit.

Didier sonna Baptiste et donna l'ordre qu'on envoyât chercher à l'hôtel les malles de Prosper. Vers six heures, il retourna auprès de lui et le trouva debout ; mais ce n'était plus le même homme. Il avait un nuage sur le front, le sourcil hautain, l'air déluré d'un talon rouge, et dans toute sa personne, je ne sais quoi de cassant et de craquant.

— Pourquoi ces malles sont-elles ici ? dit-il d'un ton superbe, et moi-même qu'y suis-je venu faire ? Je n'avais plus la tête à moi ; mes nuits blanches m'avaient abruti. Quelques heures de sommeil m'ont éclairci les idées, mes souvenirs se sont débrouillés... Y pensez-vous ? Il y a entre vous et moi une inimitié mortelle, une double injure qui n'a pas été lavée. Il se peut que vous preniez votre parti de ces choses-là, j'ai la digestion moins facile. Nous avons un compte à régler : mais ce n'est pas ici l'endroit. Adieu, nous nous reverrons ailleurs.

— Permettez, repartit Didier en le retenant. Voici ce que je vous propose : supprimons le passé, recommençons la partie. Je voulais être votre ami, cela ne m'a pas réussi, essayons d'autre chose. Je n'ai qu'un mot à dire et l'homme qui vous parle sera pour vous un visage tout nouveau. C'est aujourd'hui même que vous l'aurez vu pour la première fois.

— Que signifient ces logogriphes ? interrompit Prosper. Vous aviez un secret à me révéler. Ce secret...

— Ayez l'obligeance de me suivre, répliqua Didier, et il le conduisit au salon. Dans ce moment, Marion arrosait les jardinières. En apercevant Randoce, elle poussa un cri, comme à la vue d'un revenant; son arrosoir lui échappa des mains, et l'eau se répandit sur le parquet. — Jésus, Marie ! murmura-t-elle, ton ami, monsieur, est la parfaite ressemblance de ton pauvre père quand il était jeune !

Didier lui fit signe de sortir, et se tournant vers Prosper, que le geste et le cri de Marion avaient frappé d'étonnement : — Cette bonne femme a raison, lui dit-il. Voici le portrait de mon père; il est certain que vous lui ressemblez fort, et je doute que le hasard ait tout fait dans cette ressemblance.

Prosper rougit et pâlit, tour à tour il contemplait le portrait ou se regardait dans la glace; puis reportant les yeux sur son frère, qui l'observait avec attention : — Serait-il vrai ?...

— Rien n'est plus vrai.

— Voilà donc le mot de l'énigme ! s'écria-t-il en passant ses deux mains dans sa chevelure. Est-ce que je rêve? Jouons-nous un drame ? Un arrosoir qui tombe, une bonne femme qui crie, une glace, un portrait... C'est ton père, c'est notre père, tu es mon frère, je suis ton frère... Attendrissement, tableau; mais le rideau ne tombe pas. La pièce ne fait que de commencer.

La voix lui manqua, il se laissa tomber dans un fauteuil et cacha son visage dans ses mains. Didier était dans l'attente et ne soufflait mot. Il se demandait avec

anxiété ce qui allait sortir de ce silence, de ce recueillement. A quoi pensait Prosper? que se passait-il dans son cœur? Il est des secondes qui décident de toute une vie; les âmes ont leurs révolutions, leurs émeutes, leurs coups d'État, où se révèlent leurs dessous mystérieux. Il semblait à Didier que son frère, en se redressant, allait lui montrer une figure toute nouvelle, une figure inconnue, la figure d'un frère.

Enfin Randoce ôta ses mains de son visage. — Savez-vous, dit-il, à quoi je pense? J'en suis fâché, mon cher; je vous avais pris jusqu'à ce jour pour un être extraordinaire, dont le nom méritait d'être inscrit en lettres d'or sur le glorieux registre des bienfaiteurs des lettres et de l'humanité. Je m'aperçois qu'il n'y avait rien de si sublime dans votre fait. Vous aviez un petit devoir de famille à remplir, et, soit dit sans reproche, vous avez tâché de vous en tirer à bon compte. Sans rancune, embrassons-nous, monsieur mon frère.

Didier demeura immobile. Il sentait ruisseler le long de son dos une sueur de glace.

Prosper avait trop d'idées en tête pour s'apercevoir de l'impression qu'il venait de produire sur Didier. A son ordinaire, partant par la tangente : — Et dire, s'écria-t-il, qu'hier après-midi il s'en est fallu de rien que je ne prisse congé de la vie! J'étais fou, et il y avait de quoi. Une grosse injure, qui me pesait là sur le cœur... Il me semblait que j'avais avalé un caillou. Avec cela, plus de ressources, sauf deux cents francs, qui étaient à vous. Plus de Carminette, plus de Lermine,

rien dans le présent, rien dans l'avenir; je ne voyais devant moi que des portes fermées; pour tout avoir deux mains vides et un caillou sur le cœur... Ma foi! je pris mon parti. J'entrai à l'hôtel, je vous écrivis une lettre du dernier pathétique, où je vous mettais mon trépas sur la conscience. Ce sont de ces choses qui soulagent, on se dit : il aura beau faire, cela dérangera ses digestions. Je pliai ma lettre, je fourrai dedans les deux cents francs, je fermai le pli, je le cachetai, et me voilà grimpant sur le Devès... J'avisai un grand diable de rocher qui faisait bien mon affaire et qui sûrement a été placé là-haut tout exprès; mais un homme qui se respecte ne se tue pas sans avoir prononcé préalablement un monologue : c'est d'obligation stricte au théâtre. Au milieu de mon petit discours, je me baissai, je ne sais pourquoi, et j'effleurai de la main une grosse touffe de lavande. Il m'en resta au bout des doigts un parfum délicieux. C'est cette lavande, c'est ce parfum qui m'ont sauvé la vie. Je me dis qu'un homme qui a tout perdu, qui est à bout de voie, peut encore se procurer à très bon compte, et même gratis, des sensations exquises qui valent la peine de vivre. Criez au miracle si vous voulez, ce parfum de lavande changea mes idées sur la vie, sur le monde... Je reculai de trois pas, mon rocher me parut déplaisant, il avait l'air d'un sournois; on eût juré qu'il m'attendait, il semblait se dire : Voilà bien des façons, quand sautera-t-il? Je lui dis : Mon garçon, je ne sauterai pas, ce sera pour une autre fois. Je me frottai les doigts de lavande fort et ferme, et, m'asseyant

sur une pierre, je passai mon monologue au compte courant d'Antonio, fils de Faust. Vous avez trouvé mon papier, vous me le rendrez, j'en ai besoin... Voilà qui vous prouve que le suicide est une sottise. Tue-toi, imbécile ! vingt-quatre heures plus tard, tu te serais trouvé en possession d'un frère et d'un avenir... Dieu bénisse la lavande ! désormais j'en porterai toujours sur moi dans un sachet.

Baptiste vint les avertir que le dîner était servi. — Tous les bonheurs à la fois ! fit Prosper en prenant Didier par le bras. J'ai une faim de loup. *Inter pocula*, vous me conterez l'histoire de mes origines.

XXIII

Durant une quinzaine au moins, Randoce fut d'un commerce charmant et d'une charmante humeur. Il ruminait et savourait agréablement la découverte inattendue qu'il venait de faire. Il avait oublié le passé, l'avenir s'offrait à lui sous les meilleurs auspices. Il avait un frère, un frère riche, qu'il connaissait pour un homme de facile composition, et ce frère avait daigné l'avouer pour frère; c'était une reconnaissance portant promesse. Au moment où sa barque démâtée s'engravait dans un bas-fond, un coup de vent l'avait poussée dans la passe, et il goûtait les délices du port.

Ajoutez qu'il avait éprouvé un sensible plaisir à découvrir que Prosper Randoce était de bonne maison, de

bon lignage; il s'épanouissait dans sa gentilhommerie. Il avait toujours déplu à cet aigle d'être né dans un poulailler. D'où lui venaient ses appétits de gloire, ses habitudes de haut vol, son amitié pour l'empyrée? Que Randoce fût l'ouvrage d'un Pochon, ce mystère passait la portée de l'esprit humain. Désormais tout s'expliquait; il sentait couler dans ses veines un noble sang, et, s'il est possible, il s'en aimait davantage. Bref il appréciait vivement tous les priviléges de sa nouvelle situation; mais il n'était pas impatient de les mettre à profit, il reprenait haleine, il contemplait son bonheur. Nul doute que son frère n'eût à son égard les meilleures, les plus libérales intentions. Prosper voulait le laisser venir. Les hommes d'imagination ne sont pas pressés, ils jouissent trop de leurs espérances pour exiger qu'on les paye comptant.

Le bonheur le mettant en verve, il se levait avec le jour et travaillait comme un beau diable. Après déjeuner, il faisait avec Didier de longues promenades sous le plus beau ciel et à travers les plus beaux vergers du monde. Chemin faisant, il lui narrait toute l'histoire de sa vie, ses souvenirs d'enfance, Bordeaux, Angoulême, Paris, le mystérieux éveil de son démon poétique, les sévérités de Pochon, qui n'entendait pas que son fils fût infidèle à l'épicerie et se repût de viandes creuses et de fumées; ses lectures hâtives et clandestines faites à la dérobée dans le demi-jour d'une arrière-boutique, ses entretiens nocturnes avec Racine et Shakespeare, ses rêveries, ses exaltations, les combats héroïques de la

vocation contre la cassonade, et comment, à force de patience, d'opiniâtreté et de ruse, le rejeton putatif d'un petit bourgeois très-épais était devenu poëte, homme de génie, le rénovateur du grand art, l'apôtre du style, l'espérance du théâtre. Didier écoutait d'une oreille indulgente ces interminables litanies et disait *amen* à tout. Seulement il trouvait de temps en temps l'occasion d'adresser à son frère quelques sages conseils et quelque discrète remontrance. Celui-ci prenait la chose en douceur, non toutefois sans représenter à son mentor que la différence est énorme entre l'homme qui a sa fortune faite et celui qui a charge de la faire, et qu'il sied mal à un planteur de choux qui n'a jamais vu la mer de blâmer les pêcheurs de perles qui font naufrage. Après dîner, on prenait le frais sur la terrasse, et la soirée se passait à causer beaux-arts et poésie. Dans ces entretiens, Randoce faisait souvent claquer son long fouet; mais en considération de ses fureurs de travail Didier lui passait tout, et, quelque hâblerie qu'il débitât, se contentait de tourner silencieusement sa langue dans sa bouche.

Ce fut ainsi que pendant quinze jours le calme régna dans la maison de David. Israël et Juda s'étaient donné le baiser de paix. Cette paix n'était qu'un armistice. Israël emboucha sa trompette, et la trêve fut dénoncée.

Un soir, Randoce lut à son frère ses deux premiers actes, dont il ne lui avait récité jusqu'alors que les plus belles tirades. La logique n'était pas son fort; il travaillait par morceaux, par poussées; dans ces trois

actes, les caractères, hardiment posés, étaient mal soutenus et les scènes mal liées; une exubérance de lyrisme convulsif nuisait au développement de l'action; les hors-d'œuvre, les *en-cas* abondaient; ces pièces de rapport tenaient mal ensemble. Tout disposé qu'il fût à l'admiration, Didier comparait cette poésie à certains oiseaux qui ont les pieds trop courts, et qui, hardis au vol, sont ridicules en marchant. — Mon demi-frère n'aurait-il qu'un demi-talent? se demandait-il avec inquiétude. Il dissimula ses doutes, battit des mains aux bons endroits et se contenta de relever les inconséquences qui l'avaient le plus frappé. Prosper fut quelques instants à rêver. — Je crois que vous avez raison, dit-il enfin, il y a dans ce deuxième acte une scène à refaire. Je vois cela d'ici; ce sera la besogne de deux jours.

Le lendemain, il se mit à l'ouvrage au premier chant du coq; mais il eut beau se frapper le front, personne ne répondit. Quiconque a manié la plume connaît ces jours néfastes où l'esprit se sent frappé d'une soudaine stérilité; rien ne vient, rien ne pousse; la séve qui montait en bouillonnant s'arrête et se fige; le cerveau se prend, s'épaissit; on voit trouble, tout est gris, couleur de pluie et de brouillard, et le même homme qui la veille encore était idolâtre de son travail se donne au diable comme le galérien qui traîne son boulet. En de pareilles détresses, il faut prendre patience en enrageant, appeler à son secours « un beau désespoir, » comme dit le vieux Corneille; mais Randoce était incapable de ces rages de la volonté qui sont plus fortes que

tous les dégoûts. Prompt à se rebuter, s'il n'emportait la place d'emblée, les longueurs d'un siége épouvantaient sa vivacité paresseuse. Il ne valait que par le premier jet; il ignorait l'art de travailler difficilement; effacer, corriger, retoucher, cette patience lui manquait. Il lut et relut la scène qu'il s'était décidé à refaire; il en biffa quelques passages et se trouva fort empêché à les remplacer. Il crut s'en mieux tirer en effaçant tout; sa verve était à sec, il ne lui vint à l'esprit que des lambeaux de vers et de pensées. Il s'impatienta, la nausée le prit, il chiffonna son papier, le jeta dans un coin.

Ce matin-là, Didier était sorti pour affaires; il ne devait rentrer que le soir. Prosper était condamné à passer tout le jour en tête-à-tête avec sa mauvaise humeur. Le levain était bon, la pâte fermenta avec une merveilleuse facilité. — « Il est muet comme un poisson, se dit-il tout à coup. Quelles sont ses intentions? que veut-il faire pour moi? qu'attend-il à s'en expliquer?... » Et, promenant ses regards autour de lui : « Cette maison est une geôle; ces murailles suent l'ennui, » et il rêva de la rue de Tournon et de Carminette.

Il sortit. Plongé dans ses sombres réflexions, il gravit la montagne jusqu'à mi-côte. Arrivé sur une plateforme découverte, il se retourna, ses yeux embrassèrent tout le plateau du Guard, les fermes éparses dans la verdure, les champs de blé, les bois d'oliviers, les vignes, et, pareil à un honnête bailli entouré de ses vassaux en atours qui célèbrent sa fête, le château, dont les girouettes étincelaient au soleil. Non, le château

du Guard n'avait point l'apparence d'une geôle, il avait l'aspect d'une grande et bonne maison très-confortable et très-cossue. Ce paysage, où tout respirait la richesse et l'abondance, fit à Prosper la plus vive impression. Il s'assit par terre, le dos contre une souche de hêtre, et mit son menton dans sa main. L'œil fixé sur les deux girouettes en feu, il revit en imagination la sombre arrière-boutique où avait végété son enfance; il entendit certaine antienne que marmottait sa mère en écurant sa vaisselle avec du sablon, et la voix rauque de Pochon qui criait : « Clampin, mange ta tartine; faut-il des ortolans à monsieur? » Il lui ressouvint tout à la fois de rudes corrections qu'il avait subies, de certains ragoûts qui sentaient le relent, de certain habit vert qu'on lui avait taillé dans un vieux rideau et avec lequel il n'osait sortir, crainte des quolibets; il lui souvint aussi de combats de chats dans les gouttières et des champignons qui s'amassaient à sa chandelle, quand la nuit, soufflant sur ses doigts, il lisait Racine en cachette. Combien dans cette vie de boutique tout était triste, mesquin, étriqué, propre à serrer le cœur, à mortifier les sens, à étrangler le génie! Toutes les privations, toutes les détresses de son adolescence comparurent, défilèrent devant lui, et son cœur se gonflait d'amertume, tandis que son regard demeurait attaché sur les deux girouettes qui semblaient s'éjouir dans la lumière. En se relevant, il ne dit qu'un mot : Pourquoi lui plutôt que moi?

Il redescendit, déjeuna seul; en sortant de table, il se

promena longtemps dans le salon. Chaque fois qu'il passait devant le portrait de son père, il lui jetait un regard farouche. Ce regard valait un réquisitoire. Puis il prit à la bibliothèque vitrée un petit volume relié en maroquin vert. C'était le recueil des cinq codes. Il se donna le mélancolique plaisir de chercher dans le titre de la filiation et dans celui des successions tous les articles relatifs aux adultérins. Cette recherche n'était pas faite pour lui dilater le cœur. Didier rentra peu après et fut frappé du changement qui s'était fait en lui, de son air roide et taciturne.

— Comment se porte le fils de Faust? lui demanda-t-il. Avez-vous fait de bonne besogne ce matin?

— Vous êtes mon mauvais génie, lui répondit brusquement Prosper. J'ai l'imagination stérile.

Et le reste du jour il ne desserra pas les dents.

Randoce avait peu de tenue dans le caractère, peu de suite dans les idées, peu de profondeur dans les impressions; bons ou mauvais, tous ses sentiments étaient à fleur de cœur. Il lui arrivait souvent de s'endormir l'âme dévorée de haine et d'envie et à son réveil de chercher sa colère et de ne la plus trouver; elle était restée sous l'oreiller. Dans les semaines qui suivirent, il eut encore de bons moments, sa gaieté lui revenait par éclairs, avec la rime et l'espérance; mais ces belles humeurs devinrent de plus en plus rares. Il semblait que depuis que son frère lui avait reproché les inconséquences de ses personnages, il se piquât d'être plus conséquent lui-même. Le nuage qui couvrait son front

ne se dissipait que par courts intervalles; il avait dans le regard cet éclat fiévreux qui annonce le travail sourd d'une idée fixe. Pendant de longues heures, il restait bouche close, laissant ses yeux parler pour lui. A table, il se déridait volontiers; la savante cuisine de Marion avait la propriété de conjurer les diables bleus qui le berçaient et les noires fumées qui lui offusquaient le cerveau. Quand il avait sablé quelques verres du joli nectar de Sainte-Cécile, sa langue se dénouait, et il arriva souvent qu'en débouchant une bouteille de vin de Champagne Didier fit sauter au plafond deux bouchons à la fois; mais à mesure que la nuit s'avançait, Prosper retombait au pouvoir de sa mélancolie. Les bras croisés sur la poitrine, la tête basse, le front ténébreux, se drapant dans ses ailes d'archange foudroyé, il allait et venait dans le salon en lançant aux quatre points cardinaux des regards qui accusaient les dieux et les hommes. Puis soudain il s'arrêtait et frappait contre la muraille trois petits coups secs avec la paume de sa main droite; ce geste était fort expressif, il marquait une sorte de prise de possession; c'était une manière de dire : La moitié de cette maison est à moi.

En revanche, il y avait des jours où, du matin au soir, il ne déparlait pas. D'une voix âpre, avec des saccades dans le geste, quelque thème que lui fournît le hasard, il éclatait, il tonnait et causait de la pluie ou du beau temps sur un ton de colère, de fureur prophétique. On eût dit que les choses les plus indifférentes avaient quelque rapport secret avec sa destinée; que le

vent du nord et le vent du sud trempaient dans l'universelle conspiration ourdie contre lui. Souvent aussi, au grand déplaisir de Didier, il comparait les langueurs et le dépouillement de sa vie présente avec les félicités dont il avait joui jadis, alors qu'il avait deux maîtresses et que son cœur était partagé entre deux amours, dont la combinaison formait une délicieuse harmonie; car, la femme étant une créature fatalement imparfaite, quiconque veut goûter l'amour complet doit en aimer deux à la fois. Une Carminette et une Thérèse, — un honnête homme ne saurait se contenter à moins. Et comme tout chemin conduit à Rome, il trouvait moyen d'en revenir à sa thèse favorite, et il déclarait, *urbi et orbi*, que l'homme de génie est au-dessus des lois divines et humaines, qu'il est dispensé de toutes les petites obligations qui incombent au commun des martyrs; qu'il a été mis ici-bas pour jouer de son violon; que son seul devoir est d'en bien jouer; que la régularité de la vie amincit, appauvrit le talent; que, partant, l'artiste et le poëte ont le droit de commettre toutes les peccadilles imaginables, pourvu que l'art y trouve son compte. « Toute faute est une expérience, disait-il, et l'expérience vaut de l'or. Péchons pour que la poésie abonde. Périsse toute la morale plutôt qu'un beau vers ! » Et se frappant la poitrine : « Si je savais que l'ivresse d'un crime fît jaillir de mon âme une œuvre immortelle, je m'écrierais comme Danton : J'ai regardé mon crime en face, et je l'ai commis. »

A quoi Didier répondait tranquillement que nul

homme de son vivant ne peut être assuré d'avoir du génie, que c'est une question d'outre-tombe réservée à la postérité, que les contemporains ont le droit de réclamer le bénéfice d'inventaire, qu'au surplus l'erreur ne profite qu'aux âmes généreuses, qu'on peut pécher dix fois le jour et n'en pas jouer mieux du violon, que les seules fautes qui nous soient utiles sont celles que nous commettons de bonne foi, que le parti pris n'y sert de rien, que la passion seule fait le poëte, et que la sincérité est tout le secret du grand art.

Cette controverse les menait loin. L'un tempêtait comme un Othello; le calme de l'autre ne se démentait pas. Je ne sais ce que Didier préférait, des silences ou des oraisons de son frère; ce qui le contristait surtout, c'est que Randoce ne travaillait plus. Il ne lui faisait point de reproche : à parti pris point de conseils; mais il était résolu à ne rien céder, à ne pas rompre d'une semelle. La confiance lui avait mal réussi; il se tenait en garde contre sa faiblesse. Il attendait que Prosper battît la chamade et demandât à capituler; il se réservait de lui faire ses conditions. Il avait juré que jusque-là rien ne le pourrait émouvoir. C'était, selon le mot du poëte, « un océan devenu terre ferme. »

M. Patru n'avait pas éprouvé un médiocre déplaisir en apprenant que l'adultérin était venu s'installer au Guard. Il ignorait dans quelles circonstances s'était fait le rapprochement des deux frères; mais il en augurait mal. Il fit la connaissance de Prosper, et son inquiétude redoubla; dès leur première entrevue, il

décida que ce poëte avait la figure d'un escogriffe. Il gronda Didier sur son excessive indulgence, lui recommanda de se tenir sur ses gardes. — Je me connais en physionomies, lui disait-il. Celle de ce romantique ne me revient pas. C'est un grand comédien, et je voudrais gager qu'avant deux mois, ce sera lui qui commandera céans.

— Laissez donc, lui répondait Didier. Il m'a enseigné à vouloir; j'ai pris goût à ce petit exercice, qui est fort hygiénique, et j'y serai bientôt maître.

L'un des premiers jours du mois d'août, M. Patru vint déjeuner au Guard. Randoce savait que le notaire rimaillait à ses moments perdus. Il lui témoigna le désir de faire connaissance avec ses élucubrations poétiques. M. Patru ne se fit pas prier; il entonna son épithalame. Prosper le complimenta d'un ton persifleur. — Qui m'eût dit, s'écria-t-il, que je découvrirais à Nyons un prêtre d'Apollon, le dernier descendant de Delille, un hanteur des rives du Permesse, un vrai mâcheur de lauriers? Je craignais que le moule n'en fût perdu.

> Par tes chants inspirés tu charmes l'univers,
> Et le dieu des contrats devient le dieu des vers...

M. Patru prit la mouche, enfourcha son grand cheval de bataille, proclama Delille le roi des poëtes, pourfendit le romantisme et la physiologie. Prosper lui répondit par des brocards qui le piquèrent au vif; il s'échauffait

dans son harnais, et la querelle risquait de mal finir, si Didier ne se fût empressé de rabattre les coups.

Randoce ne gardait jamais rancune aux gens des impertinences qu'il leur avait dites ou des méchants tours qu'il leur avait joués. Jamais homme ne passa plus vite l'éponge sur les ressentiments d'autrui. Il lui semblait si naturel d'oublier ! Après le déjeuner, il rejoignit dans le jardin M. Patru, qui arpentait tout seul une allée, tournant et retournant dans sa tête l'affront que venait d'essuyer son épithalame. Il l'accosta, le sourire aux lèvres, comme si de rien n'était. — Monsieur le notaire, lui dit-il, j'ai depuis longtemps une question à vous adresser... Veuillez m'accorder un instant d'entretien.

— Parlez, jeune homme, répondit M. Patru. Je vous suis tout acquis. Il n'est pas de service que je ne sois prêt à vous rendre.

Ils furent s'asseoir dans le pavillon. — Si je ne me trompe, reprit Prosper, c'est vous, mon cher monsieur, qui avez révélé à Didier qu'il avait un frère?

— C'est moi, vous l'avez dit, trop heureux que j'étais d'avoir à lui communiquer une si excellente nouvelle... Un frère ! quel trésor ! J'ai du flair, beaucoup de flair. Je pressentais dès lors les douceurs inconnues que votre commerce allait répandre dans sa vie.

— Parlons sérieusement. Vous étiez le confident de mon père naturel ; c'est à vous qu'il a fait connaître ses dernières volontés. Seriez-vous homme à me donner un mot d'explication à ce sujet?

— Interrogez-moi, jeune homme. On vous répondra.

— Mon père, reprit Randoce en accentuant ces deux mots, était, me dit-on, un homme de cœur et un homme de sens. Il avait l'esprit très-net, très-pratique...

— Il était la précision même, répliqua sentencieusement le notaire en faisant danser sa tabatière entre ses doigts.

— J'en conclus que, puisqu'il a bien voulu se souvenir de moi à son lit de mort, il a dû prendre des dispositions en ma faveur, stipuler nettement ce qu'il entendait faire pour l'enfant qu'il avait honteusement abandonné après l'avoir mis au monde...

— Et notez ceci : sans lui en avoir demandé l'autorisation, interrompit le notaire, j'ai toujours reproché à votre père d'avoir négligé cette formalité.

— Vous convenez donc, poursuivit Prosper avec un peu d'impatience, qu'il vous a fait connaître ses volontés, et que ces volontés étaient nettes, précises...

— Très-précises, jeune homme... Et jouant l'indignation, M. Patru ajouta : — Ah ! çà, est-ce que Didier aurait cherché à éluder ses engagements ? Vous aurait-il dissimulé toute l'étendue des obligations qu'il a contractées ?... En ce cas, comptez sur moi, je prendrai hautement votre parti, je serai le premier à lui rappeler ses devoirs.

— Je crois que j'aurai besoin de votre assistance, répondit Prosper, dont le visage s'était épanoui. Didier est un honnête garçon, mais il aime à marchander, et

malheureusement je ne suis pas en position de lui accorder du rabais.

— Bien pensé, bien dit! s'écria M. Patru en ouvrant sa tabatière. En vain vous affectez de faire fi du Permesse. Voilà des métaphores qui n'ont pu croître que sur les bords de la fontaine de Castalie... Écoutez-moi bien, jeune homme. J'entends encore votre père : — Faites comprendre à Didier, me dit-il, qu'il a des devoirs sacrés envers son frère; il lui doit (et ici le notaire, s'interrompant pour humer une prise de tabac, lorgna du coin de l'œil Randoce, qui semblait suspendu à ses lèvres)... il lui doit... Voici les propres termes dont votre père se servit. Il lui doit... des conseils, beaucoup de conseils, et au besoin...

— Et au besoin?... répéta Prosper interdit.

— Des consolations.

Prosper garda quelques instants un morne silence.— On avait eu raison de m'assurer, dit-il enfin, que mon père était un homme de cœur.

— Un bon conseil vaut de l'or, reprit le notaire. J'ai toujours aimé qu'on me conseillât. Aussi bien, c'est la seule chose dont les poëtes aient besoin. Ils font profession de mépriser la vile matière; l'antiquité prétendait qu'ils se nourrissent de rosée comme les cigales... Ah! par exemple, sur l'article des conseils, votre père avait un arriéré à vous solder; pour tout le reste, il était quitte. Eh! eh! le Code n'est pas tendre pour les adultérins. Votre père avait donné cinquante mille francs à Pochon. C'est un joli denier que cinquante mille francs.

On dit que vous êtes un homme rangé. Vous avez sûrement arrondi votre petit patrimoine. Foi de mâcheur de lauriers ! vous devez être à votre aise, mon gaillard. Votre père, voyez-vous, avait le sens juridique, et le Code...

— Allez au diable avec votre morale de tabellion et vos infamies juridiques ! interrompit Prosper en quittant la place.

— Serviteur à vos métaphores ! lui répliqua M. Patru, tout joyeux d'avoir vengé son épithalame.

Quelques instants après, Didier l'ayant rejoint dans le pavillon, il s'empressa de lui rapporter cet entretien. — De la prudence ! de la prudence ! ajouta-t-il. Votre frère, c'est votre Mexique, et si vous n'y prenez garde, il vous coûtera les yeux de la tête. Ce garçon a les doigts les plus crochus du monde, et je crains que, soit faiblesse, soit lassitude, vous n'en passiez par où il lui plaira.

— Je vous ai déjà dit, monsieur Patru, que j'avais appris à vouloir.

— Eh ! savez-vous bien ce que vous voulez ?

— A nouvelles affaires nouveaux conseils, repartit Didier. Si j'avais eu le bonheur de trouver dans mon frère un homme qui eût à peu près la même tournure d'esprit que moi, je lui aurais dit tout uniment : Ne partageons pas, n'ayons qu'une bourse.

— La belle invention ! l'heureuse idée ! s'écria le notaire ! Vous me faites frémir. Bénie soit la sainte Providence de ce que le Randoce est transparent. A le ju-

ger sur la mine, on ne lui donnerait pas le bon Dieu sans confession.

— Tel qu'il est, monsieur Patru, si, depuis que je le connais, il avait eu un moment d'effusion sincère, un élan de cœur et de confiance, il eût été bien fort, et je ne sais trop ce que j'aurais fait.

— Et moi je dis de plus belle : Bénie soit la sainte Providence de ce que le Randoce a un caillou à l'endroit du cœur!... Mais ne parlez pas trop haut, il pourrait vous entendre, et j'imagine que le drôle peut fourrer, quand il lui plaît, des larmes dans sa voix.

— Vous ne le connaissez pas. Il a tous les défauts que vous voudrez; mais il est trop poëte pour être hypocrite. Il n'est pas sincère, mais il n'est pas faux; il n'a point de scrupules, mais il est incapable de certaines bassesses. Il a de l'honneur à sa façon, qui, j'en conviens, n'est pas celle des honnêtes gens. Son imagination vaut mieux que son cœur; elle fréquente chez les dieux, chez les héros, et si elle lui fait faire des folies, en revanche elle le sauve de l'avilissement. Il ne se respecte pas toujours, mais il se considère, et l'estime qu'il a pour son talent lui tient lieu de dignité; il porte dans sa tête certaines chimères qu'il prise plus encore que tout l'or du Potose; aussi marche-t-il le front levé, et le pied peut lui glisser dans la boue, il n'enfoncera pas. Il n'y a pas de danger qu'il cherche à me gagner par des cajoleries; quand d'aventure il est aimable, c'est qu'il est de bonne humeur; il serait incapable de se contraindre pour capter mes bonnes

grâces. Il croit avoir des droits, et je lui donnerais demain un million qu'il ne daignerait pas m'en remercier. Vous voyez qu'il n'est pas dangereux, et que vous n'avez pas à craindre que mon Mexique me coûte les yeux de la tête.

— Enfin que comptez-vous faire pour lui? s'écria M. Patru, que ce langage inquiétait.

— En expiation de certains tours qu'il m'a joués et pour lui apprendre à tenir sa parole, j'exige qu'il achève ici un grand drame qu'il a sur le métier, après quoi je lui donnerai la clef des champs et six mille francs de pension.

— Six mille francs! fit le notaire épouvanté. Pourquoi pas cent mille? Qu'en dirait votre père! Il n'aimait pas l'argent, mais il l'estimait. A-t-il sué sang et eau toute sa vie pour qu'après sa mort ses écus s'en aillent s'engloutir dans un tripot, ou servent à entretenir des créatures?

Ils eurent à ce sujet une assez vive altercation. M. Patru partit furieux, et tout le long du chemin il grommela entre ses dents : — Le diable emporte les idéalistes!

En rentrant au salon, Didier trouva Prosper assis en face du portrait et causant à haute voix avec lui-même. C'étaient des propos décousus, après chaque phrase il faisait une pause; mais ce décousu ne manquait pas de suite, le sens était clair.

— J'en fais juge le premier venu, disait-il. Qui de nous deux lui ressemble le plus?... M'avait-on con-

sulté? Avais-je demandé à naître?... Que devait-il être pour moi? La nature répond : tout; la société : rien... Maroufle, de quoi te plains-tu? Cela n'est-il pas dans l'ordre? Tu es animé d'un mauvais esprit... O les mauvaises passions!... Et moi je vous dis : la nature, c'est Dieu. Qui donc inventa la société? La race des Patru, engeance immortelle, qui boit l'iniquité comme de l'eau... Dans leurs moments perdus, ils riment gaillardement des épithalames..... Leurs lois, leur code! magnifique invention. La société se barricadant contre la justice, — voilà le code. Parce qu'ils ont réduit l'injustice en système, ils se frottent les mains; la logique est contente, et les intéressés sautent de joie... Eh quoi! brave homme? il te prend un remords, tu voudrais reconnaître ton fils! impossible, regarde au titre VII, article 335... Après tout, le mal n'est pas grand. Pochon n'est-il pas là? C'est Patru qui inventa Pochon. Il est si inventif, ce robin! Pochon est un digne homme; l'enfant grandira sous son aile. L'heureux petit drôle! logé, nourri, habillé de vert... Faut-il à monsieur des ortolans?... Et si le clampin, en grandissant, allait se douter que Pochon n'est pas son père? On y a pourvu. Article 340 : la recherche de la paternité est interdite. Ce sont les intérêts qui ont fait le code, ils se trouvent là comme rats en paille... Tempêtes de la justice divine, quand sera-ce votre jour? quand viendrez-vous balayer toute cette ordure?

— Que ne me parlez-vous? fit Didier, qui s'était assis. Je vous répondrais.

— Je n'ai cure de vos réponses. Je sais ce que disent les privilégiés : ne touchez pas à l'arche du Seigneur !

— Figurez-vous que je ne crois guère à mes droits. Les choses sont ainsi, nous ne les changerons pas. En attendant mieux, acceptons la société telle qu'elle est. Mon privilége est un fait, avec lequel je voudrais vous réconcilier. Voilà tout... Êtes-vous en état de m'entendre? Le frère se souvient des promesses faites à l'ami. Vous vous étiez engagé, si je ne me trompe, à venir achever ici votre drame. Remplissez votre engagement, après quoi nous causerons, et je vous jure que, si vous êtes raisonnable, vous serez content de moi.

— Il n'y a qu'un mot qui serve! s'écria Prosper en se levant. Avez-vous le sentiment du juste et de l'injuste? Oui ou non, reconnaissez-vous mes droits?

— Comment les reconnaîtrais-je, si les miens me semblent douteux?... Mon pauvre ami, ajouta-t-il, vous n'auriez qu'un mot à dire, et je serais à votre merci; mais ce mot, vous ne le trouverez pas, car il faudrait qu'il jaillît du cœur.

Prosper le regarda quelques instants en silence, puis il sortit en s'écriant :

> **Savez-vous ce que c'est que la fraternité ?**
> **Le droit d'être insolent avec impunité.**

Cependant le lendemain matin il se remit au travail, et dans l'après-midi il consentit d'assez bonne grâce à faire une promenade avec son frère. Didier le conduisit aux Trois-Platanes. Mme d'Azado devait revenir sous

peu; il lui avait tenu parole, s'était occupé de son jardin; il voulut y donner un dernier coup d'œil et s'assurer qu'on avait exécuté ses ordres. La beauté de la terrasse enchanta Randoce. — Voilà des platanes, dit-il, dont je ferai quelque chose. Je les voue à l'immortalité. Quant à ce berceau de buis, il me semble avoir été taillé tout exprès pour y placer une scène de déclaration.

A ces mots, Didier parut embarrassé, et Randoce s'en aperçut.

XXIV

Mme Bréhanne revint à Nyons médiocrement satisfaite de son voyage. Elle y avait trouvé du mécompte. Paris lui avait semblé trop grand, trop affairé, trop essoufflé. Elle s'était sentie comme perdue dans ce tourbillon, elle n'y faisait pas figure. Décidément Lima valait mieux. Dans cette ville adorable, on n'a pas besoin de s'agiter pour être quelque chose, et la vie est un hamac où l'on berce ses plaisirs. Le Rhin non plus n'avait pas tenu ses promesses. Le mystérieux inconnu, le libérateur espéré, n'était apparu ni sur la terrasse du château d'Heidelberg, ni sur la plate-forme du Rheinfels. Mme Bréhanne avait rencontré à table d'hôte des hobereaux prussiens, des lords anglais, des boyards moscovites; aucun ne lui avait offert sa fortune et sa main. Un prince valaque avait paru sensible à ses charmes; mais la conjonction des planètes ne

s'était pas opérée, peut-être Lucile avait-elle traversé leurs intelligences.

En rentrant aux Trois-Platanes, Mme Bréhanne éprouva un serrement de cœur, comme un prisonnier qui, après avoir respiré le frais dans le préau, se voit réintégrer dans sa cellule. Elle défendit à sa soubrette de défaire ses malles. Entre huit et neuf heures, elle fut promener sa mélancolie dans le jardin. La lune éclairait. Elle se dit que cette lune était la même qu'on voyait à Lima. Cette réflexion lui fut de quelque douceur. Sa fille l'ayant rejointe : — Mon Dieu! que vous êtes heureuse, Lucile! dit-elle en soupirant.

— Heureuse de quoi? demanda Mme d'Azado.

— De rien. C'est justement ce que j'admire. Vous êtes ravie d'être ici, vous avez revu vos plates-bandes. Vous voilà contente.

— Il ne tiendrait qu'à vous que je le fusse davantage. Que vous a donc fait cette pauvre maison? Où respire-t-on un plus excellent air qu'ici?

— Ah! s'il ne s'agit que de respirer, nous sommes heureuses, très-heureuses nous sommes.

— Je ne dis pas, reprit Mme d'Azado, que la vie soit d'une gaieté folle; mais je ne désire ni ne regrette rien. A quoi bon changer de place? Partout le monde a le même visage.

— Fort bien. Le mal est qu'ici l'on ne vit pas du tout... Au reste ne vous mettez pas en peine de me consoler. Désormais je n'envierai plus vos plaisirs, j'aurai les miens. Pendant que vous contemplerez vos

cactus, je regarderai mes malles. J'ai défendu qu'on les défît.

Après un silence, Mme Bréhanne reprit : — Est-il bien possible qu'une femme telle que moi ait mis au monde une femme telle que vous?

— Je m'en étonne aussi, répondit Mme d'Azado en souriant. Est-il possible qu'une telle prose soit née d'une telle poésie?

— C'est bien cela, ma chère. Vous ne nierez pas que vous n'ayez l'esprit de femme le plus positif qu'on ait jamais imaginé. Le calcul est votre fort. Vous n'aviez pas mis toutes vos dents que vous possédiez votre livret sur le bout du doigt. Quand on vous apprit que deux et deux font quatre, cela vous fit plaisir, et ce fut, je crois, la plus vive émotion de votre enfance. Cependant vous avez fait un jour une folie, une erreur de calcul; on n'a pas toujours son livret dans la tête, et quand la vanité s'en mêle, les idées s'embrouillent et deux fois deux font cinq. Un jour vous avez voulu à toute force épouser un vieillard qui n'avait pas le sou, — parce que ce vieillard était marquis.

Mme d'Azado releva la tête et regarda fixement sa mère : Êtes-vous bien sûre, lui dit-elle, que ce fût là ma raison?

— C'est la seule que j'aie pu découvrir, mais ne vous fâchez pas. Vous ne vous êtes trompée qu'une fois; une fois n'est pas coutume. Personne n'entend comme vous la tenue des livres en partie double; le doit, l'avoir, il n'est pas à craindre que vous embrouilliez jamais ces

deux articles. Je vous répète que vous êtes une femme étonnante. Le ciel et les étoiles tomberaient que cela ne changerait rien au tic-tac de ce mouvement d'horloge que vous appelez votre cœur. Avez-vous jamais rêvé les yeux ouverts? avez-vous jamais soupiré sans savoir pourquoi? savez-vous ce que c'est que l'idéal? vous est-il jamais arrivé de chercher quelque chose?

— Ou quelqu'un? interrompit Lucile.

— Vous êtes une vraie statue, poursuivit Mme Bréhanne en s'échauffant. Est-ce donc vivre que ne rien désirer, ne rien regretter, ne rien espérer, ne rien aimer? Lima ou Nyons, cela vous est bien égal. Respirer voilà votre grande occupation, et, grâce à Dieu, il y de l'air partout... Savez-vous ce que je déteste, moi dans votre exécrable Nyons? C'est qu'il ne s'y passe rien; on n'y a jamais su ce que c'est qu'un lendemain. Vos fontaines sont charmantes; mais pendant vingt ans nous pourrions chaque soir arpenter cette terrasse sans y rencontrer un visage inconnu, et j'userais mon pied à frapper la terre qu'il n'en sortirait rien qui ressemblât de loin ou de près à un événement.

Mme Bréhanne avait à peine prononcé ces mots qu'elle tressaillit et laissa échapper un petit cri. Elle venait d'apercevoir une ombre que la lune projetait sur le devant d'un massif et qui ressemblait fort à une silhouette humaine.

Qu'avez-vous donc? demanda Lucile à sa mère, qui tremblait comme la feuille. Mme Bréhanne lui montra du doigt sur le gravier cette ombre menaçante, laquelle

se terminait par une tête chevelue coiffée d'un chapeau à larges ailes.

— Vous demandiez un événement, dit Mme d'Azado; vous voilà servie selon vos goûts.

Ce disant, elle s'avança d'un pas résolu vers le massif, Un homme en sortit, qui n'était autre que Prosper Randoce. Il s'approcha d'elle, et, l'ayant saluée respectueusement, il s'excusa de son indiscrétion. — Je ne suis, dit-il, ni un voleur, ni un maraudeur, je suis un pauvre diable de poëte qui s'est épris d'une belle passion pour ce jardin et qui a voulu le revoir au clair de lune. J'ignorais votre retour, madame, et je pensais ne déranger personne. Les poëtes ne possèdent rien, mais le monde entier leur a été donné en jouissance. Je n'ai dérobé ni une fleur ni un fruit. M'excuserez-vous si je me contente d'emporter cette terrasse dans mes yeux?

Mme Bréhanne se rassura tout à fait quand il ajouta: — Je suis l'hôte et l'intime ami d'un de vos parents, madame. C'est M. de Peyrols qui m'a conduit ici l'autre jour. A lui la faute si j'ai conçu une passion criminelle pour vos platanes.

La frayeur de Mme Bréhanne avait fait place à une douce émotion qui lui chatouillait agréablement le cœur. Cette rencontre inattendue, ce clair de lune, ce jeune homme qui avait la tournure d'un héros de roman et qui sortait de terre comme par un coup de baguette, il y avait du merveilleux là dedans, c'était presque une aventure. Elle regardait Prosper avec attention. —

Savez-vous, ma chère, dit-elle à sa fille, que monsieur ressemble à feu votre oncle de Peyrols, autant du moins qu'un poète peut ressembler à un homme d'affaires?

— Cette ressemblance, dit Randoce, avait frappé Didier, et c'est de là qu'est née notre liaison; mais on m'assure que M. de Peyrols était un homme fort raisonnable. Prosper Randoce ne l'est guère, puisqu'il est encore ici, attendant qu'on le chasse.

Comme il faisait mine de se retirer, Mme Bréhanne le retint en lui disant: — Vous êtes notre prisonnier. Un poëte est un oiseau rare dans ce triste pays, et je ne m'attendais pas à faire ce soir pareille capture. Puisque votre mauvais sort vous a fait tomber entre nos mains, vous ne partirez pas avant que je vous aie rendu juge de mon différend avec ma fille.

Elle lui exposa longuement la cause. Pouvait-on se résigner à passer sa vie dans un trou de province? Était-ce vivre que de végéter dans une petite ville où il n'arrive rien, où chaque jour ressemble à la veille, où les idées sont aussi étroites que les rues, où l'on glose sur tout, où le qu'en dira-t-on gouverne toutes les actions, où les gens d'esprit sont tentés de se pendre pour se désennuyer? Randoce avait fort à faire; ses yeux n'étaient pas moins occupés que ses oreilles; il les tenait attachés sur Mme d'Azado, qui, adossée contre un cyprès, laissait parler sa mère et regardait courir les nuages. Dès qu'il put placer un mot: — Si vous parlez en général, dit-il à Mme Bréhanne, je suis de votre avis.

J'ai comme vous, madame, la sainte horreur des petites villes. Je crois voir ces parcs où l'on enferme des huîtres pour les engraisser et les verdir. Point de milieu, il me faut la solitude ou Paris, un grand silence ou beaucoup de bruit; mais je dois vous confesser que depuis quelques minutes il m'est devenu impossible de médire de Nyons et de ses habitants, et qu'en ce moment il n'est pas d'endroit où j'aimasse mieux être qu'ici. Je me vois donc forcé de renvoyer les deux parties hors de cour et de procès.

On fit quelques tours de terrasse. Mme Bréhanne, enchantée de Randoce, lui fit questions sur questions, récits sur récits; au bout de dix minutes, il était au fait de toute son histoire, j'entends de son histoire officielle; quant à l'autre, libre à lui de la deviner. Lorsqu'il prit congé : — Puisque cette terrasse est à votre goût, lui dit-elle, j'espère que vous y reviendrez quelquefois; vous y trouverez, selon qu'il vous plaira, une parfaite solitude ou une Péruvienne que vous tirerez de son ennui, ce qui vous sera compté pour œuvre pie.

A minuit sonnant, Randoce entra dans le cabinet de son frère comme un coup de vent. Il avait l'air si échauffé que Didier crut un instant qu'il était en pointe de vin. Il se renversa sur un canapé et y resta comme en extase, le regard vague. On eût dit un Turc qui a vu la Mecque et qui rêve à la pierre noire de la Kaaba.

— Quelle femme! s'écria-t-il tout à coup. Quels yeux! quels cheveux! quel cou! quelle taille! quelles mains!

quelle voix! Je vivrais cent ans sans la revoir que je ne l'oublierais pas. Je m'imaginais qu'il n'y avait de femmes qu'à Paris. Connaissez-vous *la Source* d'Ingres? Cette merveilleuse créature est sa sœur: comme l'autre écoute le bruit de l'eau qui s'épanche de son urne, celle-ci semble écouter sa vie et ses pensées. Elle vient de sortir de la nuit éternelle, le jour commence à poindre dans son cœur, elle cherche à se reconnaître, elle voudrait trouver le mot de l'énigme et le dire; mais il ne lui vient pas aux lèvres, il y a du silence dans son sourire... Elle est belle, étrangement belle; ce n'est pas une femme, c'est un rêve; elle ne vit pas, elle se contente de respirer; elle ne marche pas, elle flotte. C'est le triomphe de la ligne et du flou!... Vous êtes un sournois, mon cher. Vous ne m'aviez jamais parlé de votre miraculeuse cousine. Que ne me disiez-vous: Un soir vous irez vous promener sur une terrasse, par un beau clair de lune, et ce que vous y verrez vous fournira d'inspiration pour six grands mois... Sa mère lui reproche d'être une statue. Heureux qui soufflera dans le sein de cette Galatée le feu sacré de la vie! heureux qui accomplira ce miracle de faire parler son sourire!

Il continua longtemps sur ce ton pindarique. S'il avait regardé son frère, qui, accoudé sur la cheminée, l'écoutait en silence, il aurait été frappé de l'étrange expression de sa figure. Des pâtres imprudents qui ont allumé un feu sur la montagne se retirent après l'avoir couvert de cendres, pensant ne laisser derrière eux qu'un foyer mort; le vent se lève, balaie les cendres,

les charbons se rallument, la flamme pétille... En ce moment, la tête de Didier flambait.

Il réussit à se contenir et n'interrompit son frère que pour lui dire du ton le plus tranquille : — Quel enthousiasme ! Mon cher ami, Mme d'Azado n'est point un rêve, elle n'est point une fille de la nuit éternelle, il fait grand jour chez elle; elle raisonne, elle a les idées fort nettes et sait à merveille ce qu'elle veut.

Randoce haussa les épaules et répondit en se retirant : — Dormez votre sommeil de marmotte, grand de la terre ! Le poëte va travailler. Cette nuit du moins, il sera plus heureux que vous. — Jusqu'au matin, Didier l'entendit aller et venir dans sa chambre, ce qui prouve que ni l'un ni l'autre ne dormit guère.

Pendant trois semaines, Randoce fut passionnément amoureux de Mme d'Azado. On eût été mal venu à lui soutenir le contraire. Il avait tous les symptômes du mal; il ne ressemblait plus à lui-même, il avait perdu le boire et le manger, ne se nourrissait que de pure ambroisie, et, ce qui est un indice plus sûr, il n'avait plus de haine au cœur, ayant presque oublié que Didier était son frère. Amoureux ou non, il faut convenir qu'il était affamé de Lucile; le jour et la nuit, il y rêvait, et ses réveils étaient terribles, comme ceux des naufragés à qui une table dressée est apparue en songe.

De deux jours l'un, il se rendait dans l'après-midi aux Trois-Platanes, bien qu'il pût s'apercevoir que la fréquence de ses visites étonnait et importunait Mme d'Azado. Il arrivait résolu à se déclarer, à mettre

le siége devant la place. Au bout de peu d'instants, il sentait son courage faiblir, ses audaces s'en aller à vau-l'eau. L'air tranquille et sérieux de Lucile, cette parfaite sincérité que révélait son regard, la fermeté de son bon sens, le tour net et posé de son esprit, déconcertaient tous ses plans; il voyait un abîme se creuser soudain entre son désir et lui, et il comprenait la folie de ses espérances; mais à peine se retrouvait-il seul avec lui-même, il se forgeait de nouveau une Lucile de fantaisie qui n'avait de commun avec l'autre que la beauté. Sa chimère était accessible, complaisante et comme à portée de son désir. L'illusion et l'espoir lui revenaient. Le surlendemain, il courait aux Trois-Platanes, il voyait le fossé, et son bon sens lui criait: impossible. Sa consolation était de mettre en vers tout cela; chaque soir, il taillait sa plume et bâclait un sonnet.

La première fois que Mme d'Azado revit Didier, elle lui demanda des informations sur son hôte, dont les assiduités, disait-elle en riant, commençaient à inquiéter ses platanes. Sur un mot qui lui échappa, Didier comprit qu'elle s'étonnait qu'il fût l'intime ami de Randoce, et qu'elle avait peine à s'expliquer une étroite liaison entre deux hommes dont les caractères se convenaient si peu. Il se contenta de lui répondre que M. Randoce était un homme de talent, et qu'il fallait lui passer les singularités de son humeur. Survint M. Patru, lequel chanta sur une autre note; il dauba vigoureusement sur l'intrus, et engagea Mme d'Azado à tenir à distance cet écervelé, qui tôt ou tard ne pouvait manquer de lui manger dans

la main. Didier riposta. Lucile termina la discussion en disant au notaire : — Je ne m'effraie pas si facilement. M. Randoce a le secret de désennuyer ma mère ; elle me ferait une scène, si je le priais de se rendre plus rare.

Mme Bréhanne avait conçu pour Prosper une admiration qui allait jusqu'à l'engouement. Elle le trouvait délicieux, accompli de tout point. Le héros de roman après lequel elle avait vainement couru sur les bords du Rhin était venu la chercher à Nyons, dans ce pays où il ne se passe rien. Rongée d'ennui, elle attendait ses visites comme les Hébreux dans leur désert soupiraient après la manne céleste. Randoce se mettait en frais pour lui plaire ; il lui contait avec agrément des anecdotes de coulisses, des aventures quelquefois un peu lestes, sans laisser jamais échapper un mot libre ; tout était voilé de gaze, mais on n'en perdait rien. Au travers de ces papotages passaient tout à coup de grands éclairs de lyrisme ; il discourait sur le génie, sur la fatalité, sur toutes les immensités, et, secouant sa chevelure olympienne, il ébranlait l'univers. Ce lyrisme et ces immensités ravissaient Mme Bréhanne. Aller à Cythère en passant par Pathmos lui avait toujours paru le bonheur suprême. Une seule chose l'inquiétait : était-ce bien pour elle que venait Randoce? Quand la mère et la fille étaient ensemble, il leur accordait une égale attention. Le fait est qu'il ne voyait pas la nécessité de sacrifier l'une à l'autre. Lucile lui semblait adorable, mais la conquête de Mme Bréhanne n'était point à dé

daigner. Il avait, comme on sait, deux cases dans le cœur, et, ces cases s'étant vidées presque en même temps, il eût été bien aise de les remeubler à neuf toutes les deux. Avec Mme Bréhanne, il était à peu près sûr de son fait; il la sentait en quelque sorte dans sa main et la traitait déjà avec empire. Certain que le jour où il dirait : je veux, elle ne résisterait que pour la forme, il n'était pas pressé d'en finir, et préférait laisser mûrir le fruit sur la branche.

Un jour que Prosper, se trouvant en tête-à-tête avec Mme d'Azado, avait fait en pure perte pendant une heure l'amoureux transi, il eut un de ces retours de raison par lesquels il rachetait ses folies. — Il faut y renoncer, se dit-il en sortant; ces raisins-là sont trop verts. — A ces mots, soit sagesse, soit dépit, il se sentit subitement guéri de sa passion, — Ce qu'il y a de bon, pensa-t-il encore, c'est que j'ai fait vingt sonnets qui valent ceux de Soulary.

Cependant il lui restait une curiosité à satisfaire. Le lendemain matin, il entra dans le cabinet de Didier, s'étendit sur le sofa, fut quelque temps sans rien dire, paraissant plongé dans une profonde rêverie. Puis tout à coup : — Aille à Naples qui voudra! Moi, je dis : Posséder cette femme et mourir!

A cette brusque exclamation, Didier pâlit, se leva, serra les poings, et regardant son frère d'un air terrible : — De quelle femme parlez-vous? lui cria-t-il.

Prosper partit d'un éclat de rire. — Ah! çà, dit-il, où prenez-vous ce masque tragique? Je commence à croire

que je déteins sur vous. L'expression est excellente, le geste admirable. Vous aimez votre cousine? vous avez des droits sur elle? Que ne parliez-vous! Je suis trop délicat pour braconner sur vos terres... Ainsi donc vous vous proposez de conduire à l'autel cette adorable veuve. Convenez que vous avez longtemps balancé à franchir le mot et le pas. C'est moi qui vous ai décidé. Dites encore que je vous suis inutile... Mais franchement le mariage est-il bien votre fait? Je vais vous scandaliser; vous millionnaire, et moi va-nu-pieds, nous nous ressemblons comme deux gouttes d'eau. C'est à croire que nous sommes un peu frères. Ni l'un ni l'autre nous ne prenons la vie au sérieux... Ma franchise vous offense? J'oublie l'abîme que la société met entre nous? Ce n'est pas une raison pour me manger le blanc des yeux. Oubliez de grâce que vous êtes mon demi-frère; autrefois vous me traitiez poliment.

Didier alla droit à lui en lui tendant la main. — Vous savez, dit-il, qu'il ne tient qu'à vous de trouver en moi plus et mieux qu'un demi-frère. Quand donc prononcerez-vous le mot qui nous mettra de niveau?

Prosper détourna la tête et fourra ses mains dans ses poches. — Nenni, dit-il, je ne sais pas mentir. Pourquoi ferais-je semblant de vous aimer?

— Bah! vous y viendrez peut-être, repartit Didier avec un serrement de cœur.

En ce moment, Marion entra et lui remit deux plis. L'un, timbré d'Avignon, renfermait une lettre qu'il parcourut d'un œil soucieux. Un vieil ami de son père, qui

se trouvait dans l'embarras, faisait un appel pressant à son crédit et le suppliait de le cautionner pour une somme considérable. — Me voilà obligé de partir pour Avignon, fit-il en repliant la lettre.

Pendant ce temps, Prosper examinait la suscription de l'autre pli. Il avait reconnu l'écriture et poussé un cri de surprise. — Ouvrez donc vite ce pli, dit-il à son frère. Je suis bien trompé, ou il renferme quelque chose de plus intéressant que tout ce qu'on peut vous mander d'Avignon.

Didier déchira l'enveloppe et en tira une photographie. — C'est le portrait de Mlle Carminette, dit-il; elle a donc la bonté de se souvenir encore de moi.

En effet, c'était bien Carminette, mais Carminette dans sa gloire, Carminette après sa mue, une Carminette remplumée, pimpante, faisant la roue, la crête haute, portant dans tous ses traits le noble orgueil de ses triomphes. Didier ne se trompait pas; elle avait la bonté de se souvenir de lui. Les *Ruines* de Volney lui étaient restées sur le cœur; elle n'avait jamais pu digérer le cruel affront que l'insolent avait fait à ses charmes; au fort de ses succès, elle y songeait de temps en temps, — et par vengeance elle avait imaginé d'envoyer à Didier sa carte de visite, pensant lui donner de cuisants regrets et qu'il s'écrierait avec stupeur : — Voilà donc ce que j'ai refusé... « Ce qu'une nuit t'a offert, a dit le poëte, l'éternité ne te le rendra pas. »

Didier ne fit que passer les yeux sur cette photographie, et la jeta de côté. Randoce s'en empara aussi-

tôt en disant : C'est ainsi que vous fêtez ce précieux portrait ! Puis il fut s'asseoir avec son trésor dans l'embrasure d'une fenêtre, et pendant que Didier relisait la lettre de son correspondant d'Avignon, il s'écria : — Vous voilà donc, charmante muse d'estaminet ! Oui, c'est vous. Mon cœur s'épanouit en vous revoyant. Je n'ai pas perdu ma vie ; je puis dire avec orgueil : Cette femme est ma création. O merveilleux à-propos ! ce portrait arrive à point nommé pour me guérir de ma sotte chimère. Le temps des châtelaines est passé. Adieu ces superbes idoles devant lesquelles il fallait plier le genou ! Ce siècle a inventé une grande chose. Voilà la femme-camarade, — et c'est la femme de l'avenir. Bonjour, camarade, vous m'avez rendu à moi-même. Mensonges de la vanité, je vous méprise. Eh ! qu'importe la femme qu'on aime ? qu'importe que le vin soit de Chypre ou du cru, le flacon de grès ou de cristal doré ? L'ivresse de l'amour est divine, et on la peut boire à même dans les yeux que voici.

Il demeura quelques instans en contemplation, puis, poussant un soupir, il retourna la carte entre ses doigts et avisa sur le revers deux lignes de fine écriture que Didier n'avait point aperçues : — « A M. Didier de Peyrols en souvenir de la nuit du 14 mars 186... » Il fut sur le point de faire part de sa découverte à son frère ; mais il changea d'avis et serra la photographie dans son carnet.

Une heure plus tard, Didier, qui s'était résolu à partir sans délai pour Avignon, vint lui faire ses adieux.

—Ainsi, lui dit Prosper, vous ne craignez pas de laisser votre maison sous ma garde; c'est une marque de confiance dont je suis touché. Que diriez-vous si je profitais de votre absence pour mettre le feu aux quatre coins de votre castel?

— Faites, nous partagerons les cendres à l'amiable.

En passant à Nyons, Didier demanda une voiture à l'*Hôtel du Louvre* et donna l'ordre au cocher de venir l'attendre au bas de l'avenue des Trois-Platanes. Dix minutes après, il parut devant sa cousine, qui fut surprise de son air agité. Il commença par l'informer de son départ, puis après un long silence : — J'ai à vous parler d'autre chose.

Mais à ces mots plus de voix; il resta immobile devant elle, la contemplant de tous ses yeux, et tout à coup, cachant son visage dans ses mains, il éclata en longs sanglots. Son cœur était en proie à un bouillonnement dont la violence l'effrayait; il lui semblait que l'infini de la passion venait d'entrer en lui; ce qu'il avait dans l'âme ne pouvait monter jusqu'à ses lèvres. Tout ce qu'il put faire fut de saisir entre ses doigts frémissants un pli de la robe de Lucile et de le presser contre ses lèvres. Depuis quelques mois, il était profondément malheureux; ce morceau d'étoffe était une relique, et il en sortait une vertu mystérieuse qui le consolait de tout, le rendait indifférent au passé, au présent, à l'avenir, à sa vie tout entière.

Mme d'Azado se dégagea doucement; elle était pâle et tremblante.

— Qu'avez-vous? parlez donc! lui dit-elle.

— Je vous aime, babutia-t-il; mais je n'ose,... je ne puis vous le dire.

Elle garda un instant le silence. — Je suis moins étonnée que je ne devrais l'être, dit-elle enfin. Je ne sais pas feindre. Je vous confesserai que depuis quelque temps... Oui, vous aviez une manière de me regarder... Je ne vous ferai point de reproches; mais je me défie. Est-ce votre faute ou la mienne?

Il ne répondit pas. Elle poursuivit d'une voix qui se raffermissait par degrés : — Il est une chose que je voudrais savoir. Un jour vous avez cru m'aimer. Il vous a suffi de le dire pour n'y plus croire. Je pardonne à votre cœur ses défaillances, je ne lui pardonnerais pas des légèretés. Je vous connais mal, je suis inquiète. Pourriez-vous me jurer que depuis le jour que vous savez, personne,... aucune femme...

— Je vous le jure, interrompit Didier en recouvrant toute sa voix.

Elle le regarda fixement, puis elle reprit avec un demi-sourire : — Il est bon d'être sûr de soi dans ce monde. Prenons, vous et moi, le temps de réfléchir. Partez pour Avignon, restez-y huit jours. A votre retour je vous répondrai.

XXV

Randoce passa toute la journée du lendemain dans

la meilleure disposition d'esprit et dans un délicieux *far-niente*. Il éprouvait depuis le départ de Didier un sentiment de délivrance qui lui dilatait le cœur. Il était assez poëte pour pouvoir goûter des plaisirs de pure imagination. Il se représentait que son frère était mort en lui léguant toute sa fortune. Ce château, cette terrasse, ces champs, ces vergers, ces meubles, cette argenterie, cette vaisselle plate, tout cela était à lui; il était entré en possession et attachait sur son bien des yeux d'oiseau de proie. Qu'allait-il faire du Guard? Lui convenait-il de le vendre? ou bien y viendrait-il en villégiature chaque année? Il hésitait sur cette alternative; il agita longtemps dans sa tête l'un et l'autre cas, pesant les avantages, les inconvénients. Tout compté, tout rabattu, mieux valait garder le Guard. Il en ferait un lieu de délices; il y recevrait nombreuse et brillante compagnie; il tiendrait table ouverte, donnerait des fêtes, des galas dont il serait parlé, car il ne comprenait pas le bonheur sans le bruit.

Dans une des ailes du château, il y avait une vieille chapelle à demi ruinée qu'il se proposait de convertir en salle de spectacle. Il y passa deux heures, rêvant les yeux ouverts. Il voyait au-dessus de sa tête un lustre allumé, devant lui une rampe, à sa droite, à sa gauche une assemblée attentive et frémissante. Par intervalles un murmure d'admiration parcourait cette foule, on battait des mains, des visages radieux se tournaient vers lui; — il se surprit à saluer à la ronde de la tête et du geste, avec un sourire où se révélaient à la fois la

majesté de l'amphitryon et la modestie confite d'un auteur acclamé qui voudrait bien se dérober à son triomphe. Un gros rat, qui lui grimpa sans façon le long des jambes, le réveilla en sursaut. — Je suis plus fou que Perrette, pensa-t-il. Où est mon pot au lait? — Il déchargea sa mauvaise humeur sur l'innocente Marion, qui venait le chercher pour dîner, et à laquelle il intima coup sur coup cinq ou six ordres impérieux. Il détestait la brave femme pour le culte dévot qu elle rendait au nom de Peyrols; elle était à ses yeux le suppôt de Didier, son âme damnée, et, de même que M. Patru, une incarnation du code civil. Marion lui rendait bien la pareille, elle lui trouvait l'air d'un mauvais coucheur, s'indignait de ses propos cavaliers, de l'insolence de ses manières et ne pouvait assez s'étonner « que monsieur fût lié d'amitié avec cet homme. » Il y avait du mystère là-dessous, pensait-elle. — Ce pique-assiette, disait-elle à Baptiste, a quelque chose au fond des yeux qui me fait peur.

Après son dîner, Randoce se fit apporter le journal. Ce qui attira d'abord son regard fut une réclame qui annonçait à l'univers attentif que la première livraison du *Censeur catholique* était en vente. Suivait une citation que Prosper trouva pitoyable et qui lui fit hausser les épaules. — A quel misérable gratte-papier, s'écria-t-il, M. Lermine a-t-il donné ma succession? Quel style! c'est de la grisaille, du camaïeu... C'est égal, j'ai manqué là une superbe affaire. Et cette pauvre Thérèse, qu'est-elle devenue? Elle a vidé la coupe des hu-

miliations. Le bonhomme sait se conduire; il lui a fait payer cher son pardon. Crainte du scandale, la pauvre femme a dû se remettre sous la tutelle de cet imbécile, qui la mangera jusqu'à l'âme sans qu'elle ose se plaindre. La voilà bien récompensée de son beau coup de tête!

Pour se tirer de ses réflexions mélancoliques, il rouvrit le journal. Une autre nouvelle, plus intéressante encore que la première, changea la couleur de ses idées : on annonçait à l'univers de plus en plus attentif que Mlle Carminette venait d'entrer en vacances, et qu'elle était sur le point de partir pour Marseille, où elle avait conclu un marché d'or avec l'entrepreneur d'un café chantant. Cette nouvelle fit à Randoce une vive impression. — Dans peu de jours, pensa-t-il, elle passera tout près d'ici. — Il réfléchit quelques instants, puis il prit la plume, et il écrivit à son infidèle une supplique de six pages : il lui demandait à deux genoux qu'en se rendant à Marseille elle daignât faire un détour de quelques lieues et venir passer une journée à Nyons. Il lui offrait l'hospitalité dans le plus beau château du monde, où elle serait reçue en princesse. Il voulait conclure avec elle un traité de paix et d'amitié, et lui promettait qu'en retour de sa complaisance, il lui ferait hommage de trois chansonnettes de haut goût qu'il avait composées pour elle.

Le surlendemain, il se rendit aux Trois-Platanes. Mme Bréhanne, qui était restée trois jours sans voir son héros, le reçut avec de grands empressements mêlés de

langoureux reproches. Il répondit avec froideur à ses agaceries. Il était distrait, préoccupé. Il pensait à Carminette, à ses airs dégourdis, fringants, poétiquement effrontés, à son audacieuse démarche de chat sauvage, à ses yeux émerillonnés qui jouaient de la griffe, aux folles inventions dont elle assaisonnait le plaisir; il croyait revoir cette fille étonnante, ce sublime laideron, ce chérubin d'enfer, comme il l'appelait, — et dans ce moment Mme Bréhanne lui paraissait une coquette vulgaire; peu s'en fallait qu'il ne la trouvât laide.

Mme d'Azado arriva comme il se disposait à partir. Il s'était juré de ne plus la trouver belle; à sa vue, il éprouva malgré lui un tressaillement. En vain il l'examina avec des yeux dénigrants, la fit passer par l'étamine; sa beauté sortit victorieuse de cette épreuve. Il crut s'apercevoir qu'elle avait dans le teint, dans le regard, une animation qui ne lui était pas ordinaire; d'heureux pressentiments, de secrètes espérances répandaient une clarté sur son visage. Que cette femme ne fût pas à lui, il s'y résignait encore; mais qu'elle pût être à un autre... Le démon de la jalousie le mordit au cœur, et il lui vint une méchante pensée.

Mme d'Azado lui demanda s'il avait reçu des nouvelles de Didier. — Non, madame, lui répondit-il. Didier est peu écrivant, comme il est peu parlant. Je ne sais ce qu'il est allé faire à Avignon. Malgré notre intimité, je ne le questionne sur rien. Il est mystérieux en diable, ne dit ses affaires à personne, et je ne puis le voir sans penser à ce mot de l'Écriture : « les ténèbres

régnaient sur la face de l'abîme; » ce qui ne m'empêche pas de lui être fort attaché. Jamais abîme ne fut plus aimable.

— On voit en effet que vous parlez de lui en ami chaud, lui répondit Lucile avec un peu de hauteur.

— Eh! madame, qui peut prétendre à la perfection? Je lui pardonne son excessive réserve comme il me pardonne mes étourderies. Un échange de petites indulgences entretient l'amitié.

— Cependant vous n'ignorez pas tout, dit Mme Bréhanne. Vous savez sans doute le fin mot de la tragique aventure de Rémuzat. On assure que vous étiez sur les lieux.

— Je ne sais ce que vous voulez dire, madame, répondit-il d'un air discret.

— On jase beaucoup dans les petites villes, dit Mme d'Azado avec un geste d'impatience, et il est bon de fermer l'oreille aux sots discours.

— Ah! permettez, reprit Mme Bréhanne. Que vous défendiez votre cousin, rien de plus naturel; on se doit bien cela entre parents. Après tout, que lui reproche-t-on? D'avoir le cœur plus inflammable qu'il ne veut le laisser voir. Le médecin de Rémuzat, homme grave, à ce qu'il paraît, a été témoin des fureurs d'un mari... Mon Dieu! le crime n'est pas noir, ce n'est pas un cas pendable. J'en conclus seulement que les hommes qui n'ont pas l'air d'y toucher sont sujets à caution. Qu'en pensez-vous, monsieur?

Randoce détourna la tête en jouant l'embarras. —

M'est avis, répliqua-t-il, que Mme d'Azado a raison, et que le médecin de Rémuzat n'est pas un oracle.

Et là-dessus, s'empressant de rompre cette conversation, il demanda le nom d'une fleur à Lucile; puis de propos en propos, et par d'ingénieux détours, il en vint à parler théâtre et interrogea Mme Bréhanne sur les pièces nouvelles qu'elle avait vu jouer à Paris. Il écouta patiemment sa réponse, qui ne fut pas courte, après quoi il lui dit en riant : — Vous n'avez pas eu la curiosité d'entendre Thérésa ou sa rivale, la fameuse Carminette?

— Ce n'est pas ma curiosité qui était en défaut, répondit-elle; mais on prétend que ce genre de spectacles est du fruit défendu pour les honnêtes femmes. Cette Carminette fait fureur. Je m'étais promis de me procurer sa photographie, car je suis en train de me monter un album de célébrités; mais dans le trouble du départ je n'y ai plus pensé.

— Si vous désirez faire connaissance avec cette héroïne, reprit-il, j'ai de quoi vous satisfaire.

Et tirant son carnet de sa poche, il lui montra la photographie de Carminette. Mme Bréhanne voulut la lui prendre des mains. — Je ne m'en dessaisis pas, dit-il. Je permets qu'on regarde, je ne permets pas qu'on touche. J'ai mes raisons pour cela.

Ce mystère irrita la curiosité de Mme Bréhanne. Elle avança la tête, se récria d'admiration, déclara bien haut que le portrait de Mlle Carminette annonçait une personne tout à fait extraordinaire, et supplia Prosper

de le lui céder pour qu'elle le mît dans son album. — J'y consens, dit-il, mais à la condition que vous me procurerez un canif pour gratter quelques mots qui ne doivent être lus de personne.

Un éclair de jalousie brilla dans les yeux de Mme Bréhanne. Elle allongea lestement le bras et se saisit de la photographie, que Prosper retint avec mollesse. semblant de se fâcher, réclama son bien à cor et à cri. Pendant qu'il protestait, Mme Bréhanne avait satisfait sa curiosité, et partant d'un éclat de rire : — Voilà qui est singulier, dit-elle à sa fille. Si vous persistez, ma chère, à défendre envers et contre tous l'innocence de votre cousin, vous êtes condamnée à vous boucher non-seulement les oreilles, mais les yeux.

A ces mots, elle lui présenta le portrait, que Mme d'Azado repoussa de la main.

— Ne voyez-vous pas que je plaisante? reprit Mme Bréhanne. M. Randoce a écrit sur le revers de cette carte un quatrain qui est charmant, et par politesse vous ne pouvez vous dispenser de le lire.

Lucile prit la carte, lut d'un coup d'œil le prétendu quatrain et porta brusquement la main sur son cœur. Le coup avait porté. Se tournant vers Randoce, elle lui lança un regard de mépris et sortit sans prononcer un mot.

Prosper avait peine à dissimuler sa joie; ses yeux pétillaient : — Qu'avons-nous fait? dit-il à Mme Bréhanne. Mme d'Azado aime son cousin.

— Je m'en doutais, répondit-elle, et maintenant j'en

suis sûre. Voilà donc cette attache mystérieuse qui retenait ma fille à Nyons, où elle s'ennuie autant que moi. Je ne suis pas fâché d'avoir brouillé les affaires. Je puis espérer désormais de la remmener à Lima.

— Vous tenez donc beaucoup à votre fameux Lima ? lui dit Prosper.

— Le Pérou, s'écria-t-elle, le Pérou ! On ne vit qu'au Pérou.

Il la fit causer du Pérou. Elle en parlait éloquemment, on parle toujours bien de ce qu'on aime. La peinture qu'elle lui fit de Lima et de ses habitants était chaude de couleur et le rendit pensif.

A peine fut-il de retour au Guard, qu'il chercha dans la bibliothèque de son frère tous les livres de géographie et de voyages où il était question du Pérou. Il les mit en pile, les descendit au salon, se mit à les feuilleter l'un après l'autre. Il se plongea dans cette étude avec l'ardeur fiévreuse qu'il portait en toutes choses, sa tête se monta; tout fut oublié, et son frère, et Carminette, et ses colères, et ses jalousies, et la vilaine petite action qu'il venait de commettre. Il ne pensait qu'au Pérou, rien n'existait que le Pérou. Pendant toute la soirée, il rêva de Lima, de ses larges rues et de ses maisons basses, des mines du Potose, d'ébéniers, de cotonniers, d'ananas, d'alpagas, de vigognes, de bois de fer et de sang-dragon. Il se disait que, si le chantre d'Atala avait découvert une poésie nouvelle sur les rives du Mississipi, aucun poëte n'avait encore exploité les Andes péruviennes; cette conquête magnifique lui était

réservée; il ne pouvait manquer de récolter sur les pentes du Sorata des moissons d'idées et d'images tropicales et d'en rapporter une palette ensoleillée, dont il répandrait à pleine brosse dans son drame les éblouissantes bigarrures. Un fils de Faust de retour du Pérou, quel événement! quel prodige de l'art! Il se grisa de ce grand et sublime dessein. Jusqu'à l'aube, il se vit en songe traversant des sierras plantées de palmiers et de cocotiers, au pied desquels croissaient des hyperboles grosses comme des courges et de splendides métaphores couleur de feu qui exhalaient des senteurs de tubéreuse et de magnolier.

Il se réveilla n'ayant en tête que le Pérou, et sa nouvelle folie le tint jusqu'à midi. Un billet que lui remit le facteur changea toutes ses idées et le fit revenir d'Amérique à toutes jambes. Carminette avait fait bon accueil à sa proposition; elle se trouvait au bout de son répertoire; comme on allèche une souris avec des noix, il lui avait promis trois chansonnettes; elle s'était laissé prendre à cette amorce; elle avait l'esprit délicat, elle aimait les fines épices et préférait la cuisine de Randoce à toutes les autres. Avec cela, Carminette s'était mis dans la tête que Prosper lui avait écrit de l'aveu et probablement à la prière de Didier; elle se figurait que son envoi avait produit de l'effet, que le contempteur de ses charmes s'était subitement ravisé, que les écailles lui étaient tombées des yeux et qu'il mourait d'envie de renouer avec elle dans l'espérance de rattraper l'occasion perdue. Elle se promettait d'ar-

river au Guard armée de la plus superbe indifférence, et de tourner impitoyablement le couteau dans le cœur de sa victime. Ce jeu souriait à son humeur de guépard. Elle écrivait à Randoce : « Mon bon, c'est entendu. J'irai te voir chez ton ami pas plus tard qu'après-demain. Tu ne me parleras que d'amitié; je suis devenue sérieuse, vois-tu, et je ne veux plus vivre que pour l'art; c'est un mot de toi que j'ai retenu. Ton Didier ne pourrait-il pas m'apporter les clefs de son château sur un plat d'argent? Ses vassaux feraient la haie; j'aimerais qu'ils fussent poudrés. S'il est gentil et qu'il fasse bien les choses, je lui chanterai toutes les turlutaines qu'il lui plaira. Sans rancune, ta vieille amie. »

— Adieu le Pérou et les cocotiers! dit Randoce en repliant ce billet. Carminette *for ever!*

XXVI

En quittant le salon, Mme d'Azado s'était enfuie dans sa chambre, où elle avait passé de longues heures livrée au plus profond abattement. Depuis quelques jours, elle caressait de chères espérances, et tout à coup ce réveil, cette surprise, ce retour offensif du malheur!... Elle regarda longtemps le portrait de Carminette, qu'elle comptait restituer de sa propre main à Didier. « Voilà donc, pensait-elle, ce qui l'a consolé de ne pouvoir m'aimer. Il s'était créé un fantôme auquel, faute de mieux, il avait prêté mon regard et mon sou-

rire, et un jour que je portais une couronne de pavots dans mes cheveux, il s'est écrié : Voilà ma chimère! Mais il a suffi que ses lèvres touchassent les miennes pour que son ivresse se dissipât et qu'il rougît de son erreur. Alors il s'est demandé comment il pourrait s'y prendre pour oublier sa déception. Cette femme a passé, et il s'est dit : Voilà le plaisir! Il n'y a donc rien pour lui entre une chimère impossible et la réalité que voici!... Du moins cette chanteuse ne l'a pas trompé; sa figure dit bien ce qu'elle est, en l'aimant il savait ce qu'il voulait; ce qu'il cherchait, il l'a trouvé... » Et elle se disait encore : « Il m'avait offensée, et cependant je n'ai pu cesser de l'aimer. Je le croyais changeant, irrésolu, chimérique, je lui aurais tout pardonné, s'il eût été sincère; mais il m'a trompée. Lui, mentir!... N'est-il pas l'ami d'un Randoce? Cette amitié le condamne. En descendant des cimes, il aime à respirer l'air épais des marécages. Il lui faut des Randoce, des Carminette. Je ne sais plus que penser, je vois que rien n'est certain, qu'il ne faut compter que sur le malheur. »

Le jour suivant, elle dut se faire violence pour recommencer à vivre. Elle allait et venait, s'occupant, comme à l'ordinaire, de sa maison, de son jardin, de ses pauvres, des leçons de lecture qu'elle donnait aux filles de ses fermiers; mais à chaque instant elle se disait : « Voilà donc la vie! elle n'est que cela. » Mme Bréhanne la voyait si sérieuse dans ses manières, si recueillie dans sa tristesse, qu'elle n'osa lui adresser une question, ni lui redemander la photographie de Car-

minette, ni faire la moindre allusion à ce qui s'était passé.

Le troisième jour, vers midi, Mme d'Azado avait descendu son avenue et s'était arrêtée quelques instants près du portail, quand elle vit arriver sur la route d'Orange une chaise de poste qui cheminait grand train. Au moment où la voiture allait passer devant elle, une jeune femme qui en remplissait tout l'intérieur de l'amplitude de ses jupes avança la tête à la portière, cria au cocher d'arrêter, et adressant la parole à Lucile : — Veuillez m'indiquer, madame, lui dit-elle, où se trouve le château de M. de Peyrols.

Mme d'Azado n'avait pu réprimer un geste de surprise; elle regarda l'étrangère en silence, puis elle lui montra de la main, sur la hauteur, le château du Guard. Carminette laissa échapper une exclamation qui ressemblait, je le crains, à un juron; la route lui avait paru longue.

— Peut-on monter en voiture jusque-là haut? reprit-elle.

Lucile lui fit signe que non.

— Et à cheval?

Lucile fit signe que oui, et, lui jetant un dernier regard, elle s'éloigna.

— Les habitants de ce pays sont singulièrement chiches de leurs paroles! murmura Carminette entre ses dents. Puis le cocher toucha, et la voiture se remit à rouler.

— J'ai donc vu ma rivale, pensait Mme d'Azado en

remontant l'avenue. Peut-être la fait-il venir pour nous comparer à son aise l'une à l'autre. Du haut de son tribunal, ce grand juge pèsera impartialement nos mérites, le fort et le faible de chacune de nous. Il est bon d'examiner avant de choisir, et le sage ne fait rien que de sang-froid.

Il lui sembla que son cœur se redressait dans sa poitrine. Elle se sentit plus calme; il lui tardait de revoir Didier, ou plutôt de le voir, car il lui semblait qu'elle ne l'avait jamais vu.

Sa curiosité fut bientôt satisfaite. A quelques heures de là, il se présenta devant elle. Il arrivait tout courant d'Avignon; il avait quitté sa voiture au bas de l'avenue et venait chercher la réponse qui devait décider de son sort. L'instant d'avant, Mme d'Azado se croyait sûre de sa volonté, sûre de sa colère; mais au premier regard qu'elle jeta sur Didier elle sentit son cœur lui échapper. L'homme qui, debout devant elle, attendait qu'elle lui parlât, n'était pas l'inconnu à qui son indignation avait préparé un accueil digne de ses forfaits. C'était le Didier qu'elle connaissait, qu'elle avait mille fois maudit, et que, tout en le maudissant, elle n'avait pu s'empêcher d'aimer, Oui, c'était bien lui... Elle se demanda si depuis huit jours elle ne faisait pas un mauvais rêve.

Didier s'aperçut de son trouble, et il en augura mal.

— J'aime à croire que vous n'avez pas oublié la question que je vous fis en partant, lui dit-il d'une voix émue. Je viens chercher votre réponse; le bonheur de toute ma vie en dépend.

— Oh! mon cousin, lui dit-elle avec un sourire forcé, voilà une phrase bien vieille, bien rebattue, et qu'autrefois vous auriez rougi de prononcer. Vous n'aimiez pas les grands mots, vous les laissiez au commun des martyrs... Je crains que le séjour d'Avignon ne vous ait gâté l'esprit. Je vous avais donné huit jours pour réfléchir; j'espérais que vous les emploieriez à vous raviser.

Il la regarda d'un air d'étonnement. — Je n'ai pas réfléchi, dit-il. Je n'ai que trop réfléchi dans ma vie. J'ai découvert depuis quelque temps que ce qu'il y a de plus simple est d'aimer, que cela simplifie tout.

— Ainsi le bonheur de toute votre vie dépendra de ce que je vais vous dire. Vous me faites trembler. Vraiment vous le prenez sur un ton bien tragique. Je ne croyais pas que dans vos idées le mariage fût une affaire aussi grave... Et comme il se taisait : Pour ma part, poursuivit-elle, j'ai réfléchi; je suis, comme dit ma mère, l'esprit de femme le plus positif du monde. J'ai fait jadis, comme vous l'aviez deviné, un mariage de vanité. Pour essayer d'autre chose, j'en voudrais faire un de convenance. Eh bien! franchement, je peux vous assurer que nous ne nous convenons guère, vous et moi.

— Je crois rêver, s'écria-t-il avec emportement. Quelle langue parlez-vous? Vous l'avez trop fraîchement apprise; vous la savez mal.

Elle hocha la tête. — Vous avez raison. Je suis condamnée, je le vois bien, à parler de tout sérieusement... Asseyez-vous là, écoutez-moi. Il y a près d'un an, vous

avez eu pour moi un caprice. Qu'a-t-il duré? Vous le savez, votre lettre... Laissez-moi parler. Je ne vous fais pas un crime de votre franchise, bien au contraire; mais que cette franchise un peu brutale m'ait fait beaucoup souffrir... pourquoi vous le cacher? Je veux vous faire un autre aveu. Il me semblait juste qu'il vous en coûtât d'être franc. Que je fusse seule à souffrir... non, cela n'était pas juste. Votre lettre exprimait un chagrin qui me parut sincère. Je me dis : Il est aussi malheureux que moi; j'ai le droit de lui en vouloir, je n'ai pas le droit de lui retirer mon estime... Quelques jours plus tard, on m'apprit que vous veniez de partir subitement pour Paris. Ce départ, je l'avoue, me donna fort à penser. Je connais assez les hommes pour savoir... Oui, ils ont toujours la ressource de tromper leurs ennuis. Je me demandai si vous n'étiez pas allé chercher à Paris certaines distractions... Vous aviez voulu imposer à votre cœur un sentiment sérieux; il avait bien vite regimbé contre son fardeau; peut-être vouliez-vous faire ou refaire une autre expérience, demander le bonheur à ces amours faciles qui n'engagent à rien... S'il m'était prouvé que je ne me suis pas trompée dans mes conjectures, mon Dieu, je ne vous traiterais pas en criminel; seulement, je vous l'ai déjà dit, je serais inquiète, très-inquiète. En conscience, il me serait impossible de lier mon sort à celui d'un homme si prompt à se distraire... Soyez sincère, dites-moi toute la vérité. N'est-ce pas le moins que je puisse vous demander?

— N'est-ce que cela qui vous arrête? lui répondit-il d'un air radieux. Vous saurez, quand vous le voudrez, ce que je suis allé faire à Paris; je vous conterai heure par heure les tristes et longues journées que j'y ai passées. Mon père m'avait laissé des devoirs à remplir. J'ai fait ce que j'ai pu, je n'ai pas réussi, et cet insuccès a été pour moi une source d'indicibles dégoûts;... mais je ne regrette rien. Je vivais dans l'indifférence; les cruels déboires, les amertumes que j'ai éprouvées, que j'éprouve encore, m'ont réveillé; pour la première fois, j'ai senti le besoin de me consoler, d'être heureux... Et le bonheur, le voici! ajouta-t-il en étendant le bras vers elle.

Elle fut prise d'une violente émotion. — Ainsi, dit-elle, le serment que je vous ai fait prêter l'autre jour...

— Je suis prêt à le renouveler; cependant il m'en coûterait, je l'avoue. Votre méfiance m'afflige. Je ne suis pas un saint, je ne suis pas un héros, mais je mérite qu'on se fie à ma parole.

— Prenez garde, lui dit-elle, nous avons des preuves... — Et à ces mots, s'étant levée, elle tira de son secrétaire la photographie de Carminette, qu'elle lui présenta. Il demeura stupéfait. Elle lui fit signe de retourner la carte, et il lut ce que Carminette avait écrit sur le revers. Il se frappa le front; son visage exprima un amer désespoir, dont Lucile ne comprit pas la cause.

— C'est lui,... c'est M. Randoce qui vous a remis cette carte? dit-il.

— A l'avenir, lui répondit-elle, vous serez plus circonspect dans le choix de vos amitiés.

— Cet homme n'est pas mon ami, s'écria-t-il, c'est mon frère.

Elle fit une exclamation.

— Oui, mon frère... et mon ennemi.

Il resta un instant plongé dans un muet accablement; il avait oublié Lucile, il ne pensait qu'à Randoce. Revenant à lui-même :

— Pardonnez-moi, dit-il. J'oubliais que ce portrait m'accuse... Vous vous êtes imaginé... Détrompez-vous. Cette femme... je l'ai vue chez lui, et je vous assure... Laissez-moi reprendre mon sang-froid; je veux tout vous conter...

Elle l'arrêta d'un geste, et la tête haute, une flamme dans les yeux, elle le regarda d'un air exalté qui donnait à sa beauté une expression sublime.— Pas un mot, dit-elle. Ne m'expliquez rien. Je vous crois. L'Évangile n'a-t-il pas dit : Bienheureux ceux qui croient ? Laissez-moi jouir de mon bonheur.

Il se précipita à ses pieds et s'empara de ses deux mains, qu'il couvrit de baisers. A plusieurs reprises, il essaya d'entamer son récit; elle lui ferma la bouche. — Non, je ne veux pas vous entendre, lui disait-elle. Plus tard... Vous parlerez plus tard. Aujourd'hui je ne veux savoir qu'une chose : c'est que je vous crois.

Il la regardait d'un air d'adoration. Elle eut tout à coup un frisson, et secouant la tête avec un sourire

trempé de larmes : — Aurais-je par hasard des pavots dans les cheveux? lui demanda-t-elle.

— Oh ! rassure-toi ! s'écria-t-il. Ce n'est plus un fantôme que j'aime, c'est une femme. Tu as appris de la vie deux grandes choses : tu sais pardonner et tu sais croire... Je veux aller à ton école; tu me donneras un peu de ton cœur.

XXVII

En arrivant au Guard, Didier vit accourir au-devant de lui Marion, qui paraissait hors d'elle-même. Elle avait la physionomie renversée et levait les bras au ciel comme pour le prendre à témoin. Elle fut quelque temps sans pouvoir parler. Enfin, d'une voix entrecoupée, elle apprit à Didier qu'en son absence il se passait chez lui des choses inouïes. Une femme était venue... non ce n'était pas une femme, c'était un diable en jupons qui jurait comme un grenadier. Pour fêter cette princesse, Prosper avait commandé à Baptiste un vrai festin de Balthazar, et, s'étant levé à la pointe du jour, il avait fait main basse sur toutes les fleurs du jardin, qu'il avait répandues en litière sur le devant de la maison, après quoi il avait contraint tous les ouvriers à quitter leur travail, à s'endimancher, à saluer l'arrivée du diable par des salves de boîtes et de pétards. Ce qui avait suivi était, selon Marion, impossible à décrire; il semblait que le Guard eût été mis au pillage comme

une ville prise d'assaut. La bonne femme exagérait ; il n'y avait de vrai dans tous ces tragiques récits que le parterre saccagé et un peu de vaisselle brisée. — A cette heure, dit-elle en finissant, ils sont enfermés dans le salon, où ils tempêtent l'un et l'autre à qui mieux mieux. C'est un vacarme à ne pas entendre Dieu tonner. Personne n'ose entrer. Ah ! monsieur, Dieu te garde de tes amis ! Que penserait ton pauvre père d'une telle aventure ?

— A vrai dire, lui répondit-il, il serait le dernier qui eût le droit de s'en plaindre.

En approchant de la maison, Didier entendit de grands éclats de voix. Il ouvrit la porte du salon et fut témoin d'une scène bien différente de ce qu'il attendait. Prosper, les cheveux en désordre, était à genoux, dans l'attitude du plus humble des suppliants. De ses lèvres pâles, convulsivement agitées, jaillissait un long torrent d'éloquence. Appuyée contre la cheminée, Carminette le regardait d'un œil dur et paraissait l'écouter à peine ; sa figure exprimait la plus vive contrariété. Elle regrettait amèrement d'être venue et maudissait sa complaisance. Elle avait pensé trouver à Nyons Didier et trois chansons ; point de Didier, point de chansons ; elle allait repartir les mains vides. Les jonchées de fleurs qu'on avait répandues sous ses pas, les pétarades dont on l'avait saluée, le succulent repas qu'elle venait de faire, lui semblaient une maigre consolation des lugubres litanies qu'elle était obligée d'essuyer.

Prosper s'efforçait en vain de l'attendrir. Il lui disait

qu'elle était son âme, sa folie, son unique et éternel amour, qu'il ne pouvait vivre sans elle, qu'ils avaient été créés l'un pour l'autre, que depuis qu'il l'avait quittée, il avait perdu sa joie et son talent ; il lui rappelait tout ce qu'il avait fait pour elle, les beaux jours qu'ils avaient passés ensemble; il lui promettait que, si elle consentait à le reprendre, elle trouverait en lui l'esclave le plus soumis, qu'il se donnerait à elle corps et plume, qu'il révélerait à son génie des secrets qu'elle ignorait encore; richesse, gloire, bonheur, un avenir sans pareil les attendait, ils se devraient tout l'un à l'autre, jamais il n'y aurait eu sous la voûte du ciel un couple d'amants mieux assortis, un tel exemple d'inaltérable harmonie et d'idéale félicité. Carminette demeurait insensible comme un roc; elle ne répondait à tous ces discours que par des haussements d'épaules, par des claquements de langue qui signifiaient : balivernes que tout cela ! De temps en temps, pour se désennuyer, elle dessinait des ronds sur le parquet avec le bout de son pied, ou, jetant un coup d'œil dans la glace, elle rajustait une boucle de ses cheveux qui s'étaient défrisés. Quand elle vit paraître Didier, elle bénit ce secours inespéré et fut tentée d'entonner le cantique de la délivrance.

— Ce pauvre homme a besoin d'une douche, dit-elle en montrant du doigt Randoce. Si le mal résiste, qu'on lui mette la camisole de force !

Et à ces mots, ayant fait à Didier un petit salut protecteur, elle traversa la chambre d'un air de duchesse; mais comme elle ouvrait déjà la porte pour gagner au

pied, son naturel reprenant le dessus, elle se retourna vivement, allongea le bras droit, exprima le fin mot de sa pensée par une de ces chiquenaudes hardies et pittoresques qui étaient le triomphe de son art. Celle-ci ne laissait rien à désirer ; à force de travail et de recherches, Carminette avait atteint la perfection. Randoce se releva d'un bond et, les poings serrés, voulut s'élancer après elle. Didier lui barra le passage ; Baptiste, qui l'avait suivi, vint à son aide; ils eurent besoin de toutes leurs forces réunies pour contenir ce frénétique, qui se débattait dans leurs bras. Il finit par se rendre, cessa toute résistance, regarda son frère d'un œil morne, et, lui tournant le dos, il s'enfuit dans sa chambre, dont il il tira le verrou. Pendant ce temps, Carminette était montée à cheval et s'éloignait en hâte, fort mécontente de tout, hormis de sa chiquenaude.

Randoce resta enfermé chez lui toute la soirée. Didier se trouvait dans une singulière situation d'esprit ; il était à la fois très-heureux et très-malheureux; il ne savait comment accorder sa joie et sa tristesse : Lucile et son frère, le charme et la plaie de sa vie, vraie plaie d'Égypte. A minuit, il était encore dans son fauteuil, creusant ce redoutable problème et ne sachant à quel parti s'arrêter, quand Prosper, à demi vêtu, ouvrit brusquement la porte de son cabinet, en lui criant : — Il faut en finir ! Qu'avez-vous décidé ?

— J'ai décidé que vous commenceriez par me faire des excuses, répliqua Didier en lui montrant la photographie de Carminette.

— Des excuses ! A propos de quoi ?... Vous avez revu Mme d'Azado ; vous l'avez persuadée... J'ai lu votre bonheur dans vos yeux.

— Pour n'avoir pas fait le mal que vous comptiez faire, votre procédé en est-il moins indigne ?

— Vous avouez donc que vous êtes heureux ? Ayez du moins la pudeur de vous en taire... Et moi aussi, poursuivit-il d'une voix sombre, et moi aussi j'ai connu le bonheur. Autrefois je travaillais, j'aimais, j'étais aimé ; je menais la vie qui convenait à mes goûts, à mon caractère ; je me sentais au large dans ce monde ; s'il me manquait quelque chose, mon imagination y suppléait ; en ce temps, elle était riche à millions ; elle brassait les rêves dans une cuve d'or... Mais vous êtes apparu comme un tentateur ; avec vos grandes maximes et vos paroles musquées, vous avez éveillé dans mon âme des ambitions malsaines ; par droit de naissance, vous pouviez vous permettre d'avoir à la fois tous les plaisirs et tous les scrupules, ce qui est, j'en conviens, la félicité parfaite ; vous avez fait miroiter devant mes yeux la grande duperie du succès honnête, et vous avez travaillé sournoisement à me dégoûter de mon bonheur... La belle œuvre que vous avez accomplie ! Vous avez retiré le poisson de son étang, sous prétexte qu'il croupissait dans la vase, et que vous le vouliez dégorger en eau courante ; mais, après l'avoir fait sortir de sa bourbe, vous l'avez laissé sur le bord, à sec, et il se meurt d'asphyxie... Qui m'a dégoûté de ma pauvreté, de mon travail, de mon talent ? C'est vous. Qui m'a

fermé tous les chemins de la fortune et de la gloire? C'est encore vous...

— Ce qui m'épouvante, interrompit Didier, c'est que vous êtes de bonne foi et que vous croyez toutes les extravagances que vous me débitez. Il est bien dangereux le talent que vous avez de vous persuader tout ce qu'il vous plaît de croire.

— Il est vrai, continua Randoce, que vous m'avez magnifiquement dédommagé de toutes mes pertes... Je suis votre frère! Insigne honneur!... Jamais pique-assiette ne fut mieux traité; vous ne me comptez pas les morceaux... Et que de peines vous daignez prendre pour me former le cœur et l'esprit! Si votre bourse m'est fermée, vous me faites part de votre conscience. Je suis votre écolier, votre pénitent. Vous critiquez mes procédés et mes vers; vous m'élevez à la férule... Tout cela vous divertit, vous tient en haleine; sans moi, vous crèveriez d'ennui. Souffrez qu'à mon tour je vous donne un conseil. Défiez-vous de moi. Je suis au désespoir. Quelques douceurs que vous trouviez dans ma société, faites-moi jeter à la porte par vos gens. Les demi-partis sont dangereux... Défiez-vous, je me sens capable de tout.

— Vous me connaissez bien peu, lui répondit tranquillement Didier, si vous croyez que l'insolence et les menaces puissent rien obtenir de moi.

— Si je me mettais à vos genoux, s'écria Randoce avec rage, combien de temps m'y laisseriez-vous?

— O la phrase ! la phrase ! murmura Didier. O comédien !

— Et si je vous jurais que je vous aime comme un frère, — c'est le mot que vous me demandez, — seriez-vous assez simple pour m'en croire ?

— Je suis si las, répondit-il, si mortellement las de ce qui se passe ici depuis quelques mois, qu'en vérité, oui, je ferais semblant de vous croire, et je me conduirais en conséquence.

— C'est un mensonge que vous n'obtiendrez jamais de moi. Que diable ! il y a des choses impossibles. Non, jamais vous n'aurez le bonheur de m'entendre dire : Mon bon frère, que vous êtes sublime ! La charité, s'il vous plaît !... Vous avez lu Shakespeare, mon bon monsieur. Je vous dirai comme Orlando : — L'âme de mon père, qui est en moi, commence à se révolter contre cette servitude... J'en suis fâché, je n'ai pas un cœur de citrouille. Regardez-moi bien ; je suis debout, et je vous demande ma légitime. Oui, je ressemble à mon père, j'ai comme lui l'esprit juridique ; mais j'entends la chose mieux que lui. Le droit ! le droit ! je ne connais que le droit naturel. Toutes vos lois humaines, je les méprise comme un vil chiffon... Moi, vous aimer ! pourquoi ?... Parce que vous avez tout et que je n'ai rien ? Parce que vous êtes né dans un château, et que j'ai grandi dans une soupente ?... Et lequel de nous deux méritait d'être riche ? Qui de vous ou de moi est taillé pour la jouissance, taillé pour l'action ? Que faites-vous de vos écus ? Rien. Vous dormez ; on peut dormir sur un gra-

bat. Que faut-il à l'huître pour être heureuse ? Une écaille qui ferme. J'étais né pour tout connaître, pour tout posséder, pour tout vouloir ; j'avais toutes les curiosités, tous les appétits, le monde tout entier me battait dans le cœur ; mais la pauvreté m'a dit : Non, tu rêveras la vie, tu ne vivras pas...

— Vous avez mille fois raison, repartit Didier. Je ne sais que faire de ma fortune. Cependant la semaine dernière je me suis donné le plaisir de sauver du désespoir un ami de mon père en le cautionnant pour une somme considérable.

— Bien lui en a pris de n'être pas votre frère, reprit Randoce... Mais j'ai deviné votre secret. Vous êtes jaloux de moi, vous ne pouvez me pardonner mon talent... Brisons là. Faites-moi justice et vous aurez mon estime. En attendant, permettez-moi de vous haïr et de vous mépriser, comme je méprise l'homme qui m'a lâchement abandonné, qui m'a voué de gaieté de cœur à tous les avilissements de la pauvreté, qui a dit en m'appelant au monde : — Mon garçon, j'ai attrapé quelques heures de plaisir ; tire-toi d'affaire comme tu pourras...

— O le malheureux ! fit Didier en poussant un gémissement.

— Malheureux, oui, je le suis. Tout à l'heure Carminette était ici. Le son de sa voix m'est resté dans l'oreille. C'est tout mon avoir, toute ma fortune... — Et d'une voix de tonnerre : Je vous le demande pour la dernière fois. Qu'avez-vous décidé ?

— Peut-être le saurai-je quand vous m'interrogerez sur un autre ton.

Randoce s'élança sur un trophée d'armes qui était pendu à la muraille; il en détacha un pistolet.

— Prenez garde, il est chargé, lui cria Didier. Que voulez-vous faire ?

— Rassurez-vous; qu'est-ce que je gagnerais à vous tuer ? Et fouillant dans un tiroir, il en tira une boîte, où il prit une capsule dont il coiffa la cheminée.

— Qu'avez-vous donc fait de votre sachet de lavande ? lui demanda Didier.

— Je n'y pensais plus, vous avez raison, dit-il en posant l'arme sur la table. Il ouvrit la fenêtre, s'appuya sur le rebord, respira la fraîcheur de la nuit, contempla le firmament. Il s'attendait que son frère profiterait de ses délais pour s'emparer de l'outil meurtrier et le mettre en sûreté. Didier ne bougea pas.

Enfin Randoce se redressa. Montrant de la main le ciel étoilé : — C'est assez réussi, dit-il, mais c'est toujours la même chose. Il s'avança vivement vers la table comme un homme qui a pris son parti; il saisit le pistolet, regarda son frère, appuya le canon contre sa tempe droite et pressa la détente. La capsule partit, et ce fut tout. Le pistolet n'était pas chargé. Didier le savait... Et Randoce ? Il venait de mettre à la loterie, sachant qu'il y avait vingt bons billets contre un mauvais.

Ce qui est certain, c'est qu'avant de sortir de la chambre il jeta le pistolet à terre avec une telle violence qu'il en cassa le chien.

— Bon Dieu ! fit Didier en se frappant la poitrine ; quand donc saurai-je où commence l'homme, où finit le comédien ? J'ai beau fouiller sous le masque, je ne trouve point de visage.

XXVIII

Trois semaines plus tard, Didier écrivait ce qui suit :

« C'en est fait : entre Randoce et moi, il y aura l'Océan. Rien ne finit que par la mort, et grâce au ciel nous sommes très-vivants l'un et l'autre; mais l'Océan, c'est quelque chose. Je crois qu'à cette distance nous ne nous gênerons point et que nous pourrons nous aimer.

« Pendant une journée, je fus bien inquiet ; je me reprochais de l'avoir mis au défi; je le cherchai dans la ntagne, et, regardant mes mains, je croyais apercevoir des taches de sang. Je courus aux Trois-Platanes. Je vois encore Lucile accourant à moi tout effarée : — Ma mère est partie; elle avait si bien pris ses mesures que je ne me suis doutée de rien. Sa chambre est vide; elle a tout emporté, jusqu'à sa perruche. Elle avait deviné que je ne quitterais plus Nyons. — Ils sont partis ensemble, lui dis-je, et je sentis comme un rocher qui se détachait de ma poitrine. Survint M. Patru, qui se mit à rire aux anges. — De quoi vous plaignez-vous?

s'écria-t-il. N'êtes-vous pas trop heureux que ces deux folies se soient plu l'une à l'autre? Désormais votre bonheur est franc de toute hypothèque.

« Une lettre nous arriva de Bordeaux, lettre folle d'amour, folle d'injustice. Mme Bréhanne nous accusait de la vouloir séparer de l'homme de ses rêves; il dépendait de nous qu'il l'épousât. Elle nous exposait les théories de Randoce, qui sont étranges. Il estime qu'un homme peut en sûreté de conscience se faire entretenir par sa maîtresse, entre amants tout est commun; mais il se déshonore en vivant des charités de sa femme... — Ils veulent vous faire chanter, dit M. Patru.

« Je résolus de partir sur-le-champ pour Bordeaux. Il m'en empêcha : — Vous accorderiez tout! — Nous passâmes toute la nuit à batailler. Je lui disais : — Pensez de Randoce ce qu'il vous plaira; toujours est-il qu'il n'avait qu'un mot à dire, qu'une grimace à faire pour obtenir de moi ce qu'il voulait. Ce mot, il ne l'a pas prononcé; cette grimace, il n'a pu la commander à son visage. — M. Patru partit le lendemain, muni d'instructions et de pouvoirs. Il trouva la situation un peu différente de ce qu'il attendait. Mme Bréhanne lui parut amoureuse à en perdre les yeux; son aventure l'avait rajeunie, transformée; elle était jolie comme un ange. Prosper semblait épris; mais selon M. Patru, c'est pour le Pérou qu'il en tient. Le chiffre des deux pensions fut longuement, âprement débattu. Mme Bréhanne disputa comme un procureur. Prosper jouait l'indifférence et ne disait mot. M. Patru leur déclara qu'il

était notre mandataire, que l'argent passerait par ses mains, qu'ils eussent à s'adresser à lui.

« — Mariez-vous bien vite, leur dit-il, embarquez-vous pour Lima, et qu'on ne vous revoie plus!

« — Ah! par exemple, fit Prosper, quand j'aurai fini mon drame...

« — Votre drame! Qui diable croit encore à votre drame?

« Prosper m'a écrit. Il est bon prince : il consent à tout oublier. Il plaisante sur les nouvelles relations de parenté que va établir entre nous notre double mariage : — Grâce à Dieu! vous n'êtes plus mon frère. Vous serez, selon les circonstances, mon gendre ou mon neveu. Je puis me couvrir devant vous comme un grand d'Espagne. — Le reste de sa lettre est un cantique en l'honneur du Pérou. Nouveau Pizarre, il s'apprête à conquérir l'empire des Incas pour le compte de sa souveraine, la poésie. Il voit déjà s'ouvrir devant lui des horizons immenses... Immense! à l'article de la mort, il aura ce mot entre les dents.

« Je faisais hier une réflexion mélancolique. Prosper est un tempérament; je suis peut-être une âme. Si on nous fondait ensemble, cette combinaison pourrait bien produire un grand poëte. Tels que nous sommes, chacun de nous n'est que la moitié de quelqu'un. J'ai le rêve, il a la main; de cette main mise au service de ce rêve, il sortirait peut-être quelque chose de grand.

« Que dirait mon père?. . Hélas! j'ai misérablement échoué. La tâche était au-dessus de mes forces. Il n'est

pas d'homme moins propre que moi à prendre de l'ascendant sur un autre homme..... Prosper a plus fait pour moi que je n'ai fait pour lui. Il m'a tiré de mon indifférence, il m'a fait désirer le bonheur, il m'a réconcilié avec le possible. C'est le malade qui a guéri le médecin...

« Je passe auprès d'elle des journées entières qui s'écoulent comme des minutes. Qu'elle me parle ou qu'elle se taise, sa présence me suffit; je ne rêve rien au delà. Après l'avoir quittée, l'inquiétude me reprend. Je me demande : Le bonheur de demain vaudra-t-il celui d'aujourd'hui? mais à peine l'ai-je revue, tous mes doutes sont levés. Quelle est donc cette musique qui berce le cœur et qui endort le rêve?

« Cette après-midi nous nous sommes promenés le long de l'Aygues. Nous nous assîmes sur la berge au pied d'un saule. A cet endroit, il y a grand fond. Il me prit une envie folle de l'enlacer de mes bras et de me précipiter avec elle dans cette eau profonde, pour être sûr d'emporter dans la mort ce qui me remplissait le cœur. Il sembla qu'elle eût deviné ma pensée : elle se tourna vers moi en souriant, et sur ses lèvres entr'ouvertes la vie m'apparut belle comme un songe..... »

Le jour de son mariage, Didier se fit attendre à la mairie. Il s'était mis en chemin de fort bonne heure. S'apercevant qu'il était en avance, il ralentit le pas, et bientôt il fut s'asseoir sur une pierre, au bord d'un ravin. Prosper lui avait écrit la veille pour lui annoncer son mariage et son départ. Il relut ce billet et s'occupa

de tirer l'horoscope de son frère, de calculer ses chances de bonheur. — Ne jamais se juger, avoir une marotte, croire aveuglément à son talent et ne voir dans la vie qu'un thème de littérature, ce sont là, pensait-il, de précieux avantages. Les Randoce font ressource de tout, même du malheur. Prosper n'aura jamais de chagrins qu'il ne puisse mettre en rimes. L'heureux homme!... Ce disant, il se surprit à imiter l'inimitable chiquenaude de Carminette. — Eh bien! oui, reprit-il. La chiquenaude de Carminette! serait-ce là le fond des choses, le dernier mot de la sagesse! L'heureuse fille!...

Mais aussitôt, rentrant en lui-même, il éprouva une vive confusion. Il tira de son sein un médaillon d'ivoire qui renfermait le portrait en miniature de Lucile; il était en possession de ce trésor depuis quelques jours. Il ouvrit la boîte, et contempla d'un œil avide la peinture, qui était faite avec art; la ressemblance était frappante. Il est possible que Didier fût guéri, comme il s'en flattait; mais il avait quelque léger ressentiment de son mal, voici du moins ce qui lui arrivait. Aussi longtemps qu'il se trouvait en la présence de Mme d'Azado, il goûtait un bonheur tranquille, une paix silencieuse et profonde; mais loin d'elle, regardait-il son portrait, il entrait en extase, le cœur lui battait violemment, le feu de la fièvre allumait son sang, il croyait entrevoir je ne sais quelle divine créature à laquelle il tendait les bras et qui le tenait à distance, se refusait à ses désirs. Explique qui pourra cette énigme! S'il ai-

mait passionnément la femme, c'est du portrait qu'il était amoureux.

Le chant d'un paysan qui coupait une cépée d'osier le tira de sa contemplation. Il rougit comme s'il avait été surpris en bonne fortune, ferma précipitamment le médaillon, regarda sa montre, se frappa le front et se mit à courir. Quand il arriva, on l'attendait depuis vingt minutes, et Lucile commençait à s'inquiéter. Je ne sais ce qu'il put lui dire pour justifier son impardonnable retard.

FIN.

Coulommiers. — Typogr. Albert PONSOT et P. BRODARD.

00102223

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 18 July, 2018